This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

VI. 1785/1(88)

Digitized by Google

S. 130

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES

DE L'IMPERATRICE

DE RUSSIE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES

DE L'IMPERATRICE

DE RUSSIE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DE L'IMPERATRICE.

J'AI mis sous les vers du portrait de *Pierre le grand* que M. de *Voltaire* m'a envoyés, par M. de *Balk*, *Que Dieu le veuille!* 1763.

J'ai commis un péché mortel en recevant la lettre adressée au géant (1) : j'ai quitté un tas de suppliques, j'ai retardé la fortune de plusieurs personnes, tant j'étais avide de la lire. Je n'en ai pas même eu de repentir. Il n'y a point de cafuisles dans mon empire,

(1) *M. Pictet*, génevois d'une très-grande taille, était alors à Pétersbourg. On n'a trouvé ni la lettre dont M. de *Voltaire* l'avait chargé pour l'impératrice, ni les vers pour le portrait de *Pierre le grand*.

Digitized by Google

1763. et jusqu'ici je n'en étais pas bien fâchée. Mais voyant le besoin d'être ramenée à mon devoir, j'ai trouvé qu'il n'y avait point de meilleur moyen que de céder au tourbillon qui m'emporte et de prendre la plume pour prier M. de *Voltaire*, très-sérieusement, de ne me plus louer avant que je l'aye mérité. Sa réputation et la mienne y sont également intéressées. Il dira qu'il ne tient qu'à moi de m'en rendre digne, mais en vérité, dans l'immensité de la Russie, un an n'est qu'un jour comme mille ans devant le Seigneur. Voilà mon excuse de n'avoir pas encore fait le bien que j'aurais dû faire.

Je répondrai à la prophétie de *Jean-Jacques Rousseau* en lui donnant, j'espère, aussi longtemps que je vivrai un démenti fort impoli. Voilà mon intention; reste à voir les effets. Après cela, Monsieur, j'ai envie de vous dire: *Priez Dieu pour moi.*

J'ai reçu aussi avec beaucoup de reconnaissance le second tome de *Pierre le grand*. Si dans le temps que vous avez commencé cet ouvrage, j'avais été ce que je suis aujourd'hui j'aurais fourni bien d'autres mémoires. Il est vrai qu'on ne peut assez s'étonner du génie de ce grand-homme. Je vais faire imprimer ses lettres originales que j'ai ordonné de ramasser de toutes parts. Il s'y peint lui-même.

Digitized by Google

Ce qu'il y avait de plus beau dans ſon caractère, c'eſt que, quelque colérique qu'il fût, la vérité avait toujours ſur lui un aſcendant infaillible : et pour cela ſeul il mériterait, je penſe, une ſtatue. 1763.

Je regrette aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, de ne point faire de vers ; je ne peux répondre aux vôtres qu'en proſe, mais je peux vous aſſurer que depuis 1746, que je diſpoſe de mon temps, je vous ai les plus grandes obligations. Avant cette époque je ne liſais que des romans, mais par haſard vos ouvrages me tombèrent dans les mains ; depuis je n'ai ceſſé de les lire, et n'ai voulu d'aucuns livres qui ne fuſſent auſſi bien écrits et où il n'y eût autant à profiter. Mais où les trouver? Je retournai donc à ce premier moteur de mon goût et de mon plus cher amuſement. Aſſurément, Monſieur, ſi j'ai quelques connaiſſances, c'eſt à lui ſeul que je les dois. Mais puiſqu'il ſe défend par reſpect de me dire qu'il baiſe mon billet, il faut par bienſéance que je lui laiſſe ignorer que j'ai de l'enthouſiaſme pour ſes ouvrages. Je lis à préſent l'Eſſai ſur l'hiſtoire générale : je voudrais ſavoir chaque page par cœur, en attendant les œuvres du grand *Corneille*, pour leſquelles j'eſpère que la lettre de change eſt expédiée.

CATERINE.

Digitized by Google

1765.

LETTRE II.

DE L'IMPERATRICE.

L'IMPERATRICE de Ruſſie eſt très-obligée au neveu de l'abbé *Bazin* de ce qu'il a bien voulu lui dédier l'ouvrage (1) de ſon oncle qui aſſurément n'a rien de commun avec *Abraham Chaumeix*, maître d'école à Moſcou, où il enſeigne l'*abc* aux petits enfans. Elle a lu ce beau livre d'un bout à l'autre avec beaucoup de plaiſir, et ne s'eſt point trouvée ſupérieure à ce qu'elle a lu, parce qu'elle fait partie de ce genre-humain ſi enclin à goûter les abſurdités les plus étranges; elle eſt perſuadée que ce livre ne manquera pas d'en éprouver ſa part, et qu'à Paris il ſera infailliblement livré au feu, au pied d'un grand eſcalier; ce qui lui donnera un luſtre de plus.

Comme le neveu de l'abbé *Bazin* a gardé un profond ſilence ſur le lieu de ſa réſidence, on a adreſſé cette réponſe à M. de *Voltaire*, ſi connu pour protéger et favoriſer les jeunes gens dont les talens font eſpérer qu'ils feront

(1) La première édition de la Philoſophie de l'hiſtoire, que l'auteur a fait ſervir depuis d'introduction à l'Eſſai ſur les mœurs, &c.

Digitized by Google

un jour utiles au genre-humain. Cet illuſtre auteur eſt prié de faire parvenir ce peu de lignes à ſa deſtination ; et ſi par haſard il ne connaiſſait point ce neveu de l'abbé *Bazin*, on eſt perſuadé qu'il excuſera cette démarche en faveur du mérite éclatant de ce jeune homme. 1765.

CATERINE.

LETTRE III.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{11}{22}$ d'auguſte.

MONSIEUR, puiſque, Dieu merci, le neveu de l'abbé *Bazin* eſt trouvé, vous voudrez bien qu'une ſeconde fois je m'adreſſe à vous pour lui faire parvenir dans ſa retraite le petit paquet ci-joint, en témoignage de ma reconnaiſſance pour les douceurs qu'il me dit. Je ſerais très-aiſe de vous voir aſſiſter tous les deux à mon carrouſel, duſſiez-vous vous déguiſer en chevaliers inconnus. Vous en auriez tout le temps : la pluie continuelle qui tombe depuis pluſieurs ſemaines m'a obligée de renvoyer cette fête au mois de juin de l'année prochaine.

Digitized by Google

1765. Ma devise est une abeille qui, volant de plante en plante, amasse son miel pour le porter dans sa ruche, et l'inscription est l'*Utile*. Chez vous les inférieurs instruisent, et il serait facile aux supérieurs d'en faire leur profit : chez nous c'est tout le contraire ; nous n'avons pas tant d'aisance.

L'attachement du neveu *Bazin* pour feu ma mère lui donne un nouveau degré de considération chez moi : je trouve ce jeune homme très-aimable, et je le prie de me conserver les sentimens qu'il me témoigne. Il est très-bon et très-utile d'avoir de pareilles connaissances. Vous voudrez bien, Monsieur, être assuré que vous partagez avec le neveu mon estime, et tout ce que je lui dis est également pour vous aussi.

CATERINE.

P. S. Des capucins qu'on tolère à Moscou, car la tolérance est générale dans cet empire (il n'y a que les jésuites qui ne sont pas soufferts), s'étant opiniâtrés cet hiver à ne vouloir pas enterrer un français (qui était mort subitement), sous prétexte qu'il n'avait pas reçu les sacremens, *Abraham Chaumeix*, fit un factum contre eux pour leur prouver qu'ils devaient enterrer un mort. Mais ce factum ni deux réquisitions du gouverneur ne

Digitized by Google

purent porter ces pères à obéir. A la fin on leur fit dire de choisir, ou de passer la frontière, ou d'enterrer ce français. Ils partirent; et j'envoyai d'ici des auguſtins plus dociles qui, voyant qu'il n'y avait pas à badiner, firent tout ce qu'on voulut. Voilà donc *Abraham Chaumeix* devenu raiſonnable en Ruſſie; il s'oppoſe à la perſécution. S'il prenait de l'eſprit, il ferait croire les miracles aux incrédules. Mais tous les miracles du monde n'effaceront pas la tache d'avoir empêché l'impreſſion de l'Encyclopédie. 1765.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

L'ABEILLE eſt utile ſans doute,
On la chérit, on la redoute,
Aux mortels elle fait du bien,
Son miel nourrit, ſa cire éclaire:
Mais quand elle a le don de plaire,
Ce ſuperflu ne gâte rien.

Minerve, propice à la terre,
Inſtruiſit les groſſiers humains,
Planta l'olivier de ſes mains,
Et battit le dieu de la guerre.

Digitized by Google

1765.

Cependant elle disputa
La pomme due à la plus belle ;
Quelque temps Pâris hésita,
Mais Achille eût été pour elle.

MADAME,

Que votre Majesté impériale pardonne à ces mauvais vers ; la reconnaissance n'est pas toujours éloquente : si votre devise est une abeille, vous avez une terrible ruche ; c'est la plus grande qui soit au monde ; vous rempliſſez la terre de votre nom et de vos bienfaits. Les plus précieux pour moi sont les médailles qui vous représentent. Les traits de votre Majesté me rappellent ceux de la princesse votre mère.

J'ai encore un autre bonheur, c'est que tous ceux qui ont été honorés des bontés de votre Majesté sont mes amis ; je me tiens redevable de ce qu'elle a fait si généreuse-ment pour les *Diderot*, les d'*Alembert* et les *Calas*. Tous les gens de lettres de l'Europe doivent être à vos pieds.

C'est vous, Madame, qui faites les miracles ; vous avez rendu *Abraham Chaumeix* tolérant ; et s'il approche de votre Majesté il aura de l'esprit ; mais pour les capucins, votre Majesté a bien senti qu'il n'était pas en son pouvoir

Digitized by Google

de les changer en hommes, depuis que St *François* les a changés en bêtes. Heureuse- 1765.
ment votre académie va former des hommes qui n'auront pas affaire à St *Francois*.

Je ſuis plus vieux, Madame que la ville où vous régnez et que vous embelliſſez. J'oſe même ajouter que je ſuis plus vieux que votre Empire, en datant ſa nouvelle fondation du créateur *Pierre le grand* dont vous perfectionnez l'ouvrage. Cependant je ſens que je prendrais la liberté d'aller faire ma cour à cette étonnante abeille qui gouverne cette vaſte ruche, ſi les maladies qui m'accablent, me permettaient, à moi pauvre bourdon, de ſortir de ma cellule.

Je me ferais préſenter par M. le comte de *Schouvalof* et par madame ſa femme que j'ai eu l'honneur de poſſéder quelques jours dans mon petit hermitage. Votre Majeſté impériale a été le ſujet de nos entretiens, et jamais je n'ai tant éprouvé le chagrin de ne pouvoir voyager.

Oſerais-je, Madame, dire que je ſuis un peu fâché que vous vous appeliez *Catherine*: les héroïnes d'autrefois ne prenaient point de nom de ſaintes: *Homère*, *Virgile* auraient été bien embarraſſés avec ces noms-là; vous n'étiez pas faite pour le calendrier.

Mais ſoit *Junon*, *Minerve* ou *Vénus* ou *Cérès*,

Digitized by Google

1765. qui s'ajuſtent bien mieux à la poëſie en tout pays. Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, avec reconnaiſſance et avec le plus profond reſpect.

LETTRE V.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{17}{28}$ novembre.

MONSIEUR, ma tête eſt auſſi dure que mon nom eſt peu harmonieux; je répondrai par de la mauvaiſe proſe à vos jolis vers. Je n'en ai jamais fait, mais je n'en admire pas moins pour cela les vôtres. Ils m'ont ſi bien gâtée que je ne puis en ſouffrir d'autres. Je me renferme dans ma grande ruche; on ne ſaurait faire différens métiers à la fois.

Jamais je n'aurais cru que l'achat d'une bibliothéque m'attirerait tant de complimens: tout le monde m'en fait ſur celle de M. *Diderot*. Mais avouez, vous à qui l'humanité en doit pour le ſoutien que vous avez donné à l'innocence et à la vertu dans la perſonne des *Calas*, qu'il aurait été cruel et injuſte de ſéparer un ſavant d'avec ſes livres.

Digitized by Google

Démétri, métropolite (*a*) de Novogorod n'eſt ni perſécuteur, ni fanatique. Il n'y a pas un principe dans le mandement d'*Alexis* (1) qu'il n'avouât, ne prêchât, ne publiât, ſi cela était utile ou néceſſaire : il abhorre la propoſition des *deux puiſſances*. Plus d'une fois il m'a donné des exemples que je pourrais vous citer. Si je ne craignais de vous ennuyer, je les mettrais ſur une feuille ſéparée afin de la brûler ſi vous ne vouliez pas la lire. 1765.

La tolérance eſt établie chez nous : elle fait loi de l'Etat ; et il eſt défendu de perſécuter. Nous avons, il eſt vrai, des fanatiques qui, faute de perſécution, ſe brûlent eux-mêmes ; mais ſi ceux des autres pays en feſaient autant, il n'y aurait pas grand mal ; le monde n'en ſerait que plus tranquille, et *Calas* n'aurait pas été roué. Voilà, Monſieur, les ſentimens que nous devons au fondateur de cette ville, que nous admirons tous deux.

Je ſuis bien fâchée que votre ſanté ne ſoit pas auſſi brillante que votre eſprit : celui-ci en donne aux autres. Ne vous plaignez point de votre âge, et vivez les années de *Mathuſalem*, duſſiez-vous tenir dans le calendrier la place

(*a*) Les métropolites ne diffèrent des autres évêques et archevêques que par une cape blanche ; celui-ci l'a reçue pour m'avoir couronnée.

(1) Voyez le volume des Facéties.

Digitized by Google

1765. que vous trouvez à propos de me refuser. Comme je ne me crois point en droit d'être chantée, je ne changerai point mon nom contre celui de l'envieuse et jalouse *Junon* : je n'ai pas assez de présomption pour prendre celui de *Minerve ;* je ne veux point du nom de *Vénus*, il y en a trop sur le compte de cette belle dame. Je ne suis pas *Cérès* non plus ; la récolte a été très-mauvaise en Russie cette année : le mien au moins me fait espérer l'intercession de ma patronne là où elle est ; et, à tout prendre, je le crois le meilleur pour moi. Mais en vous assurant de la part que je prends à ce qui vous regarde, je vous en éviterai l'inutile répétition.

CATERINE.

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 janvier.

MADAME,

1766. LA lettre, dont votre Majesté impériale m'honore, m'a tourné la tête ; elle m'a donné des patentes de prophète. Je ne me doutais pas que l'archevêque de Novogorod se fût

Digitized by Google

en effet déclaré contre le syſtême abſurde des *deux puiſſances*. J'avais raiſon ſans le ſavoir, ce qui eſt encore un caractère de prophétie. Les incrédules pourront m'objecter que cet archevêque ne s'appelle pas *Alexis*, mais *Démétri*. Je pourrai répondre avec tous les commentateurs qu'il faut de l'obſcurité dans les prophéties, et que cette obſcurité rend toujours la vérité plus claire. J'ajouterai qu'il n'y a qu'à changer *Alex* en *Démé*, et *is* en *tri*, pour avoir le véritable nom de l'archevêque. Il n'y aura certainement que des impies qui puiſſent ne ſe pas rendre à des preuves ſi évidentes. 1766.

Je ſuis ſi bien prophète, que je prédis hardiment à votre Majeſté la plus grande gloire et le plus grand bonheur. Ou les hommes deviendront entièrement fous, ou ils admireront tout ce que vous faites de grand et d'utile ; cette prédiction même vient un peu comme les autres, après l'événement.

Il me ſemble que ſi cet autre grand-homme, *Pierre premier*, s'était établi dans un climat plus doux que ſur le lac Ladoga, s'il avait choiſi Kiovie ou quelque autre terrain plus méridional, je ſerais actuellement à vos pieds en dépit de mon âge. Il eſt triſte de mourir ſans avoir admiré de près celle qui préfère le nom de *Catherine* aux noms des divinités

Digitized by Google

1766. de l'ancien temps et qui le rendra préférable. Je n'ai jamais voulu aller à Rome ; j'ai senti toujours de la répugnance à voir des moines dans le capitole, et les tombeaux des *Scipions* foulés aux pieds des prêtres ; mais je meurs de regret de ne point voir des déserts changés en villes superbes, et deux mille lieues de pays civilisés par des héroïnes. L'histoire du monde entier n'a rien de semblable, c'est la plus belle et la plus grande des révolutions ; mon cœur est comme l'aimant, il se tourne vers le Nord.

D'*Alembert* a bien tort de n'avoir pas fait le voyage, lui qui est encore jeune. Il a été piqué de la petite injustice qu'on lui fesait ; mais l'objet qui est fort mince ne troublait point sa philosophie. Tout cela est réparé aujourd'hui. Je crois que l'Encyclopédie est en chemin pour aller demander une place dans la bibliothéque de votre palais.

Que votre Majesté impériale daigne recevoir avec bonté ma reconnaissance, mon admiration, mon profond respect.

Feu l'abbé Bazin.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE VII.

1766.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{29}{9}$ juin. juillet.

MONSIEUR, la lueur de l'étoile du Nord n'eſt qu'une aurore boréale.

Les bienfaits répandus à quelques centaines de lieues, et dont il vous plaît de faire mention ne m'appartiennent pas : les *Calas* doivent ce qu'ils ont reçu à leurs amis ; M. *Diderot* la vente de ſa bibliothéque, au ſien ; mais les *Calas* et les *Sirven* vous doivent tout. Ce n'eſt rien que de donner un peu à ſon prochain de ce dont on a un grand ſuperflu ; mais c'eſt s'immortaliſer que d'être l'avocat du genre-humain, le défenſeur de l'innocence opprimée. Ces deux cauſes vous attirent la vénération due à de tels miracles. Vous avez combattu les ennemis réunis des hommes : la ſuperſtition, le fanatiſme, l'ignorance, la chicane, les mauvais juges, et la partie du pouvoir qui repoſe entre les mains des uns et des autres. Il faut bien des vertus et des qualités pour ſurmonter ces obſtacles. Vous avez montré que vous les poſſédez : vous avez vaincu.

Digitized by Google

1766. Vous défirez, Monſieur, un ſecours modique pour les *Sirven* : le puis-je refuſer ! me louerez-vous de cette action ? y a-t-il de quoi ? Je vous avoue que j'aimerais mieux qu'on ignorât ma lettre de change. Si cependant vous penſez que mon nom, tout peu harmonieux qu'il eſt, faſſe quelque bien à ces victimes de l'eſprit de perſécution, je me remets à votre prévoyance, et vous me nommerez pourvu ſeulement que cela même ne leur nuiſe pas. J'ai mes raiſons pour le croire. Mes aventures avec l'évêque de Roſtof ont été traitées publiquement, et vous en pouvez, Monſieur, communiquer le mémoire à votre gré, comme une pièce authentique.

J'ai lu avec beaucoup d'attention l'imprimé qui accompagnait votre lettre. Il eſt bien difficile de réduire en pratique les principes qu'il contient. Malheureuſement le grand nombre y ſera long-temps oppoſé. Il eſt cependant poſſible d'émouſſer la pointe des opinions qui mènent à la deſtruction des humains. Voici mot à mot ce que j'ai inſéré, entre autres choſes, à ce ſujet dans une inſtruction au comité qui refondra nos lois :

„ Dans un grand empire qui étend ſa „ domination ſur autant de peuples divers „ qu'il y a de différentes croyances parmi „ les hommes, la faute la plus nuiſible au

Digitized by Google

» repos et à la tranquillité de ſes citoyens
» ſerait l'intolérance de leurs différentes reli- 1766.
» gions. Il n'y a même qu'une ſage tolérance
» également avouée de la religion orthodoxe
» et de la politique, qui puiſſe ramener
» toutes les brebis égarées à la vraie croyance.
» La perſécution irrite les eſprits ; la tolé-
» rance les adoucit et les rend moins obſtinés ;
» elle étouffe ces diſputes contraires au
» repos de l'Etat et à l'union des citoyens. »

Après cela ſuit un précis du livre de l'Eſprit des lois, ſur la magie, &c. qu'il ſerait trop long de rapporter ici. Il y eſt dit tout ce qu'on peut dire pour préſerver d'un côté les citoyens des maux que peuvent produire de pareilles accuſations, ſans cependant troubler de l'autre la tranquillité des croyances, ni ſcandaliſer les conſciences des croyans. J'ai cru que c'était l'unique voie praticable d'introduire le cri de la raiſon, que de l'appuyer ſur le fondement de la tranquillité publique dont chaque individu ſent continuellement le beſoin et l'utilité.

Le petit comte de *Schouvaloſ*, de retour dans ſa patrie, m'a fait le récit de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à tout ce qui me regarde. Je finis par vous en marquer ma gratitude.

CATERINE.

Digitized by Google

1766.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 22 décembre.

MADAME,

QUE votre Majeſté impériale me pardonne; non, vous n'êtes point l'*Aurore boréale*; vous êtes aſſurément l'aſtre le plus brillant du Nord, et il n'y en a jamais eu d'auſſi bienfeſant que vous. *Andromède*, *Perſée* et *Caliſto* ne vous valent pas. Tous ces aſtres-là auraient laiſſé *Diderot* mourir de faim. Il a été perſécuté dans ſa patrie, et vos bienfaits viennent l'y chercher. *Louis XIV* avait moins de magnificence que votre Majeſté; il récompenſa le mérite dans les pays étrangers, mais on lui indiquait ce mérite; vous le cherchez, Madame, et vous le trouvez. Vos ſoins généreux pour établir la liberté de conſcience en Pologne ſont un bienfait que le genre-humain doit célébrer, et j'ambitionne bien d'oſer parler au nom du genre-humain, ſi ma voix peut encore ſe faire entendre.

En attendant, Madame, permettez-moi de publier ce que vous avez daigné m'écrire au

Digitized by Google

sujet de l'archevêque de Novogorod, et sur la tolérance. Ce que vous écrivez est un monument de votre gloire ; nous sommes trois, *Diderot*, d'*Alembert* et moi qui vous dressons des autels ; vous me rendez païen : je suis avec idolâtrie, Madame, aux pieds de votre Majesté, mieux qu'avec un profond respect. 1766.

Le prêtre de votre temple.

LETTRE IX.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{29}{9}$ décembre. janvier.

MONSIEUR, je viens de recevoir votre lettre du 22 décembre, dans laquelle vous me donnez une place décidée parmi les astres. Je ne sais si ces places-là valent la peine qu'on les brigue. Je ne voudrais point être mise au rang de ceux que le genre-humain a adorés pendant si long-temps, par tout autre que vous et vos dignes amis dont vous me parlez. En effet, quelque peu d'amour propre qu'on se sente, il est impossible de désirer de se voir l'égal des oignons, des chats, des veaux, des peaux d'ânes, de bœufs, de serpens, des crocodiles, des bêtes de toute espèce, &c. &c. &c. Après 1767.

Digitized by Google

1767. cette énumération, quel eſt l'homme qui voulût des temples ?

Laiſſez-moi donc, je vous prie, ſur la terre ; j'y ſerai plus à portée d'y recevoir vos lettres et celles de vos amis les d'*Alembert* et les *Diderot :* j'y ſerai témoin de la ſenſibilité avec laquelle vous vous intéreſſez à tout ce qui regarde les lumières de notre ſiècle, partageant ſi parfaitement ce titre avec eux.

Malheur aux perſécuteurs ! ils méritent d'être rangés parmi ces divinités. Voilà leur vraie place.

Au reſte, Monſieur, ſoyez perſuadé que votre approbation m'encourage beaucoup.

L'article dont je vous ai fait part, et qui regarde la tolérance, ne paraîtra au grand jour qu'à la fin de l'été prochain.

Je me ſouviens de vous avoir écrit dans une lettre précédente ce que je penſais de la publication des pièces qui concernent l'archevêque de Novogorod : cet eccléſiaſtique a donné depuis peu encore une preuve des ſentimens que vous lui connaiſſez. Un homme qui avait traduit un livre, le lui porta : il lui dit qu'il lui conſeillait de le ſupprimer, parce qu'il contenait les principes qui établiſſent les *deux puiſſances*.

Soyez aſſuré, Monſieur, que tel titre que vous preniez, il ne nuira jamais chez moi à

Digitized by Google

la considération qui est due à celui qui plaide avec toute l'étendue de son génie la cause de l'humanité. 1767.

CATERINE.

L'imprimé ci-joint (*) vous fera juger si la justice est de notre côté.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 février.

MADAME,

VOTRE Majesté impériale daigne donc me faire juge de la magnanimité avec laquelle elle prend le parti du genre-humain. Ce juge est trop corrompu et trop persuadé qu'on ne peut répondre que des sottises tyranniques à votre excellent mémoire. Ne pouvoir jouir des droits de citoyen parce qu'on croit que le Saint-Esprit ne procède que du Père, me paraît si fou et si sot, que je ne croirais pas cette bêtise si celles de mon pays ne m'y avaient préparé. Je ne suis pas fait pour pénétrer dans vos secrets d'Etat; mais je ferais

(*) Manifeste sur les dissentions de Pologne.

Digitized by Google

1767. bien attrapé ſi votre Majeſté n'était pas d'accord avec le roi de Pologne; il eſt philoſophe, il eſt tolérant par principe; j'imagine que vous vous entendez tous deux comme larrons en foire pour le bien du genre-humain, et pour vous moquer des prêtres intolérans.

Un temps viendra, Madame, je le dis toujours, où toute la lumière nous viendra du Nord : votre Majeſté impériale a beau dire, je vous fais étoile, et vous demeurerez étoile. Les ténèbres cimmériennes reſteront en Eſpagne; et à la fin même, elles ſe diſſiperont. Vous ne ferez ni oignon, ni chatte, ni veau d'or, ni bœuf Apis; vous ne ferez point de ces dieux qu'on mange, vous êtes de ceux qui donnent à manger. Vous faites tout le bien que vous pouvez au dedans et au dehors. Les ſages feront votre apothéoſe de votre vivant; mais vivez long-temps, Madame, cela vaut cent fois mieux que la divinité; ſi vous voulez faire des miracles, tâchez ſeulement de rendre votre climat un peu plus chaud. A voir tout ce que votre Majeſté fait, je croirai que c'eſt pure malice à elle, ſi elle n'entreprend pas ce changement : j'y ſuis un peu intéreſſé; car dès que vous aurez mis la Ruſſie au trentième degré au lieu des environs du ſoixantième, je vous demanderai la permiſſion d'y venir achever ma vie; mais en

quelque

Digitized by Google

quelque endroit que je végette, je vous admirerai malgré vous, et je ferai avec le plus profond respect, Madame, de votre Majesté impériale, &c. 1767.

LETTRE XI.

DE L'IMPERATRICE.

A Moscou, le $\frac{15}{26}$ mars.

MONSIEUR, j'ai reçu votre lettre du 27 février, où vous me conseillez de faire un miracle pour changer le climat de ce pays. Cette ville-ci était autrefois très-accoutumée à voir des miracles, ou plutôt les bonnes gens prenaient souvent les choses les plus ordinaires pour des effets merveilleux. J'ai lu dans la préface du concile du tzar *Ivan Basilewitz*, que lorsque le tzar eut fait sa confession publique, il arriva un miracle : le soleil parut en plein midi, ses rayons donnèrent sur lui, et sur tous les pères rassemblés. Notez que ce prince, après avoir fait une confession générale, à haute voix, finit par reprocher au clergé, dans des termes très-vifs, tous ses désordres, et conjura le concile de le corriger, lui et son clergé aussi.

Digitized by Google

1767. A préſent les choſes ſont changées. *Pierre le grand* a mis tant de formalités pour conſtater un miracle, et le ſynode les remplit ſi ſtrictement, que je crains d'expoſer celui dont il vous plaît de me charger avant votre arrivée. Cependant je ferai tout ce qui ſera en mon pouvoir pour procurer à la ville de Pétersbourg un meilleur air. Il y a trois ans qu'on eſt après à ſaigner par des canaux les marais qui l'entourent, à abattre les forêts de ſapins qui la couvrent au midi; et à préſent il y a déjà trois grandes terres occupées par des colons, là où un homme à pied ne pouvait paſſer ſans avoir de l'eau juſqu'à la ceinture: les habitans ont ſemé, l'automne dernière, leurs premiers grains.

Comme vous paraiſſez, Monſieur, prendre intérêt à ce que je fais, je joins à cette lettre la moins mauvaiſe traduction françaiſe du Manifeſte que j'ai ſigné le 14 décembre de l'année paſſée, et qui a été ſi fort eſtropié dans les gazettes d'Hollande, qu'on ne ſavait pas trop ce qu'il pouvait ſignifier. En ruſſe c'eſt une pièce eſtimée: la richeſſe et les expreſſions fortes de notre langue l'ont rendue telle. La traduction en a été d'autant plus pénible. Au mois de juin cette grande aſſemblée commencera ſes ſéances, et nous dira ce qui lui manque. Après quoi on travaillera à des lois

Digitized by Google

que l'humanité, j'eſpère, ne déſapprouvera pas. D'ici à ce temps-là j'irai faire un tour dans différentes provinces, le long du Volga; et au moment peut-être que vous vous y attendrez le moins, vous recevrez une lettre datée de quelque bicoque de l'Aſie. 1767.

Je ferai là, comme par-tout ailleurs, remplie d'eſtime et de conſidération pour le ſeigneur du château de Ferney.

CATERINE.

LETTRE XII.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 mai.

Un voyage en Aſie! allez-vous l'entreprendre,
Belle et ſublime Taleſtris?
Que ferez-vous dans ce pays?
Vous n'y verrez point d'Alexandre.

Hélas! votre Majeſté impériale ferait le tour du globe qu'elle ne rencontrerait guère de rois dignes d'elle. Elle voyage comme *Cérès* la légiſlatrice, en feſant du bien au monde. Je ne ſais point la langue ruſſe; mais, par la traduction que vous daignez m'envoyer, je vois qu'elle a des inverſions et des tours qui

Digitized by Google

1767. manquent à la nôtre. Je ne suis pas comme une dame de la cour de Versailles qui disait : C'est bien dommage que l'aventure de la tour de Babel ait produit la confusion des langues, sans cela tout le monde aurait toujours parlé français.

L'empereur de la Chine, *Cam-hi*, votre voisin, demandait à un missionnaire si on pouvait faire des vers dans les langues de l'Europe; il ne pouvait le croire.

Que votre Majesté impériale daigne agréer mes sentimens et le très-profond respect de ce vieux fuisse, &c.

LETTRE XIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Casan, le $\frac{18}{29}$ mai.

Je vous avais menacé d'une lettre de quelque bicoque de l'Asie, je vous tiens parole aujourd'hui.

Il me semble que les auteurs de l'Anecdote sur Bélisaire (*) et de la Lettre sur les panégyriques (**), sont proches parens du neveu de l'abbé *Bazin*. Mais, Monsieur, ne vaudrait-il

(*) Volume des Facéties.
(**) Mélanges littéraires, tome IV.

Digitized by Google

pas mieux renvoyer tout panégyrique des gens après leur mort, crainte que tôt ou tard ils ne donnent un démenti, vu l'inconséquence et le peu de ſtabilité des choſes humaines ? Je ne ſais ſi, après la révocation de l'édit de Nantes, on a fait beaucoup de cas des panégyriques de *Louis XIV* : les réfugiés au moins n'étaient pas diſpoſés à leur donner du poids. 1767.

Je vous prie, Monſieur, d'employer votre crédit auprès du ſavant du canton d'Uri, pour qu'il ne perde pas ſon temps à faire le mien avant mon décès.

Ces lois dont on parle tant, au bout du compte, ne ſont point faites encore. Eh ! qui peut répondre de leur bonté ? C'eſt la poſtérité, et non pas nous, en vérité, qui ſera à portée de décider cette queſtion. Imaginez, je vous prie, qu'elles doivent ſervir pour l'Europe et pour l'Aſie : et quelle différence de climat, de gens, d'habitudes, d'idées même !

Me voilà en Aſie ; j'ai voulu voir cela par mes yeux. Il y a dans cette ville vingt peuples divers qui ne ſe reſſemblent point du tout. Il faut pourtant leur faire un habit qui leur ſoit propre à tous. Ils peuvent ſe bien trouver des principes généraux ; mais les détails ? Et quels détails ! J'allais dire, c'eſt

Digitized by Google

1767. presque un monde à créer, à unir, à conserver. Je ne finirais pas, et en voilà beaucoup trop de toutes façons.

Si tout cela ne réussit pas, les lambeaux de lettres que j'ai trouvés cités dans le dernier imprimé, paraîtront ostentation (et que sais-je moi?) aux impartiaux et à mes envieux. Et puis mes lettres n'ont été dictées que par l'estime, et ne sauraient être bonnes à l'impression. Il est vrai qu'il m'est bien flatteur et honorable de voir par quel sentiment tout cela a été cité chez l'auteur de la Lettre sur les panégyriques; mais *Bélisaire* dit que c'est-là justement le moment dangereux pour mon espèce. *Bélisaire* ayant raison partout, sans doute n'aura pas tort en ceci. La traduction de ce dernier livre est finie, et va être imprimée. Pour faire l'essai de cette traduction, on l'a lue à deux personnes qui ne connaissaient point l'original. L'un s'écria: Qu'on me crève les yeux pourvu que je fois *Bélisaire*, j'en ferai assez récompensé; l'autre dit: Si cela était, j'en serais envieux.

En finissant, Monsieur, recevez les témoignages de ma reconnaissance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez; mais, s'il est possible, préservez mon griffonnage de l'impression.

CATERINE.

Digitized by Google

LETTRE XIV. 1768.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 janvier.

MADAME,

ON dit qu'un vieillard, nommé *Siméon*, en voyant un petit enfant, s'écria dans sa joie : Je n'ai plus qu'à mourir *puisque j'ai vu mon salutaire*. Ce *Siméon* était prophète, il voyait de loin tout ce que ce petit juif devait faire.

Moi qui ne suis ni juif ni prophète, mais qui suis aussi vieux que *Siméon*, je n'aurais pas deviné en 1700 qu'un jour la raison, aussi inconnue au patriarche *Nicou* qu'au sacré collége, et aussi mal-voulue des papas et des archimandrites que des dominicains, viendrait à Moscou, à la voix d'une princesse née en Allemagne, et qu'elle assemblerait dans sa Grand'Salle, des idolâtres, des musulmans, des grecs, des latins, des luthériens, qui tous deviendraient ses enfans.

C'est ce triomphe de la raison qui est mon *salutaire*; et en qualité d'être raisonnable, je mourrai sujet dans mon cœur de votre Majesté impériale, bienfaitrice du genre-humain.

Digitized by Google

1768. Je suis retiré auprès de la petite ville de Genève, où il n'y a pas vingt mille habitans, et la discorde règne depuis quatre ans dans ce trou, dans le temps que *Catherine seconde*, qui est bien la *première*, réunit tous les esprits dans un empire plus vaste que l'empire romain.

Je ne suis pas en tout de l'avis du respectable auteur de l'Ordre essentiel des sociétés : je vous avoue, Madame, qu'en qualité de voisin de deux républiques, je ne crois point du tout que la puissance législatrice soit, de droit divin, copropriétaire de mes petites chaumières; mais je crois fermement que, de droit humain, on doit vous admirer et vous aimer.

Feu l'abbé *Bazin* disait souvent qu'il craignait horriblement le froid; mais que *s'il* n'était pas si vieux, il irait s'établir au midi d'Astracan, pour avoir le plaisir de vivre *sous* vos lois.

J'ai rencontré ces jours passés son neveu qui pense de même. Le professeur en droit *Bourdillon* (1) est dans les mêmes sentimens; ce pauvre *Bourdillon* s'est plaint à moi amèrement de ce qu'on l'avait trompé sur l'évêque de Cracovie. Je l'ai consolé en lui disant qu'il

(1) Nom sous lequel l'ouvrage sur les dissentions de Pologne a été publié. Voyez Politique et Législation, tome II.

Digitized by Google

avait raiſon ſur tout le reſte, et que l'événement l'a bien juſtifié. Votre Majeſté impériale ne ſaurait croire à quel point ce pédant républicain vous eſt attaché, toute ſouveraine que vous êtes. 1768.

Je ramaſſe, Madame, toutes les ſottiſes ſérieuſes ou comiques de feu l'abbé *Bazin* et de ſon neveu, et même celles qu'on leur attribue; il y en a qu'on n'oſerait envoyer au pape, mais qu'on peut mettre hardiment dans la bibliothèque d'une impératrice philoſophe. Ce recueil aſſez gros partira dès qu'il ſera relié.

L'empereur *Juſtinien* et le grand capitaine *Béliſaire* ont été impitoyablement déclarés damnés par la ſorbonne. J'en ai été très-affligé, car je m'intéreſſais beaucoup à leur ſalut. Je ne ſais pas encore bien poſitivement ſi votre Egliſe grecque eſt damnée auſſi; je m'en informerai, Madame, car je vous ſuis encore plus attaché qu'à l'empereur *Juſtinien*. Je ſouhaite que vous viviez encore plus long-temps que lui.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer le profond reſpect, l'admiration et l'attachement inviolable du vieux ſolitaire, moitié français, moitié ſuiſſe, couſin germain du neveu de l'abbé *Bazin*.

Digitized by Google

1768.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 novembre.

MADAME,

J'EUS l'honneur de dépêcher à votre Majesté impériale, le 15 mars dernier, à l'adresse du sieur *B. Le Maistre* à Hambourg, un assez gros ballot, marqué I. D. R., N° 1.

Votre Majesté a des affaires un peu plus importantes que celles de ce ballot. D'un côté elle force les polonais à être tolérans et heureux, en dépit du nonce du pape; et de l'autre elle paraît avoir affaire aux musulmans, malgré *Mahomet*. S'ils vous font la guerre, Madame, il pourra bien leur arriver ce que *Pierre le grand* avait eu autrefois en vue, c'était de faire de Constantinople la capitale de l'empire russe. Ces barbares méritent d'être punis par une héroïne du peu d'attention qu'ils ont eu jusqu'ici pour les dames. Il est clair que des gens qui négligent tous les beaux arts, et qui enferment les femmes, méritent d'être exterminés. J'espère tout de votre génie et de votre destinée. *Mouſtapha* ne doit pas tenir

Digitized by Google

contre *Catherine*. On dit que *Mouſtapha* n'a point d'eſprit, qu'il n'aime point les vers, qu'il n'a jamais été à la comédie et qu'il n'entend point le français ; il ſera battu, ſur ma parole. Je demande à votre Majeſté impériale la permiſſion de venir me mettre à ſes pieds et de paſſer quelques jours à ſa cour dès qu'elle ſera établie à Conſtantinople, car je penſe très-ſérieuſement que ſi jamais les Turcs doivent être chaſſés de l'Europe, ce ſera par les Ruſſes. L'envie de vous plaire les rendra invincibles. 1768.

Que votre Majeſté daigne agréer les ſouhaits et le profond reſpect de votre admirateur, de votre très-zélé, très-ardent ſerviteur.

LETTRE XVI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{6}{17}$ décembre.

MONSIEUR, je ſuppoſe que vous me croyez un peu d'inconſéquence : je vous ai prié, il y a environ un an, de m'envoyer tout ce qui a jamais été écrit par l'auteur dont j'aime le mieux à lire les ouvrages ; j'ai reçu au mois de mai paſſé le ballot que j'ai déſiré,

Digitized by Google

1768. accompagné du buſte de l'homme le plus illuſtre de notre ſiècle.

J'ai ſenti une égale ſatisfaction de l'un et l'autre envoi: ils ſont depuis ſix mois le plus bel ornement de mon appartement, et mon étude journalière; mais juſqu'ici je ne vous en ai accuſé ni la réception ni fait mes remercîmens. Voici comme je raiſonnais: un morceau de papier mal griffonné, rempli de mauvais français, eſt un remercîment ſtérile pour un tel homme; il faut lui faire mon compliment par quelque action qui puiſſe lui plaire. Différens faits ſe ſont préſentés; mais le détail en ſerait trop long: enfin j'ai cru que le meilleur ſerait de donner par moi-même un exemple qui pût devenir utile aux hommes. Je me ſuis ſouvenue que par bonheur je n'avais pas eu la petite vérole. J'ai fait écrire en Angleterre pour avoir un inoculateur: le fameux docteur *Dimſdale* s'eſt réſolu de paſſer en Ruſſie. Il m'a inoculée le 12 octobre. Je n'ai pas été au lit un ſeul inſtant, et j'ai reçu du monde tous les jours. Je vais tout de ſuite faire inoculer mon fils unique.

Le grand maître de l'artillerie, le comte *Orlof*, ce héros qui reſſemble aux anciens Romains du beau temps de la république, qui en a le courage et la généroſité, doutant s'il avait eu cette maladie, eſt à préſent entre

Digitized by Google

les mains de notre anglais, et le lendemain de l'opération il s'en alla à la chaſſe dans une très-grande neige. Nombre de courtiſans ont ſuivi ſon exemple, et beaucoup d'autres s'y préparent. Outre cela on inocule à préſent à Pétersbourg dans trois maiſons d'éducation et dans un hôpital établi ſous les yeux de M. *Dimſdale*. 1768.

Voilà, Monſieur, les nouvelles du pôle. J'eſpère qu'elles ne vous ſeront point indifférentes.

Les écrits nouveaux ſont plus rares. Cependant il vient de paraître une traduction françaiſe de l'inſtruction ruſſe donnée aux députés qui doivent compoſer le projet de notre code. On n'a pas eu le temps de l'imprimer. Je me hâte de vous envoyer le manuſcrit, afin que vous voyiez mieux de quel point nous partons. J'eſpère qu'il n'y a pas une ligne qu'un honnête homme ne puiſſe avouer.

J'aimerais bien de vous envoyer des vers en échange des vôtres; mais qui n'a pas aſſez de cervelle pour en faire de bons, ſait mieux de travailler de ſes mains. Voilà ce que j'ai mis en pratique : j'ai tourné une tabatière que je vous prie d'accepter. Elle porte l'empreinte de la perſonne qui a pour vous le plus de conſidération ; je n'ai pas beſoin de la nommer, vous la reconnaîtrez aiſément.

Digitized by Google

1768. J'oubliais, Monsieur, de vous dire que j'ai augmenté le peu ou point de médecine qu'on donne pendant l'inoculation, de trois ou quatre excellens spécifiques que je recommande à tout homme de bon sens de ne point négliger en pareille occasion. C'est de se faire lire l'Ecossaise, Candide, l'Ingénu, l'Homme aux quarante écus, et la Princesse de Babylone. Il n'y a pas moyen après cela de sentir le moindre mal.

P. S. La lettre ci-jointe était écrite il y a trois semaines. Elle attendait le manuscrit; on a été si long-temps à le transcrire et à le rectifier, que j'ai eu le temps, Monsieur, de recevoir votre lettre du 15 novembre. Si je fais aussi aisément la guerre contre les Turcs que j'ai eu de facilité à introduire l'inoculation, vous courez risque d'être sommé à tenir bientôt la promesse que vous me faites de venir me trouver dans un gîte où, dit-on, se sont perdus tous ceux qui en ont fait la conquête. Voilà de quoi faire passer cette tentation à qui la prendra.

Je ne sais si *Moustapha* a de l'esprit; mais j'ai lieu de croire qu'il dit: *Mahomet, ferme les yeux!* quand il veut faire des guerres injustes à ses voisins. Si le succès de cette guerre se déclare pour nous, j'aurai beaucoup d'obligation à

Digitized by Google

mes envieux : ils m'auront procuré une gloire à laquelle je ne penſais pas. 1768.

Tant pis pour *Mouſtapha* s'il n'aime ni la comédie ni les vers. Il ſera bien attrapé ſi je parviens à mener les Turcs au même ſpectacle auquel la troupe de *Paoli* joue ſi bien. Je ne ſais ſi ce dernier parle français, mais il ſait combattre pour ſes foyers et ſon indépendance.

Pour nouvelle d'ici, je vous dirai, Monſieur, que tout le monde généralement veut être inoculé, qu'il y a un évêque qui va ſubir cette opération, et qu'on a inoculé ici dans un mois plus de perſonnes qu'à Vienne dans huit.

Je ne ſaurais, Monſieur, vous témoigner aſſez ma reconnaiſſance pour toutes les choſes obligeantes que vous voulez bien me dire, mais ſurtout pour le vif intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde. Soyez perſuadé que je ſens tout le prix de votre eſtime, et qu'il n'y a perſonne qui ait pour vous plus de conſidération que

CATERINE.

Je prends encore une fois la plume pour vous prier de vous ſervir de cette fourrure contre le vent de biſe et la fraîcheur des Alpes, qu'on m'a dit vous incommoder quelquefois. Adieu, Monſieur ; lors de votre

Digitized by Google

1768. entrée dans Conſtantinople j'aurai ſoin de faire porter à votre rencontre un bel habit à la grecque doublé des plus riches dépouilles de la Sibérie. Cet habit eſt bien plus commode et plus beau que les habits étriqués dont toute l'Europe fait uſage, et dont aucun ſculpteur ne veut, ni ne peut vêtir ſes ſtatues, crainte de les faire paraître ridicules et meſquines.

LETTRE XVII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{8}{19}$ décembre.

MONSIEUR, le porteur de celle-ci vous remettra de ma part trois paquets numérotés 1, 2 et 3.

En ouvrant le premier, vous ſaurez ce que contiennent les deux autres. Je vous fais mille excuſes d'avoir tardé ſi long-temps : cent choſes enſemble m'ont empêchée de vous envoyer ces papiers. Le prince *Kouſlowſtki* lieutenant de mes gardes a regardé comme une faveur diſtinguée d'être envoyé à Ferney. Je lui en ſais gré. Si j'étais à ſa place, j'en ferais autant.

Adieu,

Digitized by Google

Adieu, Monsieur ; portez-vous bien, et soyez assuré que personne ne s'intéresse plus à tout ce qui vous regarde que 1768.

CATERINE.

LETTRE XVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, février.

Cette belle et noire peliſſe 1769.
Eſt celle que perdit le pauvre Mouſtapha
Quand notre brave impératrice
De ſes muſulmans triompha ;
Et ce beau portrait que voilà,
C'eſt celui de la bienfaitrice
Du genre-humain qu'elle éclaira.

Voilà ce que j'ai dit, Madame, en voyant le cafetan dont votre Majeſté impériale m'a honoré par les mains de monſieur le prince *Kouſlowſtki*, capigi-bachi de vos janiſſaires, et ſurtout cette boîte tournée de vos belles et auguſtes mains, et ornée de votre portrait.

Qui le voit et qui le touche
Ne peut borner ſes ſens à le conſidérer ;
Il oſe y porter une bouche
Qu'il n'ouvre déſormais que pour vous admirer.

Digitized by Google

1769. Mais quand on a su que la boîte était l'ouvrage de vos propres mains, ceux qui étaient dans ma chambre ont dit avec moi :

Ces mains que le Ciel a formées
Pour lancer les traits des amours
Ont préparé déjà ces flèches enflammées,
Ces tonnerres d'airain dont vos fières armées
Au monarque sarmate assurent des secours :
Et la Gloire a crié, de la tour byzantine,
Aux peuples enchantés que votre nom soumet :
Victoire à Catherine,
Nazarde à Mahomet !

Qu'est devenu le temps où l'empereur d'Allemagne aurait, dans les mêmes circonstances, envoyé des armées à Belgrade, et où les Vénitiens auraient couvert de vaisseaux les mers du Péloponèse? Eh bien, Madame, vous triompherez seule. Montrez-vous seulement à votre armée vers Kiovie ou plus loin, et je vous réponds qu'il n'y a pas un de vos soldats qui ne soit un héros invincible. Que *Moustapha* se montre aux siens, il n'en fera que de gros cochons comme lui.

Quelle fierté imbécille dans cette tête coiffée d'un turban à aigrette ! Tous les rois de l'Europe ne devraient-ils pas venger le droit

Digitized by Google

des gens que la Porte ottomane viole tous les jours avec un orgueil si grossier? 1769.

Ce n'est pas assez de faire une guerre heureuse contre ces barbares pour la terminer par une paix telle qu'elle; ce n'est pas assez de les humilier, il faudrait les reléguer pour jamais en Asie. (1)

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 février.

MADAME,

Quoi! pendant que votre Majesté impériale se prépare à battre le grand-turc, elle forme un corps de lois chrétiennes. Je lis l'instruction préliminaire qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. *Lycurgue* et *Solon* auraient signé votre ouvrage, et n'auraient pas été peut-être capables de le faire. Cela est net, précis, équitable, ferme et humain. Les législateurs ont

(1) M. de *Voltaire* avait envoyé à l'impératrice, dans cette même lettre, un mémoire d'un officier français qui proposait de renouveler dans la guerre des Turcs, l'usage des chars de guerre, absolument abandonné par les anciens depuis l'époque de la guerre médique.

Digitized by Google

1769. la première place dans le temple de la gloire, les conquérans ne viennent qu'après. Soyez sûre que perſonne n'aura dans la poſtérité un plus grand nom que vous; mais au nom de Dieu battez les Turcs, malgré le nonce du pape en Pologne, qui eſt ſi bien avec eux.

De tous les préjugés deſtructrice brillante,
Qui du vrai dans tout genre embraſſez le parti,
Soyez à la fois triomphante,
Et du ſaint-père et du mufti.

Eh, Madame, quelle leçon votre Majeſté impériale donne à nos petits-maîtres français, à nos ſages maîtres de ſorbonne, à nos eſculapes des écoles de médecine! Vous vous êtes fait inoculer avec moins d'appareil qu'une religieuſe ne prend un lavement. Le prince impérial a ſuivi votre exemple. M. le comte *Orlof* va à la chaſſe dans la neige après s'être fait donner la petite vérole : voilà comme *Scipion* en aurait uſé, ſi cette maladie, venue d'Arabie, avait exiſté de ſon temps.

Pour nous autres, nous avons été ſur le point de ne pouvoir être inoculés que par arrêt du parlement. Je ne ſais pas ce qui eſt arrivé à notre nation, qui donnait autrefois de grands exemples en tout; mais nous ſommes bien barbares en certains cas, et bien puſillanimes dans d'autres.

Digitized by Google

Madame, je ſuis un vieux malade de ſoixante et quinze ans. Je radote peut-être, mais je vous dis au moins ce que je penſe ; et cela eſt aſſez rare quand on parle à des perſonnes de votre eſpèce. La Majeſté impériale diſparaît ſur mon papier devant la perſonne. Mon enthouſiaſme l'emporte ſur mon profond reſpect. 1769.

LETTRE XX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 mai.

LA lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, en date du 15 avril (1), m'a fait plus de bien que le mois de mai. Le beau temps ranime un peu les vieillards, mais vos ſuccès me donnent des forces. Vous daignez me dire que vous ſentez que je vous ſuis attaché ; oui, Madame, je le ſuis et je dois l'être indépendamment de toutes vos bontés ; il faudrait être bien inſenſible pour n'être pas touché de tout ce que vous faites de grand et d'utile. Je ne crois pas qu'il y ait dans vos Etats un ſeul homme qui s'intéreſſe plus que moi à l'accompliſſement de tous vos deſſeins.

(1) On n'a point trouvé cette lettre.

Digitized by Google

1769. Permettez-moi de vous dire, sans trop d'audace, qu'ayant pensé comme vous sur toutes les choses qui ont signalé votre règne, je les ai regardées comme des événemens qui me devenaient en quelque façon personnels. Les colonies, les arts de toute espèce, les bonnes lois, la tolérance, sont mes passions; et cela est si vrai qu'ayant, dans mon obscurité et dans mon hameau, quadruplé le petit nombre des habitans, bâti leurs maisons, civilisé des sauvages, et prêché la tolérance, j'ai été sur le point d'être très-violemment persécuté par des prêtres. Le supplice abominable du chevalier de *la Barre*, dont votre Majesté impériale a sans doute entendu parler, et dont elle a frémi, me fit tant d'horreur, que je fus alors sur le point de quitter la France et de retourner auprès du roi de Prusse. Mais aujourd'hui c'est dans un plus grand empire que je voudrais finir mes jours.

Que votre Majesté juge donc combien je suis affligé, quand je vois les Turcs vous forcer à suspendre vos grandes entreprises pacifiques pour une guerre qui, après tout, ne peut être que très-dispendieuse, et qui prendra une partie de votre génie et de votre temps.

Quelques jours avant de recevoir la lettre dont je remercie bien sensiblement votre Majesté,

Digitized by Google

j'écrivis à M. le comte de *Schouvalof* votre chambellan, pour lui demander s'il était vrai qu'Azof fût entre vos mains. Je me flatte qu'à préſent vous êtes auſſi maîtreſſe de Tangarock. 1769.

Plût à Dieu que votre Majeſté eût une flotte formidable ſur la mer Noire. Vous ne vous bornerez pas ſans doute à une guerre défenſive; j'eſpère bien que *Mouſtapha* ſera battu par terre et par mer. Je ſais bien que les janiſſaires paſſent pour de bons ſoldats; mais je crois les vôtres ſupérieurs. Vous avez de bons généraux, de bons officiers, et les Turcs n'en ont point encore: il leur faut du temps pour en former. Ainſi toutes les apparences ſont croire que vous ſerez victorieuſe. Vos premiers ſuccès décident déjà de la réputation des armes, et cette réputation fait beaucoup. Votre préſence ferait encore davantage. Je ne ſerais point ſurpris que votre Majeſté fît la revue de ſon armée ſur le chemin d'Andrinople; cela eſt digne de vous. La légiſlatrice du Nord n'eſt pas faite pour les choſes ordinaires. Vous avez dans l'eſprit un courage qui me fait tout eſpérer.

J'ai revu l'ancien officier qui propoſa des chariots de guerre, dans la guerre de 1756. Le comte d'*Argenſon*, miniſtre de la guerre, en fit faire un eſſai. Mais comme cette invention ne pouvait réuſſir que dans de vaſtes

Digitized by Google

1769. plaines, telles que celle de Lutzen, on ne s'en ſervit pas. Il prétend toujours qu'une demi-douzaine ſeulement de ces chars, précédant un corps de cavalerie ou d'infanterie, pourraient déconcerter les janiſſaires de *Mouſtapha*, à moins qu'ils n'euſſent des chevaux de friſe devant eux. C'eſt ce que j'ignore. Je ne ſuis point du métier des meurtriers; je ne ſuis point homme à projets; je prie ſeulement votre Majeſté de me pardonner mon zèle. D'ailleurs il eſt dit dans un livre qui ne ment jamais, que *Salomon* avait douze mille chars de guerre dans un pays où il n'y eut avant lui que des ânes.

Et il eſt dit encore dans le beau livre des Juges qu'*Adonaï* était victorieux dans les montagnes, mais qu'il fut vaincu dans les vallées, parce que les habitans avaient des chars de guerre.

Je ſuis bien loin de déſirer une ligue contre les Turcs; les croiſades ont été ſi ridicules qu'il n'y a pas moyen d'y revenir; mais j'avoue que ſi j'étais vénitien, j'opinerais pour envoyer une armée en Candie, pendant que votre Majeſté battrait les Turcs vers Yaſſi ou ailleurs; ſi j'étais un jeune empereur des Romains, la Boſnie et la Servie me verraient bientôt, et je viendrais enſuite vous demander à ſouper à Sophie ou à Philippopolis de Romanie,

Digitized by Google

Romanie, après quoi nous partagerions à l'amiable. 1769.

Je vous supplierais de permettre que le nonce du pape en Pologne, qui a déchaîné si saintement les Turcs contre la tolérance, fût du souper; car je suppose qu'il serait votre prisonnier. Je crois, Madame, que votre Majesté lui en dirait tout doucement de bonnes sur l'horreur et l'infamie d'avoir excité une guerre civile, pour ravir aux dissidens les droits de la patrie, et pour les priver d'une liberté que la nature leur donnait, et que vos bienfaits leur avaient rendue; je ne sais rien de si honteux et de si lâche dans ce siècle. On dit que les jésuites polonais ont eu une grande part aux Saint-Barthelemi continuelles qui désolent ce malheureux pays. Ma seule consolation est d'espérer que ces turpitudes horribles tourneront à votre gloire : ou je me trompe fort, ou vos ennemis ne seront parvenus qu'à faire graver sur vos médailles : *Triomphatrice de l'empire ottoman, et pacificatrice de la Pologne.*

Digitized by Google

1769.

LETTRE XXI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{5}{14}$ juillet.

MONSIEUR, j'ai reçu le 20 de juin votre lettre du 27 mai. Je suis charmée d'apprendre que le printemps rétablit votre santé, quoique la politesse vous fasse dire que mes lettres y contribuent. Cependant je n'ose leur attribuer cette vertu. Soyez-en bien aise; car d'ailleurs vous pourriez en recevoir si souvent qu'à la fin elles vous ennuyeraient.

Tous vos compatriotes, Monsieur, ne pensent pas comme vous sur mon compte; j'en connais qui aiment à se persuader qu'il est impossible que je puisse faire quelque chose de bien, qui donnent la torture à leur esprit pour en convaincre les autres: et malheur à leurs satellites, s'ils osaient penser autrement qu'ils ne sont inspirés! Je suis assez bonne pour croire que c'est un avantage qu'ils me donnent sur eux, parce que celui qui ne sait les choses que par la bouche de ses flatteurs, les sait mal, voit dans un faux jour, et agit en conséquence. Comme au reste ma gloire ne dépend pas d'eux, mais bien de mes principes, de mes actions, je me console de

Digitized by Google

n'avoir pas leur approbation. En bonne chrétienne je leur pardonne, et j'ai pitié de ceux qui m'envient. 1769.

Vous dites, Monsieur, que vous pensez comme moi sur différentes choses que j'ai faites, et que vous vous y intéressez. Eh bien, Monsieur, sachez que ma belle colonie de Saratof monte à vingt-sept mille ames, et qu'en dépit du gazetier de Cologne elle n'a rien à craindre des incursions des Turcs, des Tartares, &c.; que chaque canton a des églises de son rite; qu'on y cultive les champs en paix, et que de trente ans ils ne payeront aucune charge.

D'ailleurs, nos charges sont si modiques, qu'il n'y a pas de paysan en Russie qui ne mange une poule quand il lui plaît, et que depuis quelque temps il y a des provinces où ils préfèrent les dindons aux poules; que la sortie du blé, permise avec certaines restrictions qui précautionnent contre les abus sans gêner le commerce, ayant fait hausser le prix de cette denrée, accommode si bien le cultivateur que la culture augmente d'année en année; que la population est pareillement augmentée d'un dixième dans beaucoup de provinces depuis sept ans. Nous avons la guerre, il est vrai; mais il y a bien du temps que la Russie fait ce métier-là, et qu'elle sort de chaque guerre plus florissante qu'elle n'y était entrée.

Digitized by Google

1769. Nos lois vont leur train : on y travaille tout doucement. Il eſt vrai qu'elles ſont devenues cauſes ſecondes, mais elles n'y perdront rien. Ces lois ſeront tolérantes ; elles ne perſécuteront, ne tueront, ni ne brûleront perſonne. Dieu nous garde d'une hiſtoire pareille à celle du chevalier de *la Barre !* On mettrait aux petites maiſons les juges qui oſeraient faire de pareilles procédures.

Depuis la guerre j'ai fait deux nouvelles entrepriſes : je bâtis Azof et Tangarock, où il y a un port commencé et ruiné par *Pierre I.* Voilà deux bijoux que je fais enchâſſer, et qui pourraient bien n'être pas du goût de *Mouſtapha.* L'on dit que le pauvre homme ne fait que pleurer. Ses amis l'ont engagé dans cette guerre malgré lui et à ſon corps défendant. Ses troupes ont commencé par piller et brûler leur propre pays : à la ſortie des janiſſaires de la capitale, il y a eu plus de mille perſonnes de tuées ; l'envoyé de l'empereur, ſa femme, ſes filles, battues, volées, traînées par les cheveux, et ſous les yeux du ſultan et de ſon viſir, ſans que perſonne osât empêcher ce déſordre : tant ce gouvernement eſt faible et mal arrangé.

Voilà donc ce fantôme ſi terrible, dont on prétend me faire peur !

L'on dirait que l'eſprit humain eſt toujours

Digitized by Google

le même. Le ridicule des croisades passées n'a pas empêché les ecclésiastiques de Podolie, 1769.
soufflés par le nonce du pape, de prêcher une croisade contre moi, et les fous de soi-disant confédérés ont pris la croix d'une main, et se sont ligués de l'autre avec les Turcs, auxquels ils ont promis deux de leurs provinces. Pourquoi? afin d'empêcher un quart de leur nation de jouir des droits de citoyen. Et voilà pourquoi encore ils brûlent et saccagent leur propre pays. La bénédiction du pape leur promet le paradis : conséquemment les Vénitiens et l'empereur seraient excommuniés, je pense, s'ils prenaient les armes contre ces mêmes Turcs, défenseurs aujourd'hui des croisés contre quelqu'un qui n'a touché ni en blanc ni en noir à la loi romaine.

Vous verrez encore, Monsieur, que ce sera le pape qui mettra opposition au souper que vous me proposez à Sophie. Rayez, s'il vous plaît, Philippopolis du nombre des villes; elle a été réduite en cendres ce printemps par les troupes ottomanes qui y ont passé, parce qu'on voulait les empêcher de la piller.

Adieu, Monsieur; soyez persuadé de la considération toute particulière que j'ai pour vous.

CATERINE.

Digitized by Google

1769.

LETTRE XXII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{4}{15}$ d'auguſte.

J'AI reçu, Monſieur, votre belle lettre du 26 février : je ferai mon poſſible pour ſuivre vos conſeils. Si *Mouſtapha* n'eſt pas roſſé, ce ne ſera pas aſſurément votre faute, ni la mienne, ni celle de mon armée : mes ſoldats vont à la guerre contre les Turcs comme s'ils allaient à la noce.

Si vous pouviez voir tous les embarras dans leſquels ce pauvre *Mouſtapha* ſe trouve à la ſuite du pas précipité qu'on lui a fait faire, contre l'avis de ſon divan et des gens les plus raiſonnables, il y aurait des momens où vous ne pourriez vous empêcher de le plaindre comme homme, et comme homme très-mal dans ſes affaires.

Il n'y a rien qui me prouve plus la part ſincère que vous prenez, Monſieur, à ce qui me regarde, que ce que vous me dites ſur ces chars de nouvelle invention ; mais nos gens de guerre reſſemblent à ceux de tous les autres

Digitized by Google

pays : les nouveautés non éprouvées leur paraiſſent douteuſes. 1769.

Vivez, Monſieur, et réjouiſſez-vous lorſque mes braves guerriers auront battu les Turcs. Vous ſavez, je penſe, qu'Azof, à l'embouchure du Tanaïs, eſt déjà occupé par mes troupes. Le dernier traité de paix ſtipulait que cette place reſterait abandonnée de part et d'autre : vous aurez vu par les gazettes que nous avons envoyé promener les Tartares dans trois différens endroits, lorſqu'ils ont voulu piller l'Ukraine : cette fois-ci ils s'en ſont retournés auſſi gueux qu'ils étaient ſortis de la Crimée. Je dis gueux, car les priſonniers qu'on a faits ſont couverts de lambeaux, et non d'habits. S'ils n'ont pas réuſſi ſelon leurs déſirs chez nous, en revanche ils ſe ſont dedommagés en Pologne. Il eſt vrai qu'ils y ont été invités par leurs alliés les protégés du nonce du pape.

Je ſuis bien fâchée que votre ſanté ne réponde pas à mes ſouhaits : ſi les ſuccès de mes armées peuvent contribuer à la rétablir, je ne manquerai pas de vous faire part de tout ce qui nous arrivera d'heureux. Juſqu'ici je n'ai encore, Dieu merci, que de très-bonnes nouvelles ; de tous côtés on renvoie bien étrillé tout ce qui ſe montre de Turcs ou de Tartares, mais ſurtout les mutins de Pologne.

Digitized by Google

1769. J'espère avoir dans peu des nouvelles de quelque chose de plus décisif que des affaires de parti entre troupes légères.

Je suis avec une estime bien particulière, &c.

CATERINE.

LETTRE XXIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{11}{22}$ septembre.

J'AI vu, Monsieur, par votre lettre au comte de *Schouvalof*, que la prétendue dévastation de la nouvelle Servie, que les gazettes fanatiques ont tant prônée, vous avait donné quelque appréhension; cependant il est très-vrai que les Tartares, quoiqu'ils aient attaqué nos frontières de trois côtés, ont trouvé par-tout une résistance convenable, et se sont retirés sans causer de dommages considérables. Toute cette expédition n'a duré que trois jours, durant un froid excessif, mêlé de vent et de neige; ce qui a causé beaucoup de perte aux Tartares, tant en hommes qu'en chevaux.

Mais que direz-vous, Monsieur, lorsque

Digitized by Google

vous saurez que les belles Circassiennes, indignées d'être renfermées dans le sérail de Constantinople, comme des animaux dans une écurie, ont persuadé à leurs pères et à leurs frères de se soumettre à la Russie ? Le fait est que les Circassiens des montagnes m'ont prêté serment de fidélité. Ce sont ceux qui habitent le pays nommé Cabarda; et c'est une suite de la victoire qu'ont remportée nos Kalmoucs soutenus de troupes régulières, sur les Tartares du Kouban sujets de *Moustapha*, et qui habitent le pays que traverse la rivière de ce nom au-delà du Tanaïs. 1769.

Adieu, Monsieur; portez-vous bien et moquons-nous de *Moustapha* le victorieux.

CATERINE.

A propos, j'ai entendu dire qu'on avait défendu de vendre à Constantinople et à Paris mon instruction pour le code.

Digitized by Google

1769.

LETTRE XXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 septembre.

MADAME,

La lettre dont votre Majesté impériale m'honore, du 14 juillet, a transporté le vieux chevalier de la guerrière et de la législatrice *Thomyris*, devant qui l'ancienne *Thomyris* ferait assurément peu de chose. Il est bien beau de faire fleurir une colonie aussi nombreuse que celle de Saratof malgré les Turcs, les Tartares, la gazette de Cologne et le Courrier d'Avignon.

Vos deux bijoux d'Azof et de Tangarock qui étaient tombés de la couronne de *Pierre le grand*, feront un des plus beaux ornemens de la vôtre, et j'imagine que *Moustapha* ne dérangera jamais votre coiffure.

Tout vieux que je suis, je m'intéresse à ces belles Circassiennes qui ont prêté à votre Majesté serment de fidélité, et qui prêteront sans doute le même serment à leurs amans. Dieu merci, *Moustapha* ne tâtera pas de celles-là. Les deux parties qui composent le genre-humain doivent être vos très-obligées.

Digitized by Google

Il eſt vrai que votre Majeſté a deux grands ennemis, le pape et le padisha des Turcs. 1769. *Conſtantin* ne s'imaginait pas qu'un jour ſa ville de Rome appartiendrait à un prêtre, et qu'il bâtiſſait ſa ville de Conſtantinople pour des Tartares. Mais auſſi il ne prévoyait pas qu'il ſe formerait un jour vers la Moska et la Néva un empire auſſi grand que le ſien.

Votre vieux chevalier conçoit bien, Madame, qu'il y a dans les confédérés de Pologne quelques fanatiques enſorcelés par des moines. Les croiſades étaient bien ridicules; mais qu'un nonce du pape ait fait entrer le grand-turc dans ſa croiſade contre vous, cela eſt digne de la farce italienne. Il y a là un mélange d'horreur et d'extravagance dont rien n'approche: je n'entends rien à la politique, mais je ſoupçonne pourtant que, parmi ces folies, il y a des gens qui ont quelques grands deſſeins. Si votre Majeſté ne voulait que de la gloire, on vous en laiſſerait jouir; vous l'avez aſſez méritée; mais il paraît qu'on ne veut pas que votre puiſſance égale votre renommée: on dit que c'eſt trop à la fois. On ne peut guère forcer les hommes à l'admiration ſans exciter l'envie.

Je vois, Madame, que je ne pourrai faire ma cour à votre Majeſté cette année dans les Etats de *Mouſtapha*, le digne allié du pape. Il

Digitized by Google

1769. faut que je remette mon voyage à l'année prochaine. J'aurai à la vérité soixante et dix-sept ans, et je n'ai pas la vigueur d'un turc; mais je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de venir, dans les beaux jours, saluer l'étoile du Nord et maudire le croissant. Notre madame *Geoffrin* a bien fait le voyage de Varsovie, pourquoi n'entreprendrais-je pas celui de Pétersbourg au mois d'avril? J'arriverais en juin, je m'en retournerais en septembre; et si je mourais en chemin, je ferais mettre sur mon petit tombeau: Ci gît l'admirateur de l'auguste *Catherine*, qui a eu l'honneur de mourir en allant lui présenter son profond respect.

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale.

L'hermite de Ferney.

LETTRE XXV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{15}{26}$ septembre.

MONSIEUR, il n'y a rien de plus flatteur pour moi que le voyage que vous voulez entreprendre pour me venir trouver: je répondrais mal à l'amitié que vous me témoignez, si je

Digitized by Google

n'oubliais en ce moment la satisfaction que j'aurais à vous voir pour ne m'occuper que de l'inquiétude que je ressens en pensant à quoi vous exposerait un voyage aussi long et aussi pénible. La délicatesse de votre santé m'est connue ; j'admire votre courage, mais je serais inconsolable si par malheur votre santé était affaiblie par ce voyage ; ni moi, ni toute l'Europe ne me le pardonnerions. Si jamais l'on fesait usage de l'épitaphe qu'il vous a plu de composer, et que vous m'adressez si gaiement, on me reprocherait de vous y avoir exposé. Outre cela, Monsieur, il se pourrait, si les choses restent dans l'état où elles sont, que le bien de mes affaires demandât ma présence dans les provinces méridionales de mon empire ; ce qui doublerait votre chemin et les incommodités inséparables d'une telle distance. 1769.

Au reste, Monsieur, soyez assuré de la parfaite considération avec laquelle je suis, &c.

CATERINE.

Digitized by Google

1769.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 octobre.

MADAME,

Le très-vieux et très-indigne chevalier de votre Majesté impériale était accablé de mille faux bruits qui couraient et qui l'affligeaient. Voilà tout à coup la nouvelle consolante qui se répand de tous côtés que votre armée a battu complétement les esclaves de *Moustapha* vers le Niester. Je renais, je rajeunis, ma législatrice est victorieuse, celle qui établit la tolérance, et qui fait fleurir les arts, a puni les ennemis des arts; elle est victorieuse, elle jouit de toute sa gloire. Ah, Madame, cette victoire était nécessaire; les hommes ne jugent que par le succès. L'envie est confondue. On n'a rien à répondre à une bataille gagnée; des lauriers sur une tête pleine d'esprit et d'une force de raison supérieure, font le plus bel effet du monde.

On m'a dit qu'il y avait des français dans l'armée turque, je ne veux pas le croire. Je ne veux pas avoir à me plaindre de mes compatriotes; cependant j'ai connu un colonel

Digitized by Google

qui a servi en Corse, et qui avait la rage d'aller voir des queues de cheval; je lui en fis honte, 1769.
je lui représentai combien sa rage était peu chrétienne; je lui mis devant les yeux la supériorité du nouveau Testament sur l'Alcoran, mais surtout je lui dis que c'était un crime de lèse-galanterie française de combattre pour de vilaines gens qui enferment les femmes, contre l'héroïne de nos jours. Je n'ai plus entendu parler de lui depuis ce temps-là. S'il est votre prisonnier, je supplie votre Majesté impériale de lui ordonner de venir faire amende honorable dans mon petit château, d'assister à mon *Te Deum*, ou plutôt à mon *Te Deam*, et de déclarer à haute voix que les *Moustapha* ne sont pas dignes de vous déchausser.

Aurai-je encore assez de voix pour chanter vos victoires? J'ai l'honneur d'être de votre académie; je dois un tribut. M. le comte *Orlof* n'est-il pas notre président? Je lui enverrais quelque ennuyeuse ode pindarique, si je ne le soupçonnais de ne pas trop aimer les vers français.

Allons donc, héritier des Césars, chef du saint Empire romain, avocat de l'Eglise latine, allons donc. Voilà une belle occasion. Poussez en Bosnie, en Servie, en Bulgarie; allons, Vénitiens; équipez vos vaisseaux, secondez l'héroïne de l'Europe.

Digitized by Google

1769. Et votre flotte, Madame, votre flotte!..... Que Borée la conduiſe, et qu'enſuite un vent d'occident la faſſe entrer dans le canal de Conſtantinople!

Léandre et *Héro*, qui êtes toujours aux Dardanelles, béniſſez la flotte de Pétersbourg. Envie, taiſez-vous! peuples, admirez! C'eſt ainſi que parle le malade de Ferney; mais ce n'eſt pas un tranſport au cerveau, c'eſt le tranſport du cœur.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer le profond reſpect et la joie de votre très-humble et très-dévot hermite.

LETTRE XXVII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{7}{18}$ octobre.

MONSIEUR, vous direz que je ſuis une importune avec mes lettres, et vous aurez raiſon; mais prenez-vous en à vous-même: vous m'avez dit plus d'une fois que vous ſouhaitiez d'apprendre la défaite de *Mouſtapha*: eh bien, ce victorieux empereur des Turcs a perdu la Moldavie entière. Yaſſi eſt pris; le viſir s'eſt enfui en grande confuſion au-delà du

Digitized by Google

du Danube. Voilà ce qu'un courrier m'annonce ce matin, et ce qui fera taire la gazette de Paris, le Courrier d'Avignon, et le nonce qui fait la gazette de Pologne. 1769.

Adieu, Monsieur; portez-vous bien, et soyez persuadé que je réponds bien à l'amitié que vous me témoignez.

CATERINE.

LETTRE XXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 octobre.

MADAME,

VOTRE Majesté impériale me rend la vie, en tuant des turcs. La lettre dont elle m'honore, du 22 septembre, me fait sauter de mon lit en criant : *Allah*, *Catharina!* J'avais donc raison, j'étais plus prophète que *Mahomet* : DIEU et vos troupes victorieuses m'avaient donc exaucé quand je chantais : *Te Catharinam laudamus*, *te dominam confitemur*. L'ange *Gabriel* m'avait donc instruit de la déroute entière de l'armée ottomane, de la prise de Choczin, et m'avait montré du doigt le chemin d'Yassi.

Digitized by Google

1769. Je suis réellement, Madame, au comble de la joie; je suis enchanté; je vous remercie, et pour ajouter à mon bonheur, vous devez toute cette gloire à monsieur le nonce. S'il n'avait pas déchaîné le divan contre votre Majesté, vous n'auriez pas vengé l'Europe.

Voilà donc ma législatrice entièrement victorieuse. Je ne sais pas si on a tâché de supprimer à Paris et à Constantinople votre Instruction pour le code de la Russie; mais je sais qu'on devrait la cacher aux Français; c'est un reproche trop honteux pour nous de notre ancienne jurisprudence ridicule et barbare, presque entièrement fondée sur les décrétales des papes, et sur la jurisprudence ecclésiastique.

Je ne suis pas dans votre secret; mais le départ de votre flotte me transporte d'admiration. Si l'ange *Gabriel* ne m'a pas trompé, c'est la plus belle entreprise qu'on ait faite depuis *Annibal*.

Permettez que j'envoye à votre Majesté la copie de la lettre que j'écris au roi de Prusse: comme vous y êtes pour quelque chose, j'ai cru devoir la soumettre à votre jugement.

Que Dieu me donne de la santé, et certainement je viendrai me mettre à vos pieds l'été prochain pour quelques jours, ou même pour quelques heures, si je ne puis mieux faire.

Digitized by Google

Que votre Majesté impériale pardonne au désordre de ma joie, et agrée le profond respect d'un cœur plein de vous. 1769.

L'hermite de Ferney.

LETTRE XXIX.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{29}{9}$ octobre. novembre.

MONSIEUR, je suis bien fâchée de voir par votre obligeante lettre du 17 d'octobre que mille fausses nouvelles sur notre compte vous aient affligé. Cependant il est très-vrai que nous avons fait la plus heureuse campagne dont il y ait d'exemple. La levée du blocus de Choczin par le manque de fourrages, était le seul désavantage qu'on pouvait nous donner. Mais quelle suite a-t-elle eue ? La défaite entière de la multitude que *Moustapha* avait envoyée contre nous.

Ce n'est pas le grand-maître de l'artillerie, le comte *Orlof*, qui a la présidence de l'académie, c'est son frère cadet qui fait son unique occupation de l'étude. Ils sont cinq frères ; il serait difficile de nommer celui qui a le plus de mérite, et de trouver une famille plus unie

Digitized by Google

1769. par l'amitié. Le grand-maître eſt le ſecond; deux de ſes frères ſont préſentement en Italie. Lorſque j'ai montré au grand-maître l'endroit de votre lettre où vous me dites, Monſieur, que vous le ſoupçonnez de ne pas trop aimer les vers français, il m'a répondu qu'il ne poſſédait pas aſſez la langue françaiſe pour les entendre. Et je crois que cela eſt vrai, car il aime beaucoup la poëſie de ſa langue maternelle.

J'eſpère, Monſieur, que vous me donnerez bientôt des nouvelles de ma flotte. Je crois qu'elle a paſſé Gibraltar. Il faudra voir ce qu'elle fera : c'eſt un ſpectacle nouveau que cette flotte dans la Méditerranée. La ſage Europe n'en jugera que par l'événement.

Je vous avoue, Monſieur, que ce m'eſt toujours une ſatisfaction bien agréable lorſque je vois la part que vous prenez à ce qui m'arrive.

Soyez perſuadé que je ſens tout le prix de votre amitié. Je vous prie de me la continuer et d'être aſſuré de la mienne.

CATERINE.

Digitized by Google

LETTRE XXX. 1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 novembre.

MADAME,

LA lettre du 18 octobre dont votre Majeſté impériale m'honore, me rajeunit tout d'un coup de ſeize ans, de ſorte que me voilà un jeune homme de ſoixante ans, tout propre à faire une campagne dans vos troupes contre *Mouſtapha*. J'avais été aſſez faible pour être alarmé des fauſſes nouvelles de quelques gazettes qui prétendaient que les Turcs étaient revenus à Choczin, qu'ils s'en étaient rendus maîtres, et qu'ils rentraient en Pologne. Vous ne ſauriez croire de quel poids énorme la lettre de votre Majeſté m'a ſoulagé.

Par les derniers vaiſſeaux arrivés de Turquie à Marſeille on apprend que le nombre des mécontens augmente à Conſtantinople, et que le ſérail eſt obligé d'apaiſer les murmures par des menſonges; triſte reſſource. La fraude eſt bientôt découverte, et alors l'indignation redouble. On a beau faire tirer le canon des ſept tours et de Topana, pour de prétendues victoires, la vérité perce à travers la fumée

Digitized by Google

1769. du canon ; et vient effrayer *Mouſtapha* ſur ſes tapis de zibeline.

Je ne ſerais point étonné que ce tyran imbécille (qu'il me pardonne cette expreſſion) ne fût détrôné dans quatre mois, quand votre flotte ſera près des Dardanelles, et que ſon ſucceſſeur ne demandât humblement la paix à votre Majeſté. Il ne m'appartient pas de lire dans l'avenir, encore moins même dans le préſent; mais je ne ſaurais m'imaginer que les Vénitiens ne profitent pas d'une ſi belle occaſion. Il me ſemble que votre Majeſté prend *Mouſtapha* de tous les ſens.

Quand une fois on a tiré l'épée, perſonne ne peut prévoir comment les choſes finiront; je ne ſuis point prophète, Dieu m'en garde! mais il y a long-temps que j'ai dit que ſi l'empire turc eſt jamais détruit, ce ne ſera que par le vôtre. Je me flatte que *Mouſtapha* payera bien cher ſon amitié chrétienne pour le nonce du pape en Pologne. Tout ce que je ſais bien certainement, c'eſt que, Dieu merci, votre Majeſté eſt couverte de gloire. Je ne ſuis plus indigné contre ceux qui l'ont conteſtée, car leur humiliation me fait trop de plaiſir. Ce n'eſt pas ſur les ſeuls Turcs que vous remportez la victoire, mais ſur ceux qui oſaient être jaloux de la fermeté et de la grandeur de votre ame que j'ai toujours admirée.

Digitized by Google

Que votre Majeſté impériale daigne agréer mon remercîment, ma joie, mes vœux, mon enthouſiaſme pour votre perſonne, et mon profond reſpect. 1769.

LETTRE XXXI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{2}{13}$ décembre.

MONSIEUR, nous ſommes ſi loin d'être chaſſés de la Moldavie et de Choczin, comme la gazette de France le publie, qu'il n'y a que quelques jours que j'ai reçu la nouvelle de la priſe de Galatzo, place fortifiée ſur le Danube, où un ſéraſquier et un bacha ont été tués, au dire des priſonniers. Mais ce qu'il y a de bien vérifié, c'eſt qu'entre ces derniers ſe trouve le prince de Moldavie *Morocordato*. Trois jours après, nos troupes légères amenèrent de Buchareſt, capitale de la Valachie, le prince hoſpodar, ſon frère et ſon fils à Yaſſi, au lieutenant général *Stoffeln* qui y commande. Tous ces meſſieurs paſſeront leur carnaval, non pas à Veniſe, mais à Pétersbourg. Buchareſt eſt occupé préſentement par mes troupes. Il ne reſte plus guère de poſtes aux Turcs dans la Moldavie, de ce côté-ci du Danube.

Digitized by Google

1769. Je vous mande ces détails, Monsieur, afin que vous puissiez juger de l'état des choses, qui assurément n'ont point un aspect affligeant pour tous ceux qui, comme vous, veulent bien s'intéresser à mes affaires.

Je crois ma flotte à Gibraltar, si elle n'a pas encore franchi ce détroit: vous saurez plutôt de ces nouvelles que moi. Que Dieu conserve *Moustapha!* Il conduit si bien ses affaires, que je ne voudrais point que malheur lui arrivât. Ses amitiés, ses liaisons, tout y contribue: son gouvernement est si aimé de ses sujets, que les habitans de Galatzo se joignirent à nos troupes, au moment même de la prise, pour courir sur le misérable reste du corps turc qui venait de les quitter et qui fuyait à toutes jambes.

Voilà, Monsieur, ce que j'avais à vous dire en réponse à votre lettre, remplie d'amitiés, du 28 novembre. Je vous prie de me continuer ces sentimens, dont je fais un si grand cas, et d'être assuré des miens.

CATERINE.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE XXXII.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 janvier.

MADAME,

J'APPRENDS que la flotte de votre Majesté impériale est en très-bon état à Port-Mahon; permettez que je vous en témoigne ma joie. On dit qu'on travaille par les ordres de votre Majesté, dans Azof, à préparer des galères et des brigantins. *Moustapha* sera bien surpris quand il se verra attaqué par le Pont-Euxin, et par la mer Egée, lui qui ne sait ce que c'est que la mer Egée et l'Euxin, non plus que son grand-visir ni son mufti. J'ai connu un ambassadeur de la sublime Porte qui avait été intendant de la Romélie; je lui demandai des nouvelles de la Gréce, il me répondit qu'il n'avait jamais entendu parler de ce pays-là. Je lui parlai d'Athènes, aujourd'hui Sétine, il ne la connaissait pas davantage.

Je ne puis me défendre de redire encore à votre Majesté que son projet est le plus grand et le plus étonnant qu'on ait jamais formé; que celui d'*Annibal* n'en approchait pas. J'espère bien que le vôtre sera plus heureux que

Digitized by Google

le ſien : en effet, que pourront vous oppoſer
1770. les Turcs ? Ils paſſent pour les plus mauvais marins de l'Europe, et ils ont actuellement très-peu de vaiſſeaux. *Léandre* et *Héro* vous favoriſeront du haut des Dardanelles.

L'homme qui avait la rage d'aller ſervir dans l'armée du grand-viſir, n'a point mis ſon projet en exécution. Je lui avais conſeillé d'aller plutôt faire une campagne dans vos armées : il voulait voir, diſait-il, comment les Turcs font la guerre ; il l'aurait bien mieux vu ſous vos drapeaux, il aurait été témoin de leur fuite.

Il paraît un manifeſte des Géorgiens qui déclare net qu'ils ne veulent plus fournir de filles à *Mouſtapha*. Je ſouhaite que cela ſoit vrai, et que toutes leurs filles ſoient pour vos braves officiers qui le méritent bien ; la beauté doit être la récompenſe de la valeur.

Suis-je aſſez heureux pour que les troupes de votre Majeſté aient pénétré d'un côté juſqu'au Danube, et de l'autre juſqu'à Erzerom ? Je bénis Dieu, Madame, quand je ſonge que vous devez tout cela à l'évêque de Rome et à ſon nonce apoſtolique ; il ne s'attendait pas qu'il vous rendrait de ſi grands ſervices.

Je remercie votre Majeſté de m'avoir fait connaître les cinq frères qui ſont l'ornement de votre cour. Je commence à croire réellement qu'ils vous accompagneront à Conſtantinople.

Digitized by Google

J'ai écrit deux lettres à M. de *Schouvalof* depuis quatre mois ; point de réponſe. Il y a bien plus de plaiſir à avoir affaire à votre Majeſté ; elle daigne écrire ; elle ſait de quelle joie elle me comble en m'apprenant ſes victoires ; j'ai le plaiſir de les apprendre tout doucement à ceux qu'on en croit fâchés. Le public fait des vœux pour votre proſpérité, vous aime et vous admire. Puiſſe l'année 1770 être encore plus glorieuſe que 1769 ! 1770.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale.

Le vieillard des Alpes.

LETTRE XXXIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{8}{19}$ de janvier.

MONSIEUR, je ſuis très-ſenſible de ce que vous partagez ma ſatisfaction ſur l'arrivée de nos vaiſſeaux au Port-Mahon. Les voilà plus proches des ennemis que de leurs propres foyers : cependant il faut qu'ils aient fait gaiement ce trajet, malgré les tempêtes et la ſaiſon avancée, puiſque les matelots ont compoſé des chanſons.

Digitized by Google

1770. Les Géorgiens en effet ont levé le bouclier contre les Turcs, et leur refusent le tribut annuel de recrues pour le sérail. *Héraclius*, le plus puissant de leurs princes, est un homme de tête et de courage. Il a ci-devant contribué à la conquête de l'Inde sous le fameux *Sha-Nadir*. Je tiens cette anecdote de la propre bouche du père d'*Héraclius*, mort ici, à Pétersbourg, en 1762.

Mes troupes ont passé le Caucase cette automne, et se sont jointes aux Géorgiens. Il y a eu par-ci par-là de petits combats avec les Turcs; les relations en ont été imprimées dans les gazettes. Le printemps nous fera voir le reste.

D'un autre côté nous continuons à nous fortifier dans la Moldavie et la Valachie, et nous travaillons à nettoyer cette rive-ci du Danube. Mais ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on sent si peu la guerre dans l'empire, qu'on ne se souvient pas d'avoir vu un carnaval où généralement tous les esprits fussent plus portés à inventer des amusemens que pendant celui de cette année. Je ne sais si l'on en fait autant à Constantinople. Peut-être y invente-t-on des ressources pour continuer la guerre. Je ne leur envie point ce bonheur; mais je me félicite de n'en avoir pas besoin, et me moque de ceux qui ont

Digitized by Google

prétendu qu'hommes et argent me manquaient. Tant pis pour ceux qui aiment à se tromper; ils trouvent aiſément, pour de l'argent, des flatteurs qui leur en donneront à garder. 1770.

Puiſque mon exactitude ne vous eſt point à charge, ſoyez aſſuré, Monſieur, que je la continuerai pendant cette année 1770, que je vous ſouhaite heureuſe. Que votre ſanté ſe fortifie comme Azof et Tangarock le ſont déjà.

Je vous prie d'être perſuadé de mon amitié et de ma ſenſibilité.

CATERINE.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 février.

MADAME,

VOTRE Majeſté daigne m'apprendre que les hoſpodars de Valachie et de Moldavie ne feront pas leur carnaval à Veniſe; mais votre Majeſté ne pourrait-elle pas les faire ſouper avec quelque amiral de Tunis et d'Alger? On dit que ces animaux d'Afrique ſe ſont approchés un peu trop près de quelques-uns de

Digitized by Google

1770. vos vaisseaux, et que vos canons les ont mis fort en désordre : voilà un bon augure ; voilà votre Majesté victorieuse sur les mers comme sur la terre, et sur des mers que vos flottes n'avaient jamais vues.

Non, je ne veux plus douter d'une entière révolution. Les sultanes turques (1) ne résisteront pas plus que les Algériens. Pour les sultanes du sérail de *Moustapha*, elles appartiennent de droit aux vainqueurs.

On m'assure que votre Majesté très-impériale est à présent maîtresse de la mer Noire, que M. de *Tottleben* fait des merveilles avec les Mingreliennes et les Circassiennes, que vous triomphez par-tout. Je suis plus heureux que vous ne pensez, Madame, car, bien que je ne sois ni sorcier ni prophète, j'avais soutenu violemment qu'une partie de ces grands événemens arriverait, non pas tout. Je ne prévoyais pas qu'une flotte partirait de la Néva pour aller vers la mer de Marmara.

Cette entreprise vaut mieux que les chars de *Cyrus*, et surtout que ceux de *Salomon*, qui ne lui servirent à rien ; mes chars, Madame, baissent pavillon devant vos vaisseaux.

Mais en fesant la guerre d'un pôle à l'autre, votre Majesté n'aurait-elle pas besoin de

(1) On entend ici par sultanes les vaisseaux commandans des flottes ottomanes.

Digitized by Google

quelques officiers ? Le roi de Sardaigne vient de réformer un régiment huguenot, qui le 1770.
ſert lui et ſon père depuis 1689. La religion l'a emporté ſur la reconnaiſſance ; peut-être quelques officiers, quelques ſergens de ce régiment ambitionneraient la gloire de ſervir ſous vos drapeaux. Ils pourraient ſervir à diſciplíner des Monténégrins, ſi vos belliqueuſes troupes ne voulaient pas d'étrangers. Je connais un de ces officiers, jeune, brave et ſage, qui aimerait mieux ſe battre pour vous que pour le grand-turc et ſes amis, s'il en a. Mais, Madame, je ne dois qu'admirer et me taire.

Daignez agréer la joie exceſſive, la reconnaiſſance ſans bornes, le profond reſpect du vieil hermite des Alpes.

Votre Majeſté impériale a trop de juſtice pour ne pas gronder monſieur le chambellan, comte de *Schouvalof*, qui n'a point répondu à mes lettres d'enthouſiaſte.

Digitized by Google

1770.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 février.

MADAME,

On dit qu'enfin *Mouſtapha* ſe réſout à demander grâce, qu'il commence à concevoir que votre Majeſté impériale eſt quelque choſe ſur le globe, et que l'étoile du Nord eſt plus forte que ſon croiſſant.

Je ne ſais ſi le chevalier de *Tott* ſera le médiateur de la paix. Je me flatte que du moins ſa Hauteſſe payera les frais du procès que ſa petiteſſe vous a intenté ſi mal à propos; et qu'il ſe défera de ſa belle coutume de loger aux ſept tours les miniſtres des puiſſances auxquelles il fait la guerre, coutume qui devait armer l'Europe contre lui.

Votre Majeſté va reprendre ſes habits de légiſlatrice après avoir quitté ſa robe d'amazone : elle n'aura pas de peine à pacifier la Pologne; enfin mon étoile du Nord ſera bien plus brillante que nos ſoleils du Midi.

Je ſuis toujours fâché que mon étoile n'établiſſe pas ſon zénith directement ſur le canal

Digitized by Google

de la mer Noire ; mais enfin si la paix est écrite dans le ciel, il faut bien que votre belle et auguste main la signe : je me soumets aux ordres du destin. C'est une autre sacrée Majesté qui de tout temps a mené les majestés de ce bas monde. 1770.

Elle vient d'envoyer le duc de *Choiseul*, et le duc de *Praslin*, et le parlement de Paris à la campagne, au milieu de l'hiver. Elle a fait un cordelier pape. Elle va ôter au pauvre *Ali-Bey* l'espérance d'être pharaon en Egypte, et pourrait bien le réduire à l'état que *Joseph* prédit au grand pannetier de *Pharaon*.

Le destin fait de ces tours-là tous les jours sans y songer ; les bons chrétiens comme vous, Madame, disent que c'est la Providence, et je le dis aussi pour vous faire ma cour.

Cependant, si votre Majesté est prédestinée à ne point convenir des articles avec le divan, je supplie votre Providence de faire passer le Danube à vos troupes victorieuses, et de donner des fêtes à monsieur le prince *Henri* dans l'Atméidan.

Je murmure un peu contre ce destin qui m'a donné soixante et dix-sept ans, et une santé si faible avec une passion si violente de voir la cour de mon héroïne garnie de ses héros.

Digitized by Google

1770. J'ai le malheur de me mettre de loin à ſes pieds avec le plus profond reſpect.

L'hermite de Ferney.

P. S. J'ai écrit une lettre en vers au roi de Danemarck, dans laquelle ſe trouve le nom de votre Majeſté impériale, mais je n'oſe vous l'envoyer ſans votre permiſſion.

LETTRE XXXVI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{18}{1}$ février. mars.

MONSIEUR, en réponſe à votre lettre du 2 février, je vous dirai que le hoſpodar de Moldavie eſt mort, que celui de Valachie qui ſe trouve ici, a beaucoup d'eſprit; que nous continuons à être les maîtres de ces deux provinces, malgré les gazettes qui nous en chaſſent ſouvent.

Le ſultan avait fait un nouvel hoſpodar *in partibus infidelium*, auquel il avait ordonné d'aller avec une armée innombrable ſe mettre en poſſeſſion de Buchareſt : il ne trouva que ſix à ſept mille hommes, avec leſquels il fut battu, comme il faut, au mois de janvier,

Digitized by Google

et il penſa être fait priſonnier. La ſemaine paſſée j'ai reçu la nouvelle de la priſe de Giorgione ſur le Danube, et de la défaite d'un corps turc de ſeize mille hommes ſous cette place. Nous avons chanté le *Te Deum* pour cet avantage et pour tant d'autres remportés depuis le 4 de janvier. 1770.

On dit ma flotte partie de Mahon. Il faut eſpérer que nous en entendrons parler bientôt, et qu'elle prendra la liberté de donner un démenti à ceux qui ſoutiennent qu'elle eſt hors d'état d'agir. Je trouve très-plaiſant que l'envie ait recours au menſonge pour en impoſer au monde. Un pareil aſſocié eſt toujours prêt à faire banqueroute. Le peu de vaiſſeaux turcs qui exiſtent, manque de matelots. Les muſulmans ont perdu l'envie de ſe laiſſer tuer pour les caprices de ſa Hauteſſe.

M. *Tottleben* a paſſé le Caucaſe, et il eſt en quartier d'hiver en Géorgie. Mais, comme la mauvaiſe ſaiſon eſt courte dans ces pays, j'eſpère qu'il ouvrira bientôt la campagne.

Lorſque la première diviſion de ma flotte relâcha en Angleterre, le comte *Czerniſchef*, alors ambaſſadeur à cette cour, était inquiet de ce que quelques vaiſſeaux avaient beſoin de radoub, &c. L'amiral anglais leur dit de n'être point inquiets. Jamais expédition

Digitized by Google

1770. maritime de quelque importance, ajouta-t-il, ne s'eſt faite ſans de pareils inconvéniens : cela eſt neuf pour vous, chez nous c'eſt l'affaire de tous les jours.

Je ſouhaite, Monſieur, que vous ayez le plaiſir de voir vos prophéties s'accomplir : peu de prophètes peuvent ſe vanter d'un tel avantage.

Soyez aſſuré, Monſieur, de mon amitié et de ma conſidération la plus diſtinguée.

CATERINE.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 mars.

MADAME,

J'AURAIS eu l'honneur de remercier plutôt votre Majeſté impériale, ſi je n'avais pas été cruellement malade. Je n'ai pas la force de vos ſujets ; il s'en faut beaucoup. Je me flatte ſurtout qu'ils auront celle de continuer à bien battre les Turcs.

Votre Majeſté m'a dit un grand mot ; je ne manque ni d'hommes, ni d'argent ; je m'en aperçois bien, puiſqu'elle fait acheter des

Digitized by Google

tableaux à Genève, et qu'elle les paye fort cher. La cour de France ne vous reſſemble pas, elle n'a point d'argent, et elle nous prend le nôtre. 1770.

La lettre dont votre Majeſté a daigné m'honorer, m'était bien néceſſaire pour confondre tous les bruits qu'on affecte de répandre. Je me donne le plaiſir de mortifier les conteurs de mauvaiſes nouvelles.

Le roi de Pruſſe vient de m'envoyer cinquante vers français fort jolis; mais j'aimerais mieux qu'il vous envoyât cinquante mille hommes pour faire diverſion, et que vous tombaſſiez ſur *Mouſtapha* avec toutes vos forces réunies. Toutes les gazettes diſent que ce gros cochon va ſe mettre à la tête de trois cents mille hommes; mais je crois qu'il faut bien rabattre de ce calcul. Trois cents mille combattans avec tout ce qui ſuit pour le ſervice et la nourriture d'une telle armée, monteraient à près de cinq cents mille. Cela eſt bon du temps de *Cyrus* et de *Thomyris*, et lorſque *Salomon* avait quarante mille chars de guerre, avec deux ou trois milliars de roubles en argent comptant, ſans parler de ſes flottes d'ophir.

Voici le temps où les flottes de votre Majeſté, qui ſont un peu plus réelles que celles de *Salomon*, vont ſe ſignaler. La terre

Digitized by Google

1770. et les mers vont retentir, ce printemps, de nouvelles vraies et fauſſes. J'oſe ſupplier votre Majeſté impériale de daigner ordonner qu'on m'envoye les véritables. Ecrire un code de lois d'une main, et battre *Mouſtapha* de l'autre, eſt une choſe ſi neuve et ſi belle, que vous excuſez ſans doute, Madame, mon extrême curioſité.

J'ai encore une autre grâce à vous demander, c'eſt de vouloir bien vous dépêcher d'achever ces deux grands ouvrages, afin que j'aye le plaiſir d'en parler à *Pierre le grand*, à qui je ferai bientôt ma cour dans l'autre monde.

J'eſpère lui parler auſſi d'un jeune prince *Gallitzin*, qui me fait l'honneur de coucher ce ſoir dans ma chaumière de Ferney. Je ſuis toujours enchanté de l'extrême politeſſe de vos ſujets. Ils ont autant d'agrément dans l'eſprit que de valeur dans le cœur. On n'était pas ſi poli du temps de *Catherine première*. Vous avez apporté dans votre empire toutes les grâces de madame la princeſſe votre mère, que vous avez embellies.

Vivez heureuſe, Madame; achevez tous vos ouvrages; ſoyez la gloire du ſiècle et de l'Europe. Je recommande *Mouſtapha* à vos braves troupes: ne pourrait-il pas aller paſſer le carnaval de 1771 à Veniſe avec *Candide*?

Digitized by Google

Je reçois une lettre de monſieur le comte de *Schouvalof* votre chambellan, qui me fait voir qu'il a reçu les miennes, et que la petaudière polonaiſe ne les a pas arrêtées. 1770.

Que votre Majeſté impériale daigne toujours agréer mon profond reſpect, mon admiration et mon enthouſiaſme pour elle.

LETTRE XXXVIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{20}{31}$ mars.

MONSIEUR, j'ai reçu, il y a trois jours, votre lettre du 10 de mars. Je ſouhaite que celle-ci trouve votre ſanté tout-à-fait rétablie, et que vous parveniez à un âge plus avancé que celui de *Mathuſalem*. Je ne ſais pas au juſte ſi les années de cet honnête homme avaient douze mois; mais je veux que les vôtres en aient treize, comme l'année de la liſte civile en Angleterre.

Vous verrez, Monſieur, par la feuille ci-jointe, ce que c'était que notre campagne d'été et celle d'hiver, ſur le compte deſquelles je ne doute point qu'on ne débite mille fauſſetés. C'eſt la reſſource d'une cauſe faible et injuſte que de faire flèche de tout bois. Les

Digitized by Google

1770. gazettes de Paris et de Pologne ayant mis sur notre compte tant de combats perdus, et l'événement leur ayant donné le démenti, elles se sont avisées de faire mourir mon armée par la peste. Ne trouvez-vous pas cela très-plaisant? Au printemps apparemment les pestiférés ressuscireront pour combattre. Le vrai est qu'aucun des nôtres n'a eu la peste.

Je ne puis qu'être très-sensible à votre amitié, Monsieur; vous voudriez armer toute la chrétienté pour m'assister. Je fais grand cas de l'amitié du roi de Prusse, mais j'espère que je n'aurai pas besoin des cinquante mille hommes que vous voulez qu'il me donne contre *Moustapha*.

Puisque vous trouvez trop fort le compte de trois cents mille hommes à la tête desquels l'on prétend que le Sultan marchera en personne; il faut que je vous parle de l'armement turc de l'année passée; il vous fera juger de ce fantôme selon sa vraie valeur. Au mois d'octobre *Moustapha* trouva à propos de déclarer la guerre à la Russie: il n'y était pas plus préparé que nous. Lorsqu'il apprit que nous nous défendions avec vigueur, cela l'étonna; car on lui avait fait espérer beaucoup de choses qui n'arrivèrent pas. Alors il ordonna que des différentes provinces de son empire, un million cent mille

hommes

Digitized by Google

hommes se rendraient à Andrinople pour prendre Kiovie, passer l'hiver à Moscou, et écraser la Russie. 1770.

La Moldavie seule eut ordre de fournir un million de boisseaux de grains pour l'armée innombrable des musulmans. Le hospodar répondit que la Moldavie dans l'année la plus fertile n'en recueillait pas tant, et que cela lui était impossible. Mais il reçut un second commandement d'exécuter les ordres donnés ; et on lui promit de l'argent.

Le train d'artillerie pour cette armée était à proportion de la multitude. Il devait consister en six cents pièces de canon qu'on assigna des arsenaux ; mais lorsqu'il s'agit de les mettre en mouvement, on laissa là le plus grand nombre ; et il n'y eut qu'une soixantaine de pièces qui marchèrent.

Enfin, au mois de mars plus de six cents mille hommes se trouvèrent à Andrinople ; mais comme ils manquaient de tout, la désertion commença à s'y mettre. Cependant le visir passa le Danube avec quatre cents mille hommes. Il y en avait cent quatre-vingts mille sous Choczin le 28 d'auguste. Vous savez le reste. Mais vous ignorez peut-être que le visir repassa, lui septième, le pont du Danube, et qu'il n'avait pas cinq mille hommes lorsqu'il se retira à Balada. C'était

Digitized by Google

1770. tout ce qui lui reſtait de cette prodigieuſe armée. Ce qui n'avait pas péri, s'était enfui dans la réſolution de retourner chez ſoi.

Notez, s'il vous plaît, qu'en allant et en venant ils pillaient leurs propres provinces, et qu'ils brûlèrent les endroits où ils trouvèrent de la réſiſtance. Ce que je vous dis eſt vrai; et j'ai plutôt diminué qu'augmenté les choſes, de peur qu'elles ne paruſſent fabuleuſes.

Tout ce que je ſais de ma flotte, c'eſt qu'une partie eſt ſortie de Mahon, et qu'une autre va quitter l'Angleterre où elle a hiverné. Je crois que vous en aurez plutôt des nouvelles que moi. Cependant je ne manquerai pas de vous faire part, en ſon temps, de celles que je recevrai, avec d'autant plus d'empreſſement que vous le ſouhaitez.

Vous me priez, Monſieur, d'achever inceſſamment et la guerre et les lois, afin que vous en puiſſiez porter la nouvelle à *Pierre le grand* dans l'autre monde: permettez que je vous diſe que ce n'eſt pas le moyen de me faire finir de ſitôt. A mon tour, je vous prie bien ſérieuſement de remettre cette partie le plus long-temps que faire ſe pourra. Ne chagrinez pas vos amis de ce monde pour l'amour de ceux qui ſont dans l'autre. Si là bas, ou là haut, chacun a le choix de paſſer ſon temps

Digitized by Google

avec telle compagnie qu'il lui plaira, j'y arriverai avec un plan de vie tout prêt, et composé pour ma satisfaction. J'espère bien d'avance que vous voudrez m'accorder quelques quarts d'heure de conversation dans la journée : *Henri IV* sera de la partie, *Sully* aussi, et point *Moustapha*. 1770.

Je vois toujours avec bien du plaisir le souvenir que vous avez de ma mère, qui est morte bien jeune et à mon grand regret.

Soyez assuré, Monsieur, de tous les sentimens que vous me connaissez, et de l'estime distinguée que je ne cesserai d'avoir pour vous.

CATERINE.

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 avril.

MADAME,

MON enthousiasme a redoublé par la lettre du premier mars, dont votre Majesté impériale a daigné m'honorer. Il n'y a point de prêtre grec qui soit plus enchanté de votre supériorité continuelle sur les circoncis, que moi

Digitized by Google

1770. misérable baptisé dans l'Eglise romaine. Je me crois né dans les anciens temps héroïques, quand je vois une de vos armées au-delà du Caucase, les autres sur les bords du Danube, et vos flottes dans la mer Egée. Je plains fort le hospodar de la Moldavie. Ce pauvre gète n'a pas joui long-temps de l'honneur de voir *Thomyris*. Pour le hospodar de la Valachie, puisqu'il a de l'esprit, il restera à votre cour.

Il ne reste plus d'autre ressource à vos ennemis, que de mentir.

Les gazetiers ressemblent à M. de *Pourceaugnac* qui disait : Il m'a donné un soufflet, mais je lui ai bien dit son fait.

Je m'imagine très-sérieusement que la grande armée de votre Majesté impériale sera dans les plaines d'Andrinople au mois de juin. Je vous supplie de me pardonner si j'ose insister encore sur les chars de *Thomyris*. Ceux qu'on met à vos pieds sont d'une fabrique toute différente de ceux de l'antiquité. Je ne suis point du métier des homicides. Mais hier deux excellens meurtriers allemands m'assurèrent que l'effet de ces chars était immanquable dans une première bataille, et qu'il serait impossible à un bataillon ou à un escadron de résister à l'impétuosité et à la nouveauté d'une telle attaque. Les Romains se moquaient des chars de guerre, et ils

Digitized by Google

avaient raiſon ; ce n'eſt plus qu'une mauvaiſe plaiſanterie quand on y eſt accoutumé ; mais la première vue doit certainement effrayer et mettre tout en déſordre. Je ne ſais d'ailleurs rien de moins diſpendieux et de plus aiſé à manier. Un eſſai de cette machine, avec trois ou quatre eſcadrons ſeulement, peut faire beaucoup de bien ſans aucun inconvénient. 1770.

Il y a très-grande apparence que je me trompe, puiſqu'on n'eſt pas de mon avis à votre cour ; mais je demande une ſeule raiſon contre cette invention. Pour moi j'avoue que je n'en vois aucune.

Daignez encore faire examiner la choſe ; je ne parle qu'après les officiers les plus expérimentés. Ils diſent qu'il n'y a que les chevaux de friſe qui puiſſent rendre cette manœuvre inutile, car pour le canon le riſque eſt égal des deux côtés ; et après tout, on ne haſarde de perdre par eſcadron que deux charrettes, quatre chevaux et quatre hommes.

Encore une fois, je ne ſuis point meurtrier, mais je crois que je le deviendrais pour vous ſervir.

Il y a quinze jours que les officiers du régiment de Montfort, que j'avais engagés à ſervir votre Majeſté impériale, ont pris parti ; les uns ſont rentrés au ſervice ſavoyard, les autres ſont allés en France ; il y en a un

Digitized by Google

1770. qui a l'honneur d'être capitaine dans l'armée de Genève, consistant en six cents hommes. Genève est actuellement le théâtre de la plus cruelle guerre en-deçà du Rhin. Il y a eu même quatre personnes assassinées par derrière dans l'Eglise militante de *Calvin*. Je m'imagine que dorénavant l'Eglise grecque en usera ainsi, et qu'elle ne verra plus que le dos des musulmans; en ce cas, les chars ne seront bons qu'à courir après eux.

Je me mets aux pieds de votre Majesté, comme le hospodar de Valachie, et j'envie sa destinée.

Que votre Majesté impériale daigne toujours agréer le profond respect, la reconnaissance et l'admiration du vieil hermite de Ferney.

J'ai reçu une belle lettre de monsieur le comte de *Schouvalof* votre chambellan; mais il ne me dit point le jour où votre cour sera dans Stamboul.

Digitized by Google

LETTRE XL.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 18 mai.

MADAME,

Les glaces de mon âge me laiſſent encore quelque feu ; il s'allume pour votre cauſe. On eſt un peu *Mouſtapha* à Rome et en France ; je ſuis *Catherin*, et je mourrai *Catherin*. La lettre dont votre Majeſté impériale daigne m'honorer, du 31 mars, me comblait de joie ; les nouvelles qu'on répand aujourd'hui m'accablent d'affliction.

On parle de viciſſitudes, et je n'en voulais pas ; on dit que les Turcs ont repaſſé le Danube en force, et qu'ils ont repris la Valachie ; il faudra donc les battre encore : mais c'était dans les plaines d'Andrinople que je voulais une victoire ; ils envoient, dit-on, une flotte dans la Morée. On ajoute que les Lacédémoniens ſont en petit nombre ; enfin, on me donne mille inquiétudes. Pour toute réponſe je maudis *Mouſtapha*, et je prie la *ſainte Vierge* de ſecourir les fidelles. Je ſuis ſûr que vos meſures ſont bien priſes en

Digitized by Google

1770. Gréce, que l'on a donné des armes aux Spartiates, que les Monténégrins se joignent à eux, que la haine contre la tyrannie turque les anime, que vos troupes marchant à leur tête les rendront invincibles.

Pour les Vénitiens, ils joueront votre jeu, mais quand vous aurez gagné la partie.

Si l'Egypte a secoué le joug de *Moustapha*, je ne doute pas que votre Majesté n'ait quelque part à cette révolution; celle qui a pu faire venir des flottes de la Néva dans le Péloponèse, aura bien envoyé un habile négociateur dans le pays des pyramides. La mer Noire doit être couverte de vos saïques; ainsi Stamboul peut ne recevoir de vivres ni de l'Egypte, ni de la Gréce, ni du Voncara d'Enghis. Vous assaillez ce vaste empire depuis Colchos jusqu'à Memphis. Voilà mes idées; elles sont moins grandes que ce que votre Majesté a fait jusqu'ici. Le revers, annoncé de la Valachie, m'ôte le sommeil sans m'ôter l'espérance: le roman des chars de *Cyrus* me plaît toujours dans un terrain sec comme les plaines d'Andrinople et le voisinage de Stamboul.

Je ne trouve point que les tableaux génevois soient trop chers, je trouve seulement votre Majesté impériale généreuse; mais j'oserais désirer cent capitaines de plus au lieu de

cent

Digitized by Google

cent tableaux. Je voudrais que tout fût employé à vous faire triompher, et que vous achevassiez votre code, plus beau que celui de *Justinien*, dans la ville où il le signa. Si votre Majesté veut me rendre la santé et prolonger ma vie, je la conjure de vouloir bien me faire parvenir quelque bonne nouvelle qui ne plaira pas à frère *Ganganelli*, mais qui réjouira beaucoup le capucin de Ferney, tout prêt à étrangler les Turcs avec son cordon. 1770.

Je redouble mes vœux ; mon ame est aux pieds de votre Majesté impériale.

LETTRE XLI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{9}{20}$ de mai.

MONSIEUR, vos deux lettres, la première du 10, et la seconde du 14 d'avril, me sont parvenues l'une après l'autre avec leurs inclusses. Tout de suite j'ai commandé deux chars selon le dessin et la description que vous avez bien voulu m'envoyer, et dont je vous suis bien obligée. J'en ferai faire l'épreuve en ma présence, bien entendu qu'ils ne feront

Digitized by Google

1770. mal à perſonne dans ce moment-là. Nos militaires conviennent que ces chars feraient leur effet contre des troupes rangées : ils ajoutent que la façon d'agir des Turcs dans la campagne paſſée était d'entourer nos troupes en ſe diſperſant, et qu'il n'y avait jamais un eſcadron ou un bataillon enſemble. Les janiſſaires ſeuls choiſiſſaient des endroits couverts, comme bois, chemins creux, &c. pour attaquer par troupes ; et alors les canons font leur effet. En pluſieurs occaſions nos ſoldats les ont reçus à coups de baïonnettes, et les ont fait rétrograder.

Vous avez raiſon, Monſieur ; l'Egliſe grecque voit juſqu'ici par-tout le dos des muſulmans, et même en Morée. Quoique je n'aye point encore de nouvelle directe de ma flotte, cependant les nouvelles publiques répètent tant qu'elle s'eſt emparée du Péloponèſe, qu'à la fin il faudra bien croire qu'il en eſt quelque choſe. La moitié de la flotte n'y était point encore lorſque la deſcente s'eſt faite.

Soyez aſſuré, Monſieur, que je fais un cas infini de votre amitié, et des témoignages réitérés que vous m'en donnez. Je ſuis très-ſenſible encore à la part que vous prenez à cette guerre, qui finira comme elle pourra. Nous aurons affaire à *Mouſtapha* de

Digitized by Google

près ou de loin, comme la Providence le jugera à propos. 1770.

Quoi qu'il en soit, je vous prie d'être persuadé que *Catherine II* ne cessera jamais d'avoir une estime et une considération particulière pour l'illustre hermite de Ferney.

LETTRE XLII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{16}{27}$ de mai.

MONSIEUR, un courrier parti de devant Coron en Morée, de la part du comte *Féodor Orlof*, m'a apporté l'agréable nouvelle qu'après que ma flotte eut abordé le 17 février à Porto-Vitello, mes troupes se joignirent aux Grecs qui désiraient de recouvrer leur liberté. Ils se partagèrent en deux corps, dont l'un prit le nom de légion orientale de Sparte, et le second celui de légion du Nord de Sparte. La première s'empara dans peu de jours de Passava, de Berdoni, et de Misistra qui est l'ancienne Sparte. La seconde s'en alla prendre Calamata, Léontari et Arcadie. Ils firent quatre mille prisonniers turcs dans

Digitized by Google

1770. ces différentes places qui se rendirent après quelque défense ; celle de Misistra surtout fut plus sérieuse que les autres.

La plupart des villes de la Morée sont assiégées. La flotte s'était portée de Porto-Vitello à Coron ; mais cette dernière ville n'était point prise encore le 29 de mars, jour du départ du courrier. Cependant on en attendait si bien la réduction dans peu, qu'on avait déjà dépêché trois vaisseaux pour s'emparer de Navarin. Le 28, on avait reçu la nouvelle devant Coron d'une affaire qui s'était passée entre les Grecs et les Turcs, au passage de l'isthme de Corinthe. Le commandant turc a été fait prisonnier en cette occasion.

Je me hâte de vous donner ces bonnes nouvelles, Monsieur, parce que je sais qu'elles vous feront plaisir, et que cela est bien authentique, puisqu'elles me viennent directement. Je m'acquitte aussi par là de la promesse que je vous ai faite de vous communiquer les nouvelles aussitôt que je les aurais reçues. Soyez assuré, Monsieur, de l'invariabilité de mes sentimens.

CATERINE.

Voilà la Grèce au point de redevenir libre, mais elle est bien loin encore d'être ce qu'elle

Digitized by Google

a été : cependant on entend avec plaisir nommer ces lieux dont on nous a tant rebattu les oreilles dans notre jeunesse. 1770.

LETTRE XLIII.

DE L'IMPERATRICE.

A ma maison de campagne de Czarskozelo, le $\frac{26}{6}$ mai. juin.

MONSIEUR, je me hâte de répondre à votre lettre du 18 mai que j'ai reçue hier au soir, parce que je vous vois en peine. Les vicissitudes que les adhérens de *Mouſtapha* répandent que mon armée doit avoir essuyées, la perte de la Valachie, sont des contes dont je n'ai senti d'autre chagrin que celui de vous voir appréhender que cela ne soit vrai. Dieu merci, rien de tout cela n'existe. Je vous ai mandé, la poste passée, les nouvelles que j'ai reçues de la Morée, qui, pour premier début, paraissent assez satisfesantes. J'espère que par votre interceſſion la *ſainte Vierge* n'abandonnera pas les fidelles.

Dormez tranquillement, Monsieur ; les affaires de votre favorite (après ce que vous me dites, et l'amitié que vous ne cessez de me témoigner, je prends hardiment ce titre)

Digitized by Google

—— vont un train très-honnête : elle-même en
1770. eſt contente, et ne craint les Turcs ni par terre ni par mer.

Cette flotte turque, dont on fait tant de bruit, eſt merveilleuſement équipée ! Faute de matelots, on a mis ſur les vaiſſeaux de guerre les jardiniers du férail.

Après avoir bien bataillé, viendra la paix; temps pendant lequel j'eſpère achever mon code.

Adieu, Monſieur ; portez-vous bien, et ſoyez aſſuré qu'on ne ſaurait ajouter à la ſenſibilité que j'ai pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez. Rien auſſi n'égale l'eſtime que j'en fais.

CATERINE.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 juillet.

MADAME,

J'ai reçu la lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, en date du 27 mai. Je vous admire en tout ; mon admiration eſt ſtérile, mais elle voudrait vous ſervir : encore une

Digitized by Google

fois je ne suis pas du métier, mais je parierais ma vie que dans une plaine ces chars armés, soutenus par vos troupes, détruiraient tout bataillon ou tout escadron ennemi qui marcherait régulièrement ; vos officiers en conviennent : le cas peut arriver. Il est difficile que dans une bataille tous les corps turcs attaquent en désordre, dispersés, et voltigeant vers les flancs de votre armée ; mais s'ils combattent d'une manière si irrégulière, en sauvages sans discipline, vous n'aurez pas besoin des chars de *Thomyris ;* il suffira de leur ignorance et de leur emportement pour les faire battre comme vous les avez toujours battus. 1770.

Je ne conçois pas comment votre Majesté n'est pas encore maîtresse de Brahilof et de Bender, au moment que je vous écris ; mais peut-être ces deux places sont-elles prises, et nous n'en avons pas encore la nouvelle.

Les gazettes me font toujours une peine égale à mon attachement ; je crains que les Turcs ne soient en force dans le Péloponèse.

Je n'entends plus parler de la révolution prétendue arrivée en Egypte ; tout cela m'inquiéte pour mes chers Grecs et pour vos armes victorieuses qui ne me sont pas moins chères.

La France envoie une flotte contre Tunis ;

Digitized by Google

1770. j'aimerais encore mieux qu'elle envoyât trente vaiſſeaux de ligne contre Conſtantinople.

Votre entrepriſe ſur la Gréce eſt ſans contredit la plus belle manœuvre qu'on ait faite depuis deux mille ans ; mais il faut qu'elle réuſſiſſe pleinement : ce n'eſt pas aſſez qu'elle vous faſſe un honneur infini. *Où eſt le profit, là eſt la gloire*, diſait notre roi *Louis XI* qui ne vous égalait en rien.

Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour voir votre Majeſté impériale ſur le ſofa de *Mouſtapha*. Son palais eſt aſſez vilain, ſes jardins auſſi ; vous auriez bientôt fait de cette priſon le lieu le plus délicieux de la terre. Daignez, je vous en conjure, me dire ſi vous eſpérez y parvenir. Il me ſemble qu'il ne faudrait qu'une bataille, elle ſerait déciſive.

Je ne reviens point de ma ſurpriſe. Votre Majeſté eſt obligée de diriger des armées en Valachie, en Pologne, dans la Beſſarabie, dans la Géorgie ; et elle trouve encore du temps pour daigner m'écrire : je ſuis ſtupéfait et confus autant que reconnaiſſant. Daignez toujours agréer mon profond reſpect et mon enthouſiaſme pour votre Majeſté impériale.

Le très-vieux hermite de Ferney.

Digitized by Google

LETTRE XLV. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 juillet.

MADAME,

VOTRE lettre du 6 juin, que je ſoupçonne être du nouveau ſtyle, me fait voir que votre Majeſté impériale prend quelque pitié de ma paſſion pour elle. Vous me donnez des conſolations, mais auſſi vous me donnez quelques craintes, afin de tenir votre adorateur en haleine. Mes conſolations ſont vos victoires, et ma crainte eſt que votre Majeſté ne faſſe la paix l'hiver prochain.

Je crois que les nouvelles de la Gréce nous viennent quelquefois un peu plutôt par la voie de Marſeille qu'elles n'arrivent à votre Majeſté par les courriers. Selon ces nouvelles, les Turcs ont été quatre fois battus, et tout le Péloponèſe eſt à vous.

Si *Ali-Bey* s'eſt en effet emparé de l'Egypte, comme on le dit, voilà deux grandes cornes arrachées au croiſſant des Turcs ; et l'étoile du Nord eſt certainement beaucoup plus puiſſante que leur lune. Pourquoi donc faire

Digitized by Google

——— la paix quand on peut pouſſer ſi loin ſes
1770. conquêtes?

Votre Majeſté me dira que je ne penſe pas aſſez en philoſophe, et que la paix eſt le plus grand des biens. Perſonne n'eſt plus convaincu que moi de cette vérité; mais permettez-moi de déſirer très-fortement que cette paix ſoit ſignée de votre main dans Conſtantinople. Je ſuis perſuadé que ſi vous gagnez une bataille un peu honnête en de-çà ou en de-là du Danube, vos troupes pourront marcher droit à la capitale.

Les Vénitiens doivent certainement profiter de l'occaſion; ils ont des vaiſſeaux et quelques troupes. Lorſqu'ils prirent la Morée, *ils* n'étaient appuyés que par la diverſion de l'empereur en Hongrie: ils ont aujourd'*hui* une protection bien plus puiſſante; il me paraît que ce n'eſt pas le temps d'héſiter.

Mouſtapha doit vous demander pardon, et les Vénitiens doivent vous demander des lois.

Ma crainte eſt encore que les princes chrétiens, ou ſoi-diſant tels, ne ſoient jaloux de l'étoile du Nord: ce ſont des ſecrets dans leſquels il ne m'eſt pas permis de pénétrer.

Je crains encore que vos finances ne ſoient dérangées par vos victoires mêmes; mais je

Digitized by Google

crois celles de *Mouſtapha* plus en déſordre par ſes défaites. On dit que votre Majeſté fait un emprunt chez les Hollandais ; le padisha turc ne pourra emprunter chez perſonne, et c'eſt encore un avantage que votre Majeſté a ſur lui. 1770.

Je paſſe de mes craintes à mes conſolations. Si vous faites la paix, je ſuis bien sûr qu'elle ſera très-glorieuſe, que vous conſerverez la Moldavie, la Valachie, Azof, et la navigation ſur la mer Noire, au moins juſqu'à Trébiſonde. Mais que deviendront mes pauvres Grecs ? que deviendront ces nouvelles légions de Sparte ? Vous renouvelerez, ſans doute, les jeux iſthmiques, dans leſquels les Romains aſſurèrent aux Grecs leur liberté par un décret public ; et ce ſera l'action la plus glorieuſe de votre vie. Mais comment maintenir la force de ce décret, s'il ne reſte des troupes en Gréce ? Je voudrais encore que le cours du Danube, et que la navigation ſur ce fleuve vous appartinſſent le long de la Valachie, de la Moldavie, et même de la Beſſarabie. Je ne ſais ſi j'en demande trop ou ſi je n'en demande pas aſſez : ce ſera à vous de décider, et de faire frapper une médaille qui éterniſera vos ſuccès et vos bienfaits. Alors *Thomyris* ſe changera en *Solon*, et achevera ſes lois tout à ſon aiſe. Ces lois ſeront le plus beau monument de

Digitized by Google

1770. l'Europe et de l'Afie ; car, dans tous les autres Etats, elles ſont faites après coup, comme on calfate des vaiſſeaux qui ont des voies d'eau; elles ſont innombrables, parce qu'elles ſont faites ſur des beſoins toujours renaiſſans ; elles ſont contradictoires, attendu que ces beſoins ont toujours changé ; elles ſont très-mal rédigées, parce qu'elles ont preſque toujours été écrites par des pédans, ſous des gouvernemens barbares. Elles reſſemblent à nos villes bâties irrégulièrement au haſard, mêlées de palais et de chaumières dans des rues étroites et tortueuſes.

Enfin, que votre Majeſté donne des lois a deux mille lieues de pays, après avoir donné ſur les oreilles à *Mouſtapha*.

Voilà les conſolations du vieux hermite qui, juſqu'à ſon dernier moment, ſera pénétré pour vous du plus profond reſpect, de l'admiration la plus juſte, et d'un dévouement ſans bornes pour votre Majeſté impériale.

Digitized by Google

LETTRE XLVI. 1770.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{10}{21}$ juillet.

MONSIEUR, en réponſe à votre lettre et à vos queſtions du 4 juillet, je vous annonce que, ſelon vos ſouhaits, le comte *Romanzof*, qui commande mon armée en Moldavie, a remporté la victoire la plus complète ſur nos ennemis, le 7 de ce mois, à douze lieues environ du Danube. Notre droite était appuyée au Pruth. Le camp turc était retranché de quatre retranchemens qui furent tous emportés à la pointe du jour, la baïonnette à la main. Le carnage dura quatre heures, après leſquelles mes troupes ſe trouvèrent maîtreſſes du champ de bataille, du camp des Turcs, de trente canons de fonte, d'une grande quantité de proviſions de bouche et de munitions de guerre, et de beaucoup de priſonniers.

Notre perte n'eſt point conſidérable : il n'y a pas même eu un officier de marque bleſſé ou tué. Au départ du courrier on pourſuivait encore les fuyards. L'armée turque était de quatre-vingts mille hommes commandés par le kan de Crimée et par trois bachas.

Digitized by Google

1770. Le comte *Romanzof* me marque qu'il a fait chanter le *Te Deum* dans la propre tente du kan de Crimée, qui doit être la plus belle des tentes poſſibles. Le ſiége de Bender doit être commencé dans ce moment ; et puis nous verrons.

Je ne vous entretiendrais point de tous ces faits de guerre, ſi vous ne m'aviez paru déſirer d'en être informé.

Soyez perſuadé du cas que je fais de votre amitié ; j'y répondrai toujours avec empreſſement, quelque affaire que j'aye.

CATERINE.

LETTRE XLVII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{22 \text{ juillet.}}{2 \text{ auguſte.}}$

MONSIEUR, je vous ai mandé, il y a dix jours, que le comte *Romanzof* avait battu le kan de Crimée, combiné avec un corps conſidérable de turcs ; qu'on leur avait pris tentes, artillerie, &c. ſur la petite rivière nommée Larga : j'ai le plaiſir aujourd'hui de vous informer qu'hier au ſoir un courrier du

Digitized by Google

comte m'a apporté la nouvelle que mon armée a remporté, le jour même que je vous écrivis (le 21 juillet), une victoire complète sur celle du seigneur *Mouſtapha*, commandée par le viſir *Ali-Bey*, par l'aga des janiſſaires et par ſept ou huit bachas. Ils ont été forcés dans leurs retranchemens : leur artillerie au nombre de cent trente canons, leur camp, leurs bagages, les munitions en tout genre, ſont tombés entre nos mains. Leur perte eſt conſidérable ; la nôtre, ſi modeſte que je crains d'en faire mention, afin que le fait ne paraiſſe fabuleux. Cependant le combat a duré cinq heures. 1770.

Le comte de *Romanzof*, que je viens de faire maréchal pour cette victoire, me mande que, tels que les anciens Romains, mon armée ne demande jamais combien il y a d'ennemis, mais ſeulement où ſont-ils ? Cette fois-ci les Turcs étaient au nombre de cent cinquante mille, retranchés ſur les hauteurs que baigne le Kogul, ruiſſeau à vingt-cinq werſtes du Danube, ayant Iſmaïlof derrière eux.

Mais, Monſieur, mes nouvelles ne ſe bornent pas là : j'ai des avis certains, quoiqu'ils ne ſoient point directs, que ma flotte a battu celle des Turcs devant Napoli de Romanie, et qu'elle a diſperſé les vaiſſeaux ennemis qu'elle n'a pas coulés à fond.

Le ſiége de Bender a été ouvert encore le

Digitized by Google

1770. 21 juillet. Le prince *Proſorofski* a fait un butin immenſe en beſtiaux de toute eſpèce, entre Oczakof et Bender. Ma flotte d'Azof croît en grandeur et en eſpérance en face du ſeigneur *Mouſtapha*.

Je ne puis rien vous dire de Brahilof, ſinon que c'eſt un vieux château ſur le bord du Danube, que le général *Renne* avait pris le jour même de la bataille du Pruth, année 1711.

Il ne dépend que des Grecs de faire revivre la Gréce. J'ai fait mon poſſible pour orner les cartes géographiques de la communication de Corinthe à Moſcou. Je ne ſais ce qui en ſera.

Pour vous faire rire, je vous dirai que le ſultan a eu recours aux prophètes, aux ſorciers, aux devins et aux fous qui paſſent pour ſaints chez les muſulmans. Ils lui ont prédit que le 21 ſerait un jour extrêmement fortuné pour l'empire ottoman. Tout de ſuite ſa Hauteſſe a envoyé un courrier au viſir, pour lui dire de paſſer le Danube ce jour-là, et de profiter de l'heureuſe conſtellation. Nous verrons un peu ſi les revers pourront ramener ce prince à la raiſon, et s'ils ne le déſabuſeront pas des tromperies et des menſonges.

Vos chers Grecs ont donné dans pluſieurs occaſions des preuves de leur ancien courage, et l'eſprit ne leur manque pas.

Adieu,

Digitized by Google

Adieu, Monsieur ; portez-vous bien : continuez-moi votre amitié, et soyez assuré de la mienne. 1770.

CATERINE.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 auguste.

MADAME,

CHAQUE lettre dont votre Majesté impériale m'honore, me guérit de la fièvre que me donnent les nouvelles de Paris. On prétendait que vos troupes avaient eu par-tout de grands désavantages ; qu'elles avaient évacué entièrement la Morée et la Valachie ; que la peste s'était mise dans vos armées ; que tous les revers avaient succédé à vos succès : votre Majesté est mon médecin ; elle me rend une pleine santé. Je ne manque pas d'écrire sur le champ l'état des choses, dès que j'en suis instruit ; j'alonge les visages de ceux qui attristaient le mien.

Daignez donc, Madame, avoir la bonté de me conserver cette santé que vous m'avez

Digitized by Google

1770. rendue ; il ne faut pas abandonner ſon malade dans ſa convaleſcence.

J'ai encore de petits reſſentimens de fièvre quand je vois que les Vénitiens ne ſe décident pas, que les Géorgiens n'ont pas formé une armée, et qu'on n'a nulle nouvelle poſitive de la révolution de l'Egypte.

Il y a un Brahilof, un Bender qui me cauſent encore des inſomnies ; je vois dans mes rêves leurs garniſons priſonnières de guerre, et je me réveille en ſurſaut.

Votre Majeſté dira que je ſuis un malade bien impatient, et que les Turcs ſont beaucoup plus malades que moi. Sans mes principes d'humanité, je dirais que je voudrais les voir tous exterminés, ou du moins chaſſés ſi loin qu'ils ne revinſſent jamais.

Nous autres Français, Madame, nous valons mieux qu'eux : nous diſons prodigieuſement de ſottiſes, nous en feſons beaucoup, mais tout cela paſſe bien vîte ; on ne s'en ſouvient plus au bout de huit jours. La gaieté de la nation ſemble inaltérable. On apprend à Paris le tremblement de terre qui a bouleverſé trente lieues de pays à Saint-Domingue ; on dit : C'eſt dommage ; et on va à l'opéra. Les affaires les plus ſérieuſes ſont tournées en ridicule.

Nous ſommes actuellement dans la plus

Digitized by Google

belle saiſon du monde ; voilà un temps charmant pour battre les Turcs. Eſt-ce que ces barbares-là attaqueront toujours comme des houſſards ? ne ſe préſenteront-ils jamais bien ſerrés, pour être enfilés par quelques-uns de mes chars babyloniques ? 1770.

Je voudrais du moins avoir contribué à vous tuer quelques turcs ; on dit que pour un chrétien c'eſt une œuvre fort agréable à DIEU. Cela ne va pas à mes maximes de tolérance ; mais les hommes ſont pétris de contradictions ; et d'ailleurs votre Majeſté me tourne la tête.

Encore une fois, Madame, quelques nouvelles, par charité, de cinq ou ſix villes priſes et de cinq ou ſix combats gagnés, quand ce ne ſerait que pour faire taire l'envie.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, avec le plus profond reſpect et la plus vive impatience.

L'hermite de Ferney.

Digitized by Google

1770.

LETTRE XLIX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{9}{20}$ d'auguſte.

MONSIEUR, vous me dites dans votre lettre du 20 juillet, que je vous donne des craintes pour vous tenir en haleine, et que mes victoires ſont vos conſolations : voici une petite doſe de ces dernières que j'ai à vous donner.

Je viens de recevoir un courrier qui m'a apporté les ſuites de la bataille du Kogul. Mes troupes ſe ſont avancées ſur le Danube, et ont pris poſte ſur le bord de ce fleuve, vis-à-vis d'Iſacki. Le viſir et l'aga des janiſſaires ſe ſont ſauvés ſur l'autre bord ; mais le reſte qui a voulu les imiter a été tué, noyé et diſperſé. Il a fait abattre le pont, et près de deux mille janiſſaires ont été faits priſonniers. Vingt canons, cinq mille chevaux, un butin immenſe et une grande quantité de vivres de toute eſpèce ſont tombés entre nos mains. Les Tartares ont envoyé ſur le champ prier le maréchal comte de *Romanzof* de les laiſſer paſſer en Crimée : il leur a fait répondre qu'il

Digitized by Google

exigeait leur hommage ; et il a envoyé un corps considérable sur la gauche, vers Ismaïlof, pour leur faire une douce violence. Il y a long-temps que nous savons qu'ils ne demandent pas mieux. 1770.

Vous ne voulez point de paix, Monsieur : soyez tranquille ; jusqu'ici on n'en entend point parler. Je conviens avec vous que c'est une bonne chose que la paix ; lorsqu'elle existait, je croyais que c'était le *non plus ultrà* du bonheur : me voilà depuis près de deux ans en guerre, je vois que l'on s'accoutume à tout. La guerre, en vérité, a des momens bien bons. Je lui trouve un grand défaut, c'est qu'on n'y aime point son prochain comme soi-même. J'étais accoutumée à penser qu'il n'est pas honnête de faire du mal aux gens ; je me console cependant un peu aujourd'hui en disant à *Moustapha : Tu l'as voulu*, *George Dandin !* Et après cette réflexion je suis à mon aise comme ci-devant.

Les grands événemens ne m'ont jamais déplu, et les conquêtes ne m'ont jamais tentée. Je ne vois point aussi que le moment de la paix soit bien proche. Il est plaisant qu'on fasse accroire aux Turcs que nous ne pourrons point soutenir long-temps la guerre. Si la passion n'inspirait ces gens-là, comment pourraient-ils avoir oublié que *Pierre le grand*

Digitized by Google

1770. soutint, pendant trente ans, la guerre, tantôt contre ces mêmes Turcs, tantôt contre les Suédois, les Polonais, les Perſans, ſans que l'empire en fût réduit à l'extrémité. Au contraire, la Ruſſie eſt toujours ſortie de chacune de ces guerres plus floriſſante qu'auparavant; et ce ſont les guerres qui ont mis l'induſtrie en branle. Chaque guerre chez nous a été la mère de quelque nouvelle reſſource qui donnait plus de vivacité au commerce et à la circulation.

Votre projet de paix, Monſieur, me paraît reſſembler un peu au partage du lion de la fable; vous gardez tout pour votre favorite. Il ne faut point exclure de cette paix les légions de Sparte; nous parlerons après des jeux iſthmiques.

Au moment que j'allais finir cette lettre, je reçois la nouvelle de la priſe d'Iſmaïlof avec quelques circonſtances aſſez ſingulières.

Le viſir, avant de paſſer le Danube, harangua ſes troupes, et leur dit qu'il était impoſſible de réſiſter plus long-temps aux Ruſſes; que lui viſir ſe voyait dans la néceſſité de paſſer de l'autre côté du Danube; qu'il leur enverrait autant de bâtimens qu'il pourrait pour les ſauver; mais qu'en cas qu'il ne pût effectuer ſa promeſſe, ſi les troupes ruſſes venaient à les attaquer, il leur conſeillait de

Digitized by Google

mettre bas les armes, et qu'il les assurait que l'impératrice de Russie les ferait traiter avec humanité; que tout ce qu'on leur avait fait accroire jusqu'ici des Russes avait été imaginé par les ennemis des deux empires. 1770.

Dès que mes troupes se présentèrent devant Ismaïlof, les Turcs en sortirent, et ceux qui y restèrent mirent bas les armes. La capitulation de la ville fut faite dans une demi-heure. On y prit quarante-huit canons et des magasins considérables de toute espèce. On compte, depuis le 21 jusqu'au 27 juillet, c'est-à-dire depuis la bataille de Kogul, près de huit mille prisonniers; et depuis l'année passée nous avons pris à l'ennemi près de cinq cents canons.

Le comte *Romanzof* a envoyé un corps, à droite, vers votre Brahilof qui sera pris selon votre intention, et un autre à gauche qui doit s'emparer de Kilia.

Eh bien, Monsieur, êtes-vous content? Je vous prie de l'être autant de mon amitié que je le suis de la vôtre.

CATERINE.

Digitized by Google

1770.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 auguſte.

MADAME,

Mes craintes ſont diſſipées, malgré tous les efforts des diſſidens de Pologne et des gazetiers des autres pays ; votre victoire complète remportée ſur les Ottomans auprès du Pruth eſt une terrible réponſe.

Que votre Majeſté impériale me permette de lui témoigner l'excès de ma joie. Je ne ſuis plus en peine de la Gréce, ſur laquelle on me donnait tant d'alarmes. Je vous crois toujours maîtreſſe de Navarin et de pluſieurs autres places. Il n'eſt pas croyable que vos troupes aient évacué ce pays, comme on le dit, lorſque vous battez les Turcs ſur mer comme ſur terre ; et quand même la diviſion de vos forces vous obligerait de différer ou même d'abandonner la conquête de la Gréce, ce ſerait toujours une entrepriſe qui vous comblerait de gloire. Je maintiens qu'il ne s'eſt rien fait de ſi grand depuis *Annibal;* et

cet

Digitized by Google

cet *Annibal*, qui fut enfin contraint de retourner en Afrique, n'en a pas moins de réputation. Quand vous n'auriez réussi qu'à porter la terreur aux portes de Constantinople, à mener vos troupes jusqu'auprès de Corinthe, et à peupler vos Etats d'un grand nombre de familles grecques, vous auriez eu encore un grand avantage; mais votre dernière victoire me fait tout espérer. 1770.

Si vous voulez pousser vos conquêtes, vous les étendrez, je pense, où il vous plaira; et si vous voulez la paix, vous la dicterez. Pour moi je veux toujours que votre Majesté aille se faire couronner à Constantinople. Pardonnez-moi cette opiniâtreté; elle est presque aussi forte que celle avec laquelle je suis attaché à votre personne et à votre gloire: et puisque vous êtes devenue ma passion dominante, je me flatte que votre Majesté impériale daignera toujours recevoir avec bonté le profond respect et le dévouement inviolable du vieux hermite de Ferney.

Digitized by Google

1770.

LETTRE LI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{18}{29}$ d'auguſte.

MONSIEUR, au riſque de vous importuner trop ſouvent, il faut que je vous diſe qu'hier je reçus la nouvelle que le général-major, comte *Tottleben*, a pris aux Turcs les deux forts, ſitués au-delà du mont Caucaſe, nommés Schéripan et Bagdat. Il tient bloqués le fort et la ville de Cotatis, en langue du pays Koutaï, ſur le Phaſe qui tombe dans la mer Noire. Mes troupes ne ſont plus qu'à ſoixante werſtes de cette mer. L'ancienne Trébiſonde eſt à leur gauche. *Salomon*, prince d'Immirette, agit de concert avec le comte. L'épouſe de ce prince vint dans le camp ruſſe, et pria le général de permettre qu'à la priſe de Bagdat, elle pût jouir de l'honneur d'entrer dans la ville la première. Vous jugez bien qu'elle ne fut point refuſée.

Ce Bagdat n'eſt ni auſſi beau ni auſſi grand que celui des Mille et une nuits. Ne trouvez-vous pas, Monſieur, *Mouſtapha* bien accommodé, et les gazettes bien menteuſes?

J'oubliais de vous dire qu'avant la priſe de

Digitized by Google

ces villes, le prince *Héraclius* a battu les Turcs sous Acalziké. 1770.

Je me recommande à votre amitié et à vos prières : on n'en saurait faire un plus grand cas qu'en fait votre favorite,

CATERINE.

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE,

A Ferney, 5 septembre.

MADAME,

J'ETAIS si plein des victoires de votre Majesté impériale, et si bouffi d'enthousiasme et de gloire, que j'oubliai de vous envoyer les vers que le roi de Prusse m'écrivait sur votre respectable personne, et sur le peu respectable *Moustapha ;* voici ces vers :

Si monsieur le Mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachi ;
Et de certaine impératrice,
(Qui vaut seule deux empereurs)

Digitized by Google

Reçu pour prix de ſon caprice
1770. Des leçons qui devraient rabaiſſer ſes hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans:
J'admire avec le vieil hermite
Ses immenſes projets, ſes exploits éclatans:
Quand on poſsède ſon mérite,
On peut ſe paſſer d'aſſiſtans.

Je n'ai pas l'honneur de penſer comme les têtes couronnées. Je crois fermement que cent mille hommes de troupes auxiliaires en Gréce et ſur le Danube n'auraient fait nul mal. Il valait mieux dans votre ſituation être ſecourue qu'être louée. Votre gloire en a augmenté, mais les conquêtes en ont été retardées.

Les dernières lettres de Veniſe diſent que dans une émeute populaire, les fidelles muſulmans ſe ſont déchaînés contre tous les Francs, qu'ils ont tué l'ambaſſadeur de France, et preſque tous ſes domeſtiques; que l'ambaſſadeur d'Angleterre n'a pu échapper à la fureur du peuple qu'en ſe déguiſant en matelot; que le baile de Veniſe s'eſt long-temps défendu dans ſa maiſon, et qu'à la fin le grand ſeigneur lui a envoyé une garde de mille hommes.

Si ces nouvelles étaient vraies (ce que je ne veux pas croire), quels princes de l'Europe

Digitized by Google

n'armeraient pas sur le champ pour venger le droit des gens? Vous seule le soutenez, Madame; aussi vous seule jouirez d'une gloire immortelle. 1770.

Que votre Majesté impériale me permette de me mettre à ses pieds.

Le vieil hermite de Ferney.

LETTRE LIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{31}{11}$ auguste. septembre.

MONSIEUR, quoique cette fois-ci, en réponse à votre lettre du 11 d'auguste, je n'aye point à vous donner de grands faits de guerre, j'espère ne pas nuire à votre convalescence en vous disant qu'après la prise d'Ismaïlof les Tartares du Bourjak et de Belgorod se sont séparés de la Porte. Ils ont envoyé des délégués aux deux généraux de mes armées, pour capituler, et se sont rangés ensuite sous la protection de la Russie. Ils ont donné des otages, et ont prêté serment sur l'Alcoran de ne plus seconder les Turcs ni le kan de Crimée, et de ne point reconnaître le kan, à

Digitized by Google

1770. moins qu'il ne se soumette aux mêmes conditions, c'est à-dire, de vivre tranquille sous la protection de la Russie, et de se détacher de la Porte. On ne sait pas ce qu'est devenu ce kan. Cependant il y a apparence que, sinon lui, du moins une grande partie de son monde embrassera le même parti.

Les Tartares, dès le commencement de cette guerre, la regardaient comme injuste; ils n'avaient aucun sujet de plainte; le commerce interrompu avec l'Ukraine leur causait une perte plus réelle qu'ils ne pouvaient espérer d'avantages par les rapines.

Les Musulmans disent que les deux dernières batailles leur coûtent près de quarante mille hommes: cela fait horreur, j'en conviens; mais quand il s'agit de coups, il vaut mieux battre que d'être battu.

Je n'oserais, d'après cela, vous demander, Monsieur, si vous êtes content; parce que, quelque amitié que vous ayez pour moi, je suis persuadée que vous ne sauriez voir le malheur de tant d'hommes sans en ressentir de la peine. J'espère pourtant que cette même amitié vous consolera du malheur des Turcs: vous serez tolérant et humain, et il n'y aura aucune contradiction dans vos sentimens. Il est impossible que vous aimiez les ennemis des arts.

Digitized by Google

Conſervez-moi, je vous prie, votre amitié, et ſoyez aſſuré que j'y ſuis très-ſenſible. 1770.

CATERINE.

P. S. Il faut que je vous parle d'un phénomène nouveau : un grand nombre de déſerteurs turcs viennent à notre armée. On prétend que c'eſt une choſe dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ces déſerteurs aſſurent qu'ils ſont mieux traités chez nous qu'ils ne le ſont chez eux.

LETTRE LIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 14 ſeptembre.

MADAME,

Nous ſavions, par Veniſe et par Marſeille, la nouvelle de vos deux victoires navales, remportées à Napoli de Romanie et à Scio. Je reçois dans l'inſtant, aux acclamations de cent mille bouches, le détail que votre Majeſté impériale daigne me faire de la victoire de M. le maréchal de *Romanzof* ſur le viſir *Ali-Bey*, et ſur tant de bachas ſuivis de cent cinquante mille hommes.

Digitized by Google

1770. Si je meurs des maladies qui m'accablent, je mourrai à demi-content, puiſque *Mouſtapha* eſt à demi-détrôné. Je lui ſais bon gré de conſulter à la fois des prophètes et des fous. Ces gens-là ont été de tout temps de la même eſpèce ; la ſeule différence eſt que les prophètes ont été des fous plus dangereux. Les rigides muſulmans en admettent quatre cents quarante mille, en comptant tous les héros de l'ancien Teſtament ; cela ferait une armée beaucoup plus forte que celle d'*Ali-Beg* ou *Ali-Bey*.

Je vois plus que jamais que les chars de *Cyrus* ſont fort inutiles à vos troupes victorieuſes. Si elles rencontrent *Ali-Bey* une ſeconde fois, elles le battront infailliblement ; mais il faut traverſer le Danube en préſence d'une armée qui eſt encore nombreuſe. Il n'y a rien que je ne croye monſieur le comte de *Romanzof* capable de faire ; mais oſera-t-on tenter ce paſſage, après lequel il faudrait abſolument ou prendre Conſtantinople, ou n'avoir point de retraite ? Je lève les mains au ciel, je fais des vœux et je me tais.

Ceux qui ſouhaitaient des revers à votre Majeſté ſeront bien confondus. Eh, pourquoi lui ſouhaiter des diſgrâces dans le temps qu'elle venge l'Europe ! Ce ſont apparemment des gens qui ne veulent pas qu'on parle grec ;

Digitized by Google

car si vous étiez souveraine de Constantinople, votre Majesté établirait bien vîte une belle académie grecque. On vous ferait une Caterîniade ; les *Zeuxis* et les *Phidias* couvriraient la terre de vos images ; la chute de l'empire ottoman serait célébrée en grec ; Athènes serait une de vos capitales ; la langue grecque deviendrait la langue universelle ; tous les négocians de la mer Egée demanderaient des passe-ports grecs à votre Majesté. 1770.

Je n'aime point les Vénitiens, qui attendent si tard à se faire grecs. Je suis aussi un peu fâché contre cet *Ali* d'Egypte, qui ne remue pas plus qu'une momie. Mais enfin, je n'ai point à me plaindre ; deux victoires sur mer et deux victoires sur terre sont des faveurs bien honnêtes dont je remercie votre Majesté impériale du fond de mon cœur. Je chante des *Te Deum* dans mon lit, et un *De profundis* pour *Moustapha*.

Que votre Majesté impériale soit toujours aussi heureuse qu'elle mérite de l'être, et qu'elle daigne agréer le profond respect, la joie et l'attachement inviolable du vieil hermite des Alpes.

Digitized by Google

1770.

LETTRE LV.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{10}{21}$ septembre.

MONSIEUR, vous m'avez dit, dans votre dernière lettre, que je devais vous mander la prise d'une demi-douzaine de villes : je pense vous avoir déjà dit la nouvelle de la prise d'Ismaïlof sur le Danube ; j'y ajoute aujourd'hui celle de la forteresse de Kilia-Nova. Après plusieurs jours de tranchée ouverte, la garnison turque de cinq mille hommes a été renvoyée sur l'autre rive de la rivière.

Les lettres de Malte m'ont apporté la confirmation du grand combat naval donné dans le canal de Scio ; et le lendemain de cette action ma flotte a réduit en cendres trente-trois vaisseaux ennemis qui s'étaient retirés dans le port de Liberno en Asie.

J'espère, Monsieur, que vous ne serez pas fâché d'apprendre que ceux qui prennent plaisir à nous faire battre sur le papier, sont bien loin de leur compte. Je vous prie de me conserver votre amitié, et d'être assuré, &c.

CATERINE.

Digitized by Google

LETTRE LVI. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 ſeptembre.

MADAME,

Vive l'auguſte, l'adorable *Catherine!* Vivent ſes troupes victorieuſes! Sa lettre du 20 auguſte, nouveau ſtyle, eſt du plus beau ſtyle dont on ait jamais écrit. L'armée d'*Alexandre* forcera enfin les Athéniens à dire du bien d'elle. L'envie eſt contrainte d'admirer.

Votre Majeſté a bien raiſon; la guerre eſt très-utile à un pays quand on la fait avec ſuccès ſur les frontières. La nation devient alors plus induſtrieuſe, plus active, comme plus terrible. Les Turcs ſont battus de tous côtés chez eux, et chaque victoire augmente encore le courage et l'eſpérance de vos troupes. Les échos ont dit à nos Alpes que, tandis que le viſir repaſſe le Danube en déſordre, le général *Tottleben* a vaincu un corps conſidérable de turcs vers Erzerom, et s'eſt même emparé de cette ville.

Si la choſe eſt vraie, il me ſemble que votre Majeſté ne peut héſiter à ſuivre ſa deſtinée qui l'appelle à ſi haute voix. La plus

Digitized by Google

1770. grande des révolutions est commencée; votre génie l'achèvera. J'ai dit, il y a long-temps, que si jamais l'empire turc est détruit, ce sera par la Russie; mon auguste impératrice accomplira ma prédiction. Je ne crains plus la paix, après la lettre dont elle m'honore.

Un grand monarque m'avait mandé que non-seulement votre Majesté ferait la paix, mais qu'elle la ferait avec modération; je ne vois pas pourquoi tant se modérer avec ce *Mouſtapha*, qui ne se modérerait point s'il était vainqueur.

Quand je parlais de paix, en la redoutant, quand je disais que vous en dicteriez les conditions, j'étais bien loin d'imaginer que votre Majesté abandonnerait ces braves Spartiates. Dieu me préserve de l'en soupçonner! mais, après tant de victoires, il ne s'agit pas d'obtenir leur grâce auprès de leur vilain maître: il est temps qu'ils n'aient d'autre maître que ma protectrice, ou plutôt qu'ils soient libres sous ses drapeaux.

J'ai craint quelque temps que votre armée ne passât le Danube, et ne s'exposât à quelques revers. J'ai cru le Danube très-difficile à traverser en présence des Turcs, et la retraite plus difficile; mais à présent tout me paraît aisé; la terreur s'est emparée d'eux, et cette terreur combat pour vous. Je suis persuadé

Digitized by Google

que dix mille de vos soldats battraient cinquante mille osmanlis. 1770.

Je ne suis pas surpris que votre ame, faite pour toutes les grandes choses, prenne goût à une pareille guerre. Je crois vos troupes de débarquement revenues en Gréce, et votre flotte de la mer Noire menaçant les environs de Constantinople. Si cette révolution de l'Egypte, dont on m'avait tant flatté, pouvait s'effectuer, je croirais l'empire turc détruit pour jamais.

Il me semble qu'il a manqué aux Vénitiens la première des qualités en politique, la hardiesse. La finesse n'a jamais réussi à personne dans les grandes choses; elle n'est bonne que pour les moines.

Mais devant qui osé-je me livrer à mes idées? Je parle au génie tutélaire du Nord; je dois me taire, imposer silence à mon enthousiasme, et rester dans les bornes du profond respect et de l'attachement qui me met aux pieds de votre Majesté impériale, pour le peu que j'ai à vivre.

L'hermite de Ferney.

Digitized by Google

1770.

LETTRE LVII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{16}{27}$ septembre.

MONSIEUR, que de choſes j'ai à vous dire aujourd'hui! je ne ſais par où commencer.

Ma flotte, non pas ſous le commandement de mes amiraux, mais ſous celui du comte *Alexis Orlof*, après avoir battu la flotte ennemie, l'a brûlée toute entière dans le port de Cheſme, anciennement Clazomène. J'en ai reçu, il y a trois jours, la nouvelle directe. Près de cent vaiſſeaux de toute eſpèce ont été réduits en cendres. Je n'oſe dire le nombre des muſulmans qui ont péri: on le fait monter juſqu'à vingt mille.

Un conſeil général de guerre avait terminé la déſunion des deux amiraux, en déférant le commandement au général des troupes de terre, qui ſe trouvait ſur cette flotte, et qui au reſte était leur ancien dans le ſervice. Le réſultat fut unanimement approuvé de tous, et dès ce moment l'union fut rétablie. Je l'ai toujours dit, les héros ſont nés pour les grands événemens.

Digitized by Google

La flotte turque fut poursuivie depuis Napoli de Romanie, où elle avait été déjà harcelée à deux reprises, jusqu'à Scio. Le comte *Orlof* savait qu'un renfort était parti de Constantinople; il crut qu'il préviendrait la jonction en attaquant l'ennemi sans perte de temps. Arrivé dans le canal de Scio, il vit que cette jonction s'était faite. Il se trouvait avec neuf vaisseaux de haut-bord en présence de seize vaisseaux de ligne ottomans: le nombre des frégates et autres bâtimens était encore plus inégal. Il ne balança pas, et trouva la disposition des esprits telle qu'il n'y eut qu'un avis, qui fut de vaincre ou de mourir. Le combat commença: le comte *Orlof* se tint au centre; l'amiral *Spiridof*, qui avait à son bord le comte *Féodor-Orlof*, commanda l'avant-garde; le contre-amiral *Elphinston* l'arrière-garde. 1770.

L'ordre de bataille des Turcs était tel qu'une de leurs ailes se trouvait appuyée contre une île pierreuse, et l'autre à des bas-fonds, de façon qu'ils ne pouvaient être tournés.

Le feu fut terrible de part et d'autre pendant plusieurs heures; les vaisseaux s'approchèrent de si près que le feu de la mousqueterie se joignit à celui des canons. Le vaisseau de l'amiral *Spiridof* avait affaire à trois vaisseaux de guerre et un chebec turcs. Il accrocha,

Digitized by Google

1770. malgré cela, le capitan pacha qui portait quatre-vingt-dix canons ; il y jeta tant de grenades et de matières combuſtibles que le feu prit au vaiſſeau, ſe communiqua au nôtre, et tous deux ſautèrent en l'air, un moment après que l'amiral *Spiridof* et le comte *Féodor-Orlof* avec environ quatre-vingt-dix perſonnes en furent deſcendus.

Le comte *Alexis*, voyant dans le plus fort du combat les vaiſſeaux amiraux voler en l'air, crut ſon frère péri. Il ſentit alors qu'il était homme ; il s'évanouit : mais un moment après, reprenant ſes eſprits, il ordonna de lever toutes les voiles, et ſe jeta avec ſes vaiſſeaux entre les ennemis. A l'inſtant de la victoire, un officier lui apporta la nouvelle que ſon frère et l'amiral étaient vivans ; il dit qu'il ne ſaurait décrire ce qu'il ſentit en ce moment, le plus heureux de ſa vie. Le reſte de la flotte turque ſe jeta ſans ordre ni règle dans le port de Cheſme.

Le lendemain fut employé à préparer les brûlots, et à canonner l'ennemi dans le port ; à quoi celui-ci répondit. Mais dans la nuit les brûlots furent lâchés, et firent ſi bien leur devoir qu'en moins de ſix heures la flotte turque fut conſumée toute entière. La terre et l'onde tremblaient, dit-on, de la grande quantité de vaiſſeaux ennemis qui ſautaient

en

Digitized by Google

en l'air. On l'a ſenti juſqu'à Smyrne, qui eſt à douze lieues de Cheſme. 1770.

Les nôtres, pendant cet incendie, tirèrent du port un vaiſſeau turc de ſoixante canons, qui ſe trouvait ſur le vent, et qui, par cette raiſon, n'avait pas été conſumé. Ils s'emparèrent enſuite d'une batterie que les Turcs avaient abandonnée.

La guerre eſt une vilaine choſe! Monſieur le comte *Orlof* me dit que, le lendemain de l'incendie de la flotte, il vit avec effroi que l'eau du port de Cheſme, qui n'eſt pas fort grand, était teinte de ſang, tant il y était péri de turcs.

Cette lettre, Monſieur, ſervira de réponſe à la vôtre du 28 d'auguſte, où vos alarmes à nôtre ſujet commençaient déjà à ſe diſſiper. J'eſpère qu'à préſent vous n'en avez plus. Mes affaires, ce me ſemble, vont aſſez bien. Pour ce qui regarde la priſe de Conſtantinople, je ne la crois pas ſi prochaine. Cependant il ne faut, dit-on, déſeſpérer de rien. Je commence à croire que cela dépend plus de *Mouſtapha* que de tout autre. Ce prince s'y eſt ſi bien pris juſqu'ici que, s'il continue dans l'opiniâtreté que ſes amis lui inſpirent, il expoſera ſon empire à de très-grands dangers. Il a oublié ſon rôle d'agreſſeur.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien. Si des

Correſp. de l'impér. de R.... &c. * M

1770. combats gagnés peuvent vous plaire, vous devez être bien content de nous. Soyez assuré de l'estime et de la considération que je vous porte.

CATERINE.

LETTRE LVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 octobre.

MADAME,

Je ne vis pas dans le dix-huitième siècle, je me trouve transporté dans les Alpes du temps de la fondation de Babylone. Je vois une héroïne de la maison d'*Ascanie*, portée sur le trône des *Roxelans*, qui triomphe sur le Scirus, sur le Phase, sur le Pont-Euxin, sur la mer Egée, sur les rives du Danube. M. d'*Alembert*, qui est actuellement à Ferney, est dans le même enthousiasme que moi, et la seule différence est qu'il l'exprime mieux. Nous haïssons également *Moustapha*; nous ne cherchons, parmi les arbustes de nos montagnes, que des lauriers pour en orner le portrait de votre Majesté impériale, mais

Digitized by Google

nous n'en trouvons point. Tous les naturaliſtes diſent qu'on n'en trouve plus qu'en Ruſſie. 1770.

Après la lettre du 29 auguſte, dont votre Majeſté impériale m'honore, nous nous attendons fermement que votre armée victorieuſe aura paſſé le Danube; que le viſir aura été battu *iterum* vers Andrinople; que la ville de ce méchant *Conſtantin*, qui a été baptiſé ſi tard, aura ouvert ſes portes; que les dames du ſérail auront été tirées d'eſclavage; que la flotte de la mer Egée aura donné la main à la flotte du Pont-Euxin; que *Mouſtapha* ſera parti pour Damas ou pour Alep, &c. &c. &c.

Vous aviez bien raiſon, Madame, de dire, au commencement de cette guerre, que ceux qui vous l'avaient ſuſcitée travaillaient à votre gloire: certainement votre Majeſté leur a une grande obligation.

Nous ne laiſſons pas d'avoir de la gloire auſſi. Il y a dans Paris de très-jolis carroſſes à la nouvelle mode; et on a inventé des ſurtouts pour le deſſert, qui ſont de très-bon goût: on a même exécuté depuis peu un motet à grands chœurs, qui a fait beaucoup de bruit, du moins dans la ſalle où l'on chantait; enfin, nous avons une danſeuſe dont on dit des merveilles.

Malgré nos triomphes, l'ame de monſieur

Digitized by Google

——— d'*Alembert* et la mienne volent aux Darda-
1770. nelles, au Danube, à la mer Noire, à Bender, en Crimée, et surtout à Pétersbourg : c'est là qu'elles sont aux pieds de votre Majesté, pénétrées d'admiration, de respect, de joie, et remplies de l'espérance de lui écrire à Stamboul.

De votre Majesté impériale l'adorateur de latrie, *Voltaire* enseveli dans Ferney, et criant : *Gloire dans les hauts !*

LETTRE LIX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{7}{18}$ d'octobre.

MONSIEUR, l'arrivée du prince *Henri* de Prusse à Pétersbourg a été suivie de la prise de Bender, que je vous annonce. L'un et l'autre m'a empêché de répondre à vos trois lettres que j'ai reçues consécutivement. Les nouvelles publiques assurent aussi que le comte *Orlof* s'est emparé de Lemnos. Nous voilà entièrement dans le pays des fables : je crains qu'avec le temps cette guerre ne paraisse fabuleuse elle-même.

Si le *Mamamouchi* ne fait pas la paix cet hiver, je ne réponds point de ce qui lui

Digitized by Google

arrivera l'année prochaine. Encore un peu de ce bonheur dont nous avons vu des essais, et l'histoire des Turcs pourra fournir un nouveau sujet de tragédie pour les siècles futurs. 1770.

Vous direz, Monsieur, que depuis le succès de cette campagne, je suis dans les grands airs; mais c'est que depuis que j'ai du bonheur, l'Europe me trouve beaucoup d'esprit. Cependant à quarante ans, on n'augmente guère devant le Seigneur en esprit et en beauté.

Je pense effectivement avec vous que bientôt il sera temps que j'aille étudier le grec dans quelque université : en attendant on traduit *Homère* en russe : c'est toujours quelque chose pour commencer. Nous verrons, d'après les circonstances, s'il sera nécessaire d'aller plus loin. L'esprit du peuple turc se range de notre côté; ils disent que leur sultan est insensé d'exposer son empire à tant de revers, et que les conseils de ses amis deviendront funestes aux musulmans.

Adieu, Monsieur; portez-vous bien, et priez DIEU pour nous.

CATERINE.

Digitized by Google

1770.

LETTRE LX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{28}{9}$ septembre. octobre.

MONSIEUR, vous aimez les belles ames: voyez comme celle du comte *Alexis Orlof* s'eſt peinte dans la réponſe qu'il a faite aux conſuls chrétiens de Smyrne! Je ſuis perſuadée que vous ſerez content de lui (l'imprimé ci-joint la contient). Ai-je tort quand je dis que ces *Orlof* ſont nés pour les grandes choſes?

Vous me demandez, dans votre lettre du 21 ſeptembre, ſi le général *Tottleben* s'eſt emparé d'Erzerom? Je vous ai informé, je penſe, que ſa dernière conquête était la ville de Cotatis. On ne va pas ſi vîte en guerre, parce qu'il faut faire deux repas par jour, et que pour que cela ſe faſſe, il faut avoir où trouver de quoi.

Je veux ſincèrement la paix, non parce que les reſſources me manquent pour faire la guerre, mais parce que je hais l'effuſion du ſang humain Si monſieur *Mouſtapha* fait de l'opiniâtre, j'eſpère qu'il nous trouvera l'année qui vient par-tout où nous pourrons le

Digitized by Google

perſuader qu'il vaut mieux céder aux circonſtances pour ſauver ſon empire, que de pouſſer l'entêtement juſqu'à l'extrémité. 1770.

Les Grecs, les Spartiates ont bien dégénéré; ils aiment la rapine mieux que la liberté. Ils ſont à jamais perdus s'ils ne profitent point des diſpoſitions et des conſeils du héros que je leur ai envoyé.

Soyez aſſuré, Monſieur, qu'on ne ſaurait ſentir plus de ſatisfaction que j'en reſſens chaque fois que je reçois de vos lettres; elles contiennent tant de témoignages de votre amitié que je ne puis que vous en être très-obligée.

CATERINE.

P. S. Dans ce moment on vient de m'apporter la nouvelle que Belgorod, en turc *Akkermann*, ſur le Dnieſter, s'eſt rendu le 26 de ſeptembre par capitulation. Bientôt, je penſe, vous entendrez parler de votre Brahilof.

Digitized by Google

1770.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 octobre.

MADAME,

LA lettre de votre Majesté impériale, du 11 septembre, me confirme dans ma joie continue, mais sans redoublement. Je suis persuadé que si *Mouſtapha*, son visir *Azem* et son mufti étaient informés de l'intérêt que je prends à eux; ils m'en remercieraient en me fesant empaler.

Béni soit leur *Allah*, si en effet *Ali* est roi d'Egypte; mais cette nouvelle grâce de la Providence en faveur de *Mouſtapha* me paraît bien douteuse. Nous le saurions à Marseille qui envoie continuellement des vaisseaux au port d'Alexandrie; nous en aurions eu des nouvelles certaines par Venise; personne n'en parle. On ne se fait pas roi d'Egypte incognito. J'ose dire plus: votre Majesté aurait déjà, dans ce pays de *Pharaon* et de *Moïse*, quelque bon israélite qui encouragerait la révolution au nom du Seigneur, et qui vous en rendrait compte. Je me borne donc à faire les plus tendres

Digitized by Google

tendres vœux pour que mon cher *Mouſtapha* ſoit chaſſé à jamais des bords du Nil et de ceux du Danube. 1770.

Que votre Majeſté me permette ſeulement de plaindre ces pauvres Grecs, qui ont le malheur d'appartenir encore à des gens qui parlent turc. Ce ſont de petites mortifications que j'éprouve au milieu des plaiſirs que me donnent toutes vos victoires. C'eſt bien aſſez qu'en auſſi peu de temps vous ſoyez maîtreſſe abſolue de la Moldavie, de la Valachie, de preſque toute la Beſſarabie, des deux rivages de la mer Noire, d'un côté vers Azof, et de l'autre vers le Caucaſe.

Quand votre Majeſté feſait ſes belles lois, dont la première était la tolérance, elle ne ſe doutait pas qu'une auſſi bonne chrétienne deviendrait la protectrice des circoncis du Budziak, tous deſcendans en droite ligne de *Tamerlan* et de *Gengis-kan*. Mais puiſque vous êtes tous enfans de *Noé* (quoiqu'il n'ait jamais été connu de perſonne, excepté des Juifs), il eſt clair que vous êtes tous couſins, et que vous devez vous ſupporter les uns les autres. Cette tolérance de votre Majeſté pour meſſieurs les Tartares-beſſarabes, engagera, ſans doute, l'invincible *Mouſtapha* à vous demander la paix. Mais que deviendra ma pauvre Gréce? Aurai-je la douleur de voir les enfans du

Digitized by Google

1770. galant *Alcibiade* obéir à d'autres qu'à *Catherine la grande*?

Je remets toujours, Madame, au premier congrès, les intérêts des jeux olympiques et du théâtre d'Athènes entre vos mains ; mais j'aime mieux m'en rapporter à une bataille qu'à une assemblée de plénipotentiaires. Vous êtes si bien servie par MM. les comtes *Orlof* et par M. le maréchal de *Romanzof*, que, malgré mon humeur pacifique, je préfère sans contredit des victoires nouvelles à un accommodement.

Je suis un peu pressé, je l'avoue, parce qu'étant fort vieux et malade, je veux jouir au plutôt. Pour peu que vous tardiez à vous asseoir sur le trône de Stamboul, il n'y aura pas moyen que je sois témoin de ce petit triomphe.

Que votre Majesté impériale daigne toujours agréer le profond respect, et la reconnaissance, et les désirs honnêtes du vieil hermite de Ferney.

Digitized by Google

LETTRE LXII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 octobre.

MADAME,

CLAZOMENE était autrefois une très-belle ville : *Alexandre* l'augmenta ; les Turcs l'ont dévastée ; mais sous votre empire elle redeviendrait florissante.

La lettre de votre Majesté impériale, du $\frac{16}{27}$ septembre, me fait tressaillir de joie et frémir d'horreur. Tous ces comtes *Orlof* sont des héros, et je vous vois la plus heureuse ainsi que la première princesse de l'univers. Je plains beaucoup M. le prince de *Kowlousky*. Comment ne pleurerais-je pas celui qui m'a apporté le portrait de mon héroïne ; mais enfin, il est mort en vous servant.

Quel fruit tirera à la fin votre Majesté impériale de tout ce carnage dont *Moustapha* est la seule cause, et dont il doit être aussi las qu'intimidé ? Il faut que ce prince soit ensorcelé, si de son sofa il ne demande pas la paix à votre trône.

Les Anglais et les Espagnols sont prêts à se

Digitized by Google

faire la guerre dans les deux mondes, pour
1770. une petite île déserte; mais votre Majesté combat à présent pour l'empire d'Orient.

On mande de Marseille qu'*Ali-Bey* s'est donné en effet en Egypte un pouvoir dont le padisha *Moustapha* ne peut plus le priver; mais qu'il n'a pas entièrement rompu avec la Porte ottomane. Cependant je persiste toujours à croire que les provisions ne peuvent plus venir d'Egypte à Constantinople devant votre flotte glorieuse.

Je crois votre Majesté impériale maîtresse de la mer Noire; ainsi je ne vois que la Natolie qui puisse fournir des vivres et des secours à la capitale de votre ennemi.

Je n'en sais certainement pas assez pour oser examiner seulement si votre armée peut passer ou non le Danube; il ne m'appartient que de faire des souhaits. Le bruit se répand que le prince *Repnin* et le général *Bawer* ont traversé ce fleuve avec des troupes légères, pour reconnaître les Turcs et les inquiéter. Je m'en rapporte à la prudence et au zèle de vos généraux; mais j'ose être presque sûr que les Turcs ne tiendront pas devant vos troupes. Quand une fois la terreur s'est emparée d'une nation, elle ne fait qu'augmenter, à moins que le temps ne la rassure. Jamais les conquérans du pays que les Turcs occupent

Digitized by Google

aujourd'hui n'ont donné à leurs ennemis le temps de reſpirer. 1770.

Je vois que votre Majeſté les imite parfaitement : il n'y a point d'ailleurs de ſaiſon pour vos ſoldats ; ils peuvent prendre Bender en octobre, et marcher vers Andrinople en novembre.

Plus vos ſuccès ſont grands, plus mon étonnement redouble qu'on ne les ait pas ſecondés, et que la race des Turcs ne ſoit pas déjà chaſſée de l'Europe.

Je penſe que les plus grands princes ſe trompent ſouvent en politique beaucoup plus que les particuliers dans leurs affaires de famille. Ils aiment fort leurs intérêts, ils les entendent ; et, par une fatalité trop commune, ils ne les ſuivent preſque jamais.

Quoi qu'il en ſoit, voici le temps de la plus belle et de la plus noble révolution, depuis les conquêtes des premiers califes. Si cette révolution ne vous eſt pas réſervée, elle ne l'eſt à perſonne. Je ſerais très-affligé que votre Majeſté ne retirât de tant de travaux que de la gloire. Votre ame forte et généreuſe me dira que c'eſt beaucoup ; et moi je prendrai la liberté de répondre qu'après tant de ſang et de tréſors prodigués, il faut encore quelque autre choſe : les rayons de la gloire des ſouverains, dans de pareilles

Digitized by Google

1770. circonſtances, ſe comptent par le nombre des provinces qu'ils acquièrent.

Pardon de mes inutiles réflexions. Votre Majeſté les excuſera, puiſque le cœur les dicte; et vous vous en direz plus en deux mots que je ne vous en dirais en cent pages.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer avec ſa bonté ordinaire, ma joie de vos ſuccès, mon admiration pour meſſieurs les comtes *Orlof*, pour vos généraux et vos braves troupes, mes vœux pour des ſuccès encore plus grands, mon profond reſpect, mon enthouſiaſme et mon attachement inviolable.

Le vieil hermite.

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 novembre.

MADAME,

Si Bender eſt pris l'épée à la main, comme on le dit, j'en rends de très-humbles actions de grâces à votre Majeſté impériale; car, dans mon lit, où je ſuis malade, je n'ai d'autre plaiſir que celui de vos victoires, et chacune de vos conquêtes eſt mon reſtaurant.

Digitized by Google

On confirme encore de Marſeille qu'*Ali-Bey* eſt roi d'Egypte, et qu'il s'eſt emparé d'Alexandrie où il a établi déjà un commerce conſidérable avec toutes les nations trafiquantes. Plaiſe à la vierge *Marie*, à qui *Ali-Bey* ne croit point du tout, que tout cela ſoit exactement vrai. 1770.

Ce qui me fait une peine extrême, c'eſt que vos troupes victorieuſes ne ſont point encore dans Andrinople. Votre Majeſté dira que je ſuis un vieillard bien impétueux, que rien ne peut me ſatisfaire; que vous avez beau, pour me faire plaiſir, battre *Mouſtapha* tous les jours, que je ne ſerai content que lorſque vous ſerez ſur les bords de l'Euphrate. Eh bien, Madame, cela eſt vrai. La Méſopotamie eſt un pays admirable; on peut s'y faire tranſporter en litière, ce qu'on ne peut pas faire à Pétersbourg vers le mois de novembre. Monſeigneur le prince *Henri* y eſt bien! Oui; mais c'eſt un héros, quoiqu'il ne ſoit pas un géant; il eſt juſte qu'il voye l'héroïne du Nord, car il eſt auſſi aimable qu'il eſt grand général.

Au reſte, Madame, je ſuppoſe qu'*Ali-Bey* garde l'Egypte en dépôt à votre Majeſté impériale; car ma paſſion veut encore vous donner l'Egypte, afin que votre académie des ſciences, dont j'ai l'honneur d'être, connaiſſe bien les

Digitized by Google

1770. antiquités de ce pays-là ; et c'eſt ce que probablement on ne fera jamais ſous un *Ali-Bey*.

On dit que la peſte eſt à Conſtantinople. Il faut que *Mouſtapha* ait fait le dénombrement de ſon peuple ; car DIEU d'ordinaire envoie la peſte aux rois qui ont voulu ſavoir leur compte. Il en coûta ſoixante et dix mille juifs au bon roi *David*, et il n'y avait pas grande perte. J'eſpère que votre Majeſté chaſſera bientôt de Stamboul la peſte et les Turcs.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, du fond de mon déſert et de mon néant, avec le plus profond reſpect et une paſſion qui ne fait que croître et embellir.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 novembre.

MADAME,

VOTRE Majeſté impériale l'avait bien prévu ; vos ennemis n'ont ſervi qu'à votre gloire ; et de quelque manière que vous finiſſiez cette grande guerre, votre gloire ne ſera point paſſagère. Victorieuſe et légiſlatrice à la

Digitized by Google

fois, vous avez assuré l'immortalité à votre nom. Je suis un peu affligé, en qualité de français, d'entendre dire que c'est un chevalier de *Tott* qui fortifie les Dardanelles. Quoi, c'est ainsi que finissent les Français, qui ont commencé autrefois la première croisade! Que dirait *Godefroi de Bouillon*, si cette nouvelle pouvait parvenir jusqu'à lui dans le pays où l'on ne reçoit de nouvelles de personne. 1770.

On parle toujours de peste en Allemagne; on la craint, on exige par-tout des billets de santé; et l'on ne songe pas que si on avait aidé votre Majesté à chasser cette année les Turcs de l'Europe, on aurait pour jamais chassé la peste avec eux. On oublie les plus grands, les plus véritables intérêts, pour un intérêt chimérique, pour une politique qui me paraît bien déraisonnable. Il me semble que l'on fait bien des fautes de plus d'un côté: c'est le sort de la plupart des ministères.

On se prépare à la guerre en France, et on espère la paix dont on a le plus grand besoin. Il serait trop ridicule qu'on éprouvât le plus grand des fléaux pour une méchante île inhabitée; il ne faut jamais faire la guerre qu'avec l'extrême probabilité d'y gagner beaucoup. Puisse la guerre contre *Mouftapha* finir par le détrôner, ou du moins par l'appauvrir pour

Digitized by Google

trente ans ! Puisse votre Majesté impériale
1770. jouir d'un triomphe très-durable, et pacifier la Pologne après avoir écrasé la Turquie !

Vous avez deux voisins qui font des vers, le roi de Prusse et le roi de la Chine ; *Frédéric* en a déjà fait pour vous, j'en attends de *Kien-long*.

Je me mets à vos pieds victorieux et plus blancs que ceux de *Moustapha*, avec le plus profond respect et la plus grande passion.

LETTRE LXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 novembre.

MADAME,

Il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Je vois qu'on obligera ce gros *Moustapha* à vous demander la paix ; mais, au nom de JESUS-CHRIST notre sauveur, faites-la-lui payer bien cher. Quand votre Majesté impériale sera devenue son amie, je l'appellerai sa Hautesse. On a débité qu'il voyait familièrement l'ambassadeur d'Angleterre deux fois par semaine, et qu'il lui parlait en italien ; J'ai bien de la peine à le croire ; les Turcs apprennent l'arabe tout au plus. Je connais

Digitized by Google

des souveraines, fort supérieures en tout aux *Mouſtapha*, qui parlent pluſieurs langues en perfection; mais pour le padisha de Stamboul, je doute fort qu'il ait ce mérite, et qu'il ait chez lui une académie. 1770.

On dit auſſi qu'il va confier ſes armées invincibles à ſon frère, ce qui contredit un peu les deſſeins pacifiques qu'on lui attribue; mais ſon frère en fait-il plus que lui? et puiſqu'il eſt padisha, pourquoi ne commande-t-il pas ſes armées lui-même?

Je m'imagine qu'il tremblerait de peur devant l'un des quatre *Orlof*, qui valent mieux que les quatre fils *Aimon*, et qui ſont des héros plus réels. Je plains beaucoup plus l'anarchie polonaiſe que l'inſolence ottomane: toutes les deux ſont dans la détreſſe qu'elles méritent. Vive le roi de la Chine, qui fait des vers et qui eſt en paix avec tout le monde!

J'avoue à votre Majeſté que je déteſte le gouvernement papal; je le trouve ridicule et abominable; il a abruti et enſanglanté la moitié de l'Europe pendant trop de ſiècles. Mais le *Ganganelli* qui règne aujourd'hui eſt un homme d'eſprit, qui ſent apparemment combien il eſt honteux de laiſſer la ville de *Conſtantin* à des barbares, ennemis de tous les arts; et qu'il faut préférer des grecs, quoique ſchiſmatiques, à des mahométans.

Digitized by Google

1770. Le roi de Sardaigne, qui a des droits à l'île de Cypre, n'aime point ces barbares. Mais, encore une fois, je ne comprends pas l'indifférence des Vénitiens qui pouvaient reprendre Candie en trois mois; encore moins l'impératrice-reine à qui Belgrade, la Bosnie et la Servie étaient ouvertes. On est devenu bien modéré avec les Turcs, et bien honnête. Pardon, Madame, de mes réflexions; mais vous avez daigné m'accoutumer à dire ce que je pense, et on pardonne tout aux grandes passions.

LETTRE LXVI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{2}{13}$ décembre.

MONSIEUR, les répétitions deviennent ennuyeuses. Je vous ai si souvent mandé telle ou telle ville prise, les Turcs battus, &c.! Pour amuser, il faut, dit-on, de la diversité: eh bien, apprenez que votre cher Brahilof a été assiégé, qu'on a donné un assaut, que cet assaut a été repoussé et le siége levé.

Le comte de *Romanzof* s'est fâché: il a envoyé une seconde fois le général-major

Digitized by Google

Glébof, avec un renfort vers ce Brahilof. Vous croirez peut-être que les Turcs, encouragés par la levée du siége, se sont défendus comme des lions ? point du tout. A la seconde approche de nos troupes ils ont abandonné la place, le canon, et les magasins qui y étaient. M. *Glébof* y est entré et s'y est établi. Un autre corps est allé réoccuper la Valachie. 1770.

J'ai reçu avant-hier la nouvelle que Bucharest, la capitale de cette principauté, a été prise le 15 de novembre, après un petit combat avec la garnison turque.

Mais ce qui va vraiment vous divertir, parce que vous souhaitiez que le Danube fût franchi, c'est que le maréchal *Romanzof* envoya, dans le même temps, de l'autre côté du fleuve, quelques centaines de chasseurs et des troupes légères qui partirent d'Ismaïlof sur des bateaux, et s'emparèrent du fort de Soultcha qui est à vingt werstes de l'endroit où le visir était campé. Ils envoyèrent la garnison dans l'autre monde, emmenèrent plusieurs prisonniers, et treize pièces de canon; ils enclouèrent le reste, et revinrent heureusement à Kilia. Le visir, ayant appris cette petite incartade, leva son camp et s'en fut avec son monde à Babadaki.

Voilà où nous en sommes, et s'il plaît à *Moustapha*, nous continuerons, quoique, pour

Digitized by Google

1770. le bien de l'humanité, il ſerait bien temps que ce ſeigneur-là ſe rangeât à la raiſon.

M. *Tottleben* eſt allé attaquer Potis ſur la mer Noire. Il ne dit pas grand bien des ſucceſſeurs de *Mithridate ;* mais en revanche il trouve le climat de l'ancienne Ibérie le plus beau du monde.

Les dernières lettres d'Italie diſent ma dernière eſcadre à Mahon. Si le ſultan ne ſe raviſe, je lui en enverrai encore une demi-douzaine : on dirait qu'il y prend plaiſir.

La maladie préſente des Anglais ne ſaurait être guérie que par une guerre : ils ſont trop riches et déſunis ; une guerre les appauvrira et réunira les eſprits. Auſſi la nation la veut-elle, mais la cour n'en veut qu'au gouverneur de Buénos-Aires.

Vous voyez, Monſieur, que je réponds à pluſieurs de vos lettres par celle-ci. Les fêtes auxquelles le ſéjour du prince *Henri* de Pruſſe, qui part aujourd'hui pour voir Moſcou, a donné lieu, ont un peu dérangé mon exactitude à vous répondre. Je lui en ai donné pluſieurs qui ont paru lui plaire : il faut que je vous conte la dernière.

C'était une maſcarade à laquelle il ſe trouva trois mille ſix cents perſonnes. A l'heure du ſouper : entrée d'*Apollon*, des *quatre Saiſons*, et des *douze Mois* de l'année ; c'étaient des

Digitized by Google

enfans de huit à dix ans, choisis dans les instituts d'éducation que j'ai établis pour les nobles des deux sexes. *Apollon*, par un petit discours, invita la compagnie de se rendre dans le salon préparé par les *Saisons*, puis il ordonna à sa suite de présenter leurs dons à ceux à qui ils étaient destinés. 1770.

Ces enfans s'acquittèrent au mieux de ce qu'ils avaient à dire et à faire. Vous trouverez ci-joints leurs petits complimens qui, il est vrai, ne sont que des enfantillages.

Les cent vingt personnes qui devaient souper dans la salle des *Saisons*, s'y rendirent. Elle était ovale et contenait douze niches, dans chacune desquelles il y avait une table pour dix personnes. Chaque niche représentait un mois de l'année, et l'appartement était orné en conséquence. Sur les niches on avait pratiqué une galerie qui régnait autour de la salle, et sur laquelle il y avait, outre la foule des masques, quatre orchestres.

Lorsqu'on fut placé à table, les quatre *Saisons*, qui avaient suivi *Apollon*, se mirent à danser un ballet avec leur suite : ensuite arriva *Diane* et ses nymphes. Lorsque le ballet fut fini, la musique, composée par *Traïetto* pour cette fête, se fit entendre, et les masques entrèrent. A la fin du souper, *Apollon* vint dire qu'il priait la compagnie de se rendre

Digitized by Google

1770. au ſpectacle qu'il avait préparé. Dans un appartement attenant à la ſalle, on avait dreſſé un théâtre où ces mêmes enfans jouèrent la petite comédie de l'Oracle, après laquelle l'aſſemblée trouva tant de plaiſir à la danſe qu'on ne ſe retira qu'à cinq heures du matin. Toute cette fête avait été préparée avec tant de myſtère, qu'on ignorait qu'il y eût autre choſe qu'un bal masqué. Vingt et un appartemens étaient remplis de maſques : la ſalle des *Saiſons* avait dix-neuf toiſes de long, et elle était large à proportion.

Je penſe qu'*Ali-Bey* ne pourra que trouver ſon compte dans la continuation de la guerre. On dit que les chrétiens et les Turcs ſont très-contens de lui, qu'il eſt tolérant, brave et juſte.

Ne trouvez-vous pas ſingulière cette frénéſie qui a pris à toute l'Europe de voir la peſte par-tout, et les précautions priſes en conſéquence, tandis qu'elle n'eſt qu'à Conſtantinople où elle n'a jamais ceſſé ? J'ai pris mes précautions auſſi. On parfume tout le monde juſqu'à étouffer, et cependant il eſt très-douteux que cette contagion ait paſſé le Danube.

Adieu, Monſieur ; portez-vous bien et continuez-moi votre amitié : perſonne n'en connaît mieux le prix que moi.

CATERINE.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE LXVII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 décembre.

MADAME,

Ma paſſion commence à être un peu malheureuſe. Je ne ſais plus de nouvelles ni de votre Majeſté impériale ni de mon ennemi *Mouſtapha*. Tout ce que je puis faire cette fois-ci, c'eſt de vous ennuyer de mon petit commerce avec le roi de la Chine votre voiſin. (1)

Je me ſuis imaginé que les pluies du mois de décembre, la crainte de la peſte et celle de la famine, pourraient ſuſpendre le cours de vos conquêtes, et que votre Majeſté aurait peut-être le temps de s'amuſer d'une eſpèce de petite Encyclopédie nouvelle qui paraît devers le mont Jura. Il y eſt parlé de votre très-admirable perſonne, dès la page 17 du premier tome, à propos de l'*alphabet*. Il faut que l'auteur ſoit bien plein de vous, puiſqu'il vous met par-tout où il peut.

Je ne ſais pas quel eſt cet auteur, mais

(1) Epître au roi de la Chine. Volume d'Epîtres.

Digitized by Google

1770. sans doute c'eſt un homme à qui vous avez marqué de la bonté, et qui doit parler de votre Majeſté au mot *Reconnaiſſance*.

Il y a, dit-on, en France des gens qui trouvent cela mauvais, mais l'univers entier devrait le trouver bon, et ſi j'étais un peu votre victime, j'en ſerais bien glorieux.

Il n'y a encore que trois volumes d'imprimés. On les a envoyés par les voitures publiques à votre ſur-intendant des poſtes, avec l'adreſſe de votre Majeſté impériale.

Je prends la liberté de vous parler d'une fabrique de montres établie à Ferney, et de vous offrir ſes ſervices lorſque votre Majeſté, en accordant la paix à *Mouſtapha*, voudra lui faire la faveur de lui envoyer une montre avec ſon portrait. Il pourra trembler, mais auſſi il pourra être attendri. En un mot, ma fabrique de montres eſt à votre ſervice; ſi j'étais jeune, je la conduirais moi-même à Saratof.

Le roi de Pruſſe prétend qu'*Ali-Bey* n'eſt point du tout roi d'Egypte; c'eſt encore une raiſon pour faire la paix avec cette maudite puiſſance ottomane dont tant de gens prennent le parti. Je mourrai certainement de douleur de ne vous pas voir ſur le trône de Conſtantinople. Je ſais bien que la douleur ne fait mourir que dans les romans; mais

Digitized by Google

aussi vous m'avez inspiré une passion un peu romanesque, et il faut qu'avec une impératrice telle que vous, mon roman finisse noblement. J'emporterai avec moi la consolation de vous avoir vue souveraine des deux bords de la mer Noire et de ceux de la mer Egée. 1770.

Daignez agréer, malgré toutes mes déclarations, le très-profond respect de l'hermite de Ferney.

LETTRE LXVIII.

DE L'IMPÉRATRICE.

Ce $\frac{12}{23}$ décembre.

MONSIEUR, jamais mensonge ne fut plus complet que celui de cette prétendue lettre de l'ambassadeur d'Angleterre *Murray* (datée de Constantinople), où il est dit qu'il voit le padisha deux fois par semaine, et que celui-ci lui parle italien. Aucun ministre étranger ne voit le sultan que dans les audiences publiques. *Moustapha* ne sait que le turc, et il est douteux qu'il sache lire et écrire. Ce prince est d'un naturel farouche et sanguinaire : on prétend qu'il est né avec de l'esprit; cela se peut, mais je lui dispute la prudence; il n'en

Digitized by Google

1770. a point marqué dans cette guerre. Son frère est moins imprudent que lui ; c'est un dévot. Il lui a déconseillé la guerre, et je ne crois pas qu'on l'envoye jamais commander.

Mais ce qui vous fera rire peut-être, c'est que ces deux princes ont une sœur qui était la terreur de tous les bachas. Elle avait, avant la guerre, au-delà de soixante ans ; elle avait été mariée quinze fois ; et lorsqu'elle manquait de mari, le sultan, qui l'aimait beaucoup, lui donnait le choix de tous les bachas de son empire. Or, quand un bacha épouse une princesse de la maison impériale, il est obligé de renvoyer tout son harem. Cette sultane, outre son âge, était méchante, jalouse, capricieuse et intrigante. Son crédit chez monsieur son frère était sans bornes, et souvent les bachas qu'elle épousait, sans têtes : ce qui n'était point du tout plaisant pour eux ; mais cela n'en est pas moins vrai.

Ah ! Monsieur, vous avez dit tant de belles choses sur la Chine, que je n'ose disputer le mérite des vers du roi de ce pays. Cependant, par les affaires que j'ai avec ce gouvernement, je pourrais fournir des notions qui détruiraient beaucoup de l'opinion qu'on a de leur savoir-vivre, et qui les feraient passer pour des rustres ignorans ; mais il ne faut pas nuire à son prochain. Ainsi je me tais, et j'admire

Digitized by Google

les relations des délégués de *la Propagande*, ſans les contredire. Au bout du compte, j'ai affaire au gouvernement tartare qui a conquis la Chine, et non pas aux Chinois originaires. 1770.

Continuez-moi, Monſieur, votre amitié et votre confiance; et ſoyez aſſuré que perſonne ne vous eſtime plus que moi.

CATERINE.

P. S. Les gazettes ont débité que j'avais fait arrêter nombre de perſonnes de qualité; je dois vous dire qu'il n'en eſt rien, et qu'ame qui vive, ni grand ni petit, n'a perdu la liberté. Le prince *Henri* de Pruſſe m'en eſt témoin. Je m'en rapporte à lui.

LETTRE LXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 janvier.

MADAME,

L'UNIVERS admire vos fêtes; 1771.
Nos Français en ſont confondus:
Et je les admire encor plus
A la ſuite de vos conquêtes.

Digitized by Google

1771. Ce qui eſt encore au-deſſus de la magnificence, c'eſt l'eſprit; il n'y a jamais eu de fête imaginée avec plus de génie, mieux ordonnée, plus galante et plus noble. Nous avons eu à Paris des fuſées et une illumination pour le mariage du dauphin de France et de la fille d'une impératrice. Il n'y a pas un prodigieux effort de génie dans des bouts de chandelles et dans des fuſées volantes. Mais en récompenſe il y régnait tant d'ordre, qu'il y eut plus de monde tué et bleſſé que vous n'en avez eu dans votre première victoire remportée ſur les Turcs.

Il eſt vrai que j'aurais voulu qu'*Apollon* eût préſenté à votre Majeſté impériale l'étendard de *Mahomet* et l'aigrette de héron que le gros *Mouſtapha* porte à ſon gros turban; mais ce ſera pour cette année, à la fin de la campagne.

Les choſes ſont bien changées chez nous. Les croiſades furent autrefois commencées en France. Nous ſommes à préſent les meilleurs amis des infidelles.

La France à l'Egliſe échappe:
Nous avons pris le parti
De ſecourir le mufti
Et de dépouiller le pape.

Pour moi qui ſuis trop peu de choſe pour oſer décider entre les Egliſes grecque, latine,

Digitized by Google

et musulmane, je ne m'occupe que de votre gloire dans ma retraite. J'aime mieux vos fêtes 1774.
que celles de St *Nicolas* et de St *Bazile*, de St *Barjone*, surnommé *Pierre*, et même que celle du Bairam.

Si j'ai pour sainte Catherine
Un peu plus de dévotion,
C'est parce que mon héroïne
Descend jusqu'à porter son nom.

Passe pour *Hercule*, voilà un digne saint celui-là; aussi est-il le patron d'un comte *Orlof*, et de tous les quatre. On dit qu'un de ces saints vient de faire encore une de ces actions qu'on ne trouve pas dans la Légende; qu'ayant pris un vaisseau turc où étaient les meubles et les domestiques d'un bacha, il les a renvoyés à leur maître. Non-seulement vos courtisans sont les maîtres des Turcs dans l'art de la guerre, mais ils leur apprennent à être polis; voilà du véritable héroïsme, et c'est vous qui l'inspirez.

Vous voilà, Madame, à mon avis, la première puissance de l'univers; car je vous mets sans difficulté au-dessus du roi de la Chine, votre proche voisin, quoiqu'il fasse des vers, et que je lui aye écrit une épître qu'il ne lira pas. Que votre Majesté impériale

Digitized by Google

—— jouiſſe long-temps de ſa gloire et de ſon
1771. bonheur.

Sans les ſoixante-dix-huit ans qui me talonnent, *Apollon* m'eſt témoin que je n'aurais pas établi une colonie d'horlogers dans mon village; elle ſerait actuellement vers Aſtracan où je l'aurais conduite, elle ne travaillerait que pour votre Majeſté.

Ma colonie fait réellement d'excellens ouvrages; elle vous en fera parvenir quelques-uns inceſſamment, et vous verrez qu'on ne peut travailler mieux ni à meilleur compte. Vous dépenſez trop en canons et en vaiſſeaux pour ne pas joindre à vos magnificences une juſte économie, qui eſt au fond la ſource de la grandeur.

Vivez, régnez, Madame, pour la gloire de la Ruſſie, et pour l'exemple du monde.

Que votre Majeſté impériale daigne conſerver ſes bontés à ſon admirateur et à ſon ſujet par le cœur. Je reçois dans ce moment la lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, du 12 décembre, vieux ſtyle. Je me doutais bien que la lettre de l'ambaſſadeur d'Angleterre en Turquie était de l'imagination d'un penſionnaire de nos gazetiers. Je remercie plus que jamais vos bontés, qui me fourniſſent de quoi faire taire nos badauds velches.

Quoi, ce brutal de *Sardanapale* turc veut

encore

Digitized by Google

encore faire une campagne ! Ah, Madame, Dieu ſoit béni ! il ne vous faudra qu'une ſeule victoire ſur le chemin d'Andrinople pour détrôner cet homme indigne du trône, et que j'ai entendu vanter par quelques-uns de nos velches comme un génie. Mais où ira-t-il? Voilà un *Ali-Bey* ou *Beg* qui ne le recevra pas dans le pays d'*Oſiris;* voilà un bacha d'Acre qui ſe révolte. Il y a une deſtinée ; la vôtre eſt ſenſible. Votre empire eſt dans la vigueur de ſon accroiſſement, et celui de *Mouſtapha* dans ſa décadence ; le chevalier de *Tott* ne le ſauvera pas de ſa ruine. 1771.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, plein de joie et d'eſpérance, avec le plus profond reſpect, et la reconnaiſſance la plus vive.

L'hermite de Ferney.

Digitized by Google

1771.

LETTRE LXX.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{12}{23}$ janvier.

MONSIEUR, ſi vous vous trouvez malheureux lorſque *Mouſtapha* n'eſt pas battu coup ſur coup, les mois d'hiver ne peuvent que vous donner de l'humeur. Cependant j'ai reçu la conſolante nouvelle que Creigova en Valachie, ſur la rivière Olta, a été occupé par mes troupes dans le courant du mois dernier.

Il me ſemble que vous devriez être content de l'année 1770, et qu'il n'y a pas encore de quoi coqueter avec le roi de la Chine mon voiſin, à qui, malgré ſes vers et votre paſſion naiſſante (n'allez pas vous en fâcher), je diſpute à peu-près le ſens commun. Vous direz que c'eſt jalouſie toute pure de ma part; point du tout: je ne troquerai point mon nez à la romaine contre ſa face large et plate; je n'ai aucune prétention à ſon talent de faire de mauvais vers: je n'aime à lire que les vôtres.

L'épître à mon rival eſt charmante; j'en ai d'abord fait part au prince *Henri* de Pruſſe,

Digitized by Google

à qui elle a fait un égal plaisir. Mais si le destin veut que j'aye un rival auprès de vous, au nom de la vierge *Marie*, que ce ne soit point le roi de la Chine, contre qui j'ai une dent. Prenez plutôt monseigneur *Ali-Bey* d'Egypte, qui est tolérant, juste, affable, humain. Il est parfois un peu pillard; mais il faut passer quelques défauts à son prochain. Les lampes d'or de la Mecque l'ont tenté; eh bien, il en saura faire un bon usage. Il en reviendra de la besogne à *Moustapha gazi* qui ne sait faire ni la paix ni la guerre. (1) 1771.

Vous direz peut-être que je cherche à gêner vos goûts, et que l'inclination ne se commande point: je ne prétends pas vous gêner, je vous présente seulement une pétition ou remontrance en faveur d'*Ali* d'Egypte contre le nez camus et les mauvais vers de mon sot voisin, avec lequel, Dieu merci, je n'ai plus de démêlés.

J'ai reçu vos livres, Monsieur; je les dévore; je vous en suis bien redevable, et aussi pour la page 17. Je serais au désespoir si cela faisait tort à l'auteur dans sa patrie. Ce seigneur qui m'avait prise en grippe (2), n'a plus de voix au chapitre; peut-être ses successeurs distin-

(1) *Gazi* en turc, signifie *vainqueur*.

(2) Le duc de *Choiseul*.

Digitized by Google

gueront-ils mieux les affaires d'avec les paſſions
1771. perſonnelles, du moins faut-il l'eſpérer pour le bien des affaires. Je vous prie inſtamment de me faire tenir la ſuite de votre encyclopédie, lorſqu'elle paraîtra.

Dites-moi ſi vous avez reçu la volumineuſe deſcription de la fête que j'ai donnée au prince de Pruſſe. Il y a ſix jours qu'il nous a quittés ; il a paru ſe plaire ici plus que l'abbé *Chappe*, qui, courant la poſte dans un traîneau bien fermé, a tout vu en Ruſſie.

Pour ce qui regarde la manufacture de Ferney, je vous ai déjà écrit de nous envoyer des montres de toute eſpèce, pour quelques milliers de roubles : je les prendrai toutes.

Le roi de Pruſſe a beau dire, *Ali-Bey* eſt ſouverain maître de l'Egypte. Si je vais à Stamboul, je le prierai d'y venir, afin que vous puiſſiez le voir de vos yeux. Et comme je ne doute point que vous ne me faſſiez le plaiſir d'accepter la place de patriarche, vous aurez la conſolation d'adminiſtrer le ſacrement de baptême à *Ali-Bey* par immerſion, ou autrement.

Juſque-là, Monſieur, vous voudrez bien ne point mourir de douleur de ce que je ne ſuis pas encore dans Conſtantinople. Quelle eſt la pièce qui finit avant le troiſième acte? quel eſt le roman qui abandonne ſon héros

Digitized by Google

à moitié chemin, en quartier d'hiver au bord d'une rivière ? 1771.

Je suis toujours avec beaucoup d'amitié la plus sincère de vos amies.

CATERINE.

LETTRE LXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 mars.

MADAME,

Vous êtes bénie par-dessus toutes les impératrices et par-dessus toutes les femmes. On m'assure qu'un gros corps de vos troupes a passé le Danube ; que le peu qui restait en Valachie de mes ennemis les Turcs a été exterminé ; que vos vaisseaux bloquent les Dardanelles, et qu'enfin je pourrai me faire transporter en litière à Constantinople vers la fin d'octobre, si je suis en vie.

Il est vrai que le visir français, qui n'est plus visir, n'avait à se reprocher que son peu de coquetterie avec votre Majesté impériale. Il était d'autant plus coupable en cela, qu'il est d'ailleurs très-galant, et qu'il aime les

Digitized by Google

actions nobles, généreuſes et hardies. Je ne
1771. l'ai pas reconnu à ce procédé ; j'ai eu avec lui de grandes diſputes. Je n'ai jamais cédé ; je lui ai toujours mandé que je vous ferais fidelle, que vous ſeriez triomphante, et que ſon *Mouſtapha* n'était qu'un gros bœuf appelé *ſultan*. Mes diſputes avec lui n'ont point altéré la bienveillance qu'il m'a toujours témoignée ; et actuellement qu'il eſt malheureux, je lui ſuis attaché plus que jamais ; comme je ſuis plus que jamais *caterinien*, contre ceux qui ſont aſſez mal-aviſés pour être *mouſtaphites*.

Votre Majeſté impériale aura, dans le nouveau roi de Suède, un voiſin qui eſt en tout fort au-deſſus de ſon âge, et qui joint beaucoup d'eſprit et de grâces à de grandes connaiſſances. Les voiſins ne ſont pas toujours amis intimes ; mais celui-ci, juſqu'à préſent, paraît digne d'être le vôtre. Je ne crois pas qu'il faſſe encore des vers comme *Kien-long*, mais il paraît valoir beaucoup mieux que votre voiſin oriental.

Ma colonie aura l'honneur d'envoyer, avant un mois, quelques montres, puiſque votre Majeſté daigne le permettre ; elle eſt à vos pieds ainſi que moi.

Mon imagination ne s'occupe à préſent que du Danube, de la mer Noire, d'Andrinople,

Digitized by Google

de l'Archipel, et de la figure que fera *Mouſtapha* avec ſon eunuque noir dans ſon harem. 1771.

Je ſupplie votre Majeſté impériale de bien agréer le profond reſpect, la reconnaiſſance, et l'enthouſiaſme du vieil hermite de Ferney.

LETTRE LXXII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{3}{14}$ mars.

MONSIEUR, en liſant vos Queſtions ſur l'Encyclopédie, je répétais ce que j'ai dit mille fois : qu'avant vous perſonne n'écrivit comme vous, et qu'il eſt très-douteux qu'après vous quelqu'un vous égale jamais. C'eſt dans ces réflexions que me trouvèrent vos deux dernières lettres du 22 de janvier et du 3 de février.

Vous jugez bien, Monſieur, du plaiſir qu'elles m'ont fait. Vos vers et votre proſe ne ſeront jamais ſurpaſſés ; je les regarde comme le *non plus ultrà* de la littérature françaiſe, et je m'y tiens. Quand on vous a lu, l'on veut vous relire encore, et l'on eſt dégoûté des autres lectures.

Puiſque la fête que j'ai donnée au prince

Digitized by Google

1771. *Henri* a eu votre approbation, je vais la croire belle : avant celle-là je lui en avais donné une à la campagne, où les bouts de chandelles et les fusées ne furent pas épargnés. Il n'y eut personne de blessé ; les précautions avaient été bien prises. L'horrible désastre arrivé à Paris, l'an passé, nous a rendus prudens. Outre cela, je ne me souviens pas d'avoir vu depuis long-temps un carnaval plus animé : depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de février, il n'y a eu que fêtes, danses, spectacles, &c.

Je ne sais si c'est la campagne passée qui me l'a fait paraître tel, ou si véritablement la joie régnait parmi nous. J'apprends qu'il n'en est pas de même ailleurs, quoiqu'on y jouisse de la douceur d'une paix non interrompue depuis huit ans. J'espère que ce n'est pas la part chrétienne qu'on prend aux malheurs des infidelles qui en est la cause ; ce sentiment serait indigne de la postérité des premiers croisés.

Il n'y a pas long-temps que vous aviez en France un nouveau St *Bernard* qui prêchait une croisade contre nous autres, sans, je crois, qu'il sût bien au juste lui-même pour quel objet. Mais ce St *Bernard* s'est trompé dans ses prophéties comme le premier. Rien n'est arrivé de ce qu'il avait prédit ; il n'a

Digitized by Google

fait qu'aigrir les esprits. Si c'était là son but, il faut avouer qu'il a réussi. Ce but cependant ne paraît pas digne d'un aussi grand saint. 1771.

Vous, Monsieur, qui êtes si bon catholique, persuadez à ceux de votre croyance que l'Eglise grecque sous *Caterine II* n'en veut point à l'Eglise latine, ni à aucune autre, et qu'elle ne fait que se défendre.

Avouez, Monsieur, que cette guerre a fait briller nos guerriers. Le comte *Alexis Orlof* ne cesse de faire des actions honorables : il vient d'envoyer quatre-vingt-six prisonniers algériens et saletins au grand-maître de Malte, en le priant de les faire échanger à Alger contre des esclaves chrétiens. Il y a bien longtemps qu'aucun chevalier de Saint-Jean de Jérusalem n'a délivré autant de chrétiens des mains des infidelles.

Avez-vous lu, Monsieur, la lettre de ce comte aux consuls européans de Smyrne, qui intercédaient auprès de lui pour qu'il épargnât cette ville après la défaite de la flotte turque ? Vous me parlez du renvoi qu'il a fait d'un vaisseau turc où étaient les meubles, les domestiques, &c. d'un bacha ; voici le fait :

Peu de jours après la bataille navale de Chesme, un trésorier de la Porte revenait du Caire sur un vaisseau, avec ses femmes, ses enfans et tout son bien, et s'en allait à Cons-

Digitized by Google

tantinople : il apprit en chemin la fauſſe nou-
1771. velle que la flotte turque avait battu la nôtre, il ſe hâta de deſcendre à terre pour porter le premier cette nouvelle au ſultan. Pendant qu'il courait à toute bride à Stamboul, un de nos vaiſſeaux amena ſon navire au comte *Orlof*, qui défendit ſévèrement que perſonne entrât dans la chambre des femmes, et qu'on touchât à la charge du vaiſſeau. Il ſe fit amener la plus jeune des filles du turc, âgée de ſix ans, et lui fit préſent d'une bague de diamans et de quelques fourrures ; et la renvoya, avec toute ſa famille et leurs biens, à Conſtantinople.

Voilà ce qui a été imprimé à peu-près dans les gazettes. Mais ce qui ne l'a pas été juſqu'ici, c'eſt que le comte *Romanzof* ayant envoyé un officier au camp du viſir, cet officier fut mené d'abord au kiaga du viſir ; le kiaga lui dit, après les premiers complimens : *Y a-t-il quelqu'un des comtes Orlof à l'armée ?* L'officier lui répondit que non. Le turc lui demanda avec empreſſement : *Où ſont-ils donc ?* Le major lui dit que deux ſervaient ſur la flotte, et que les trois autres étaient à Pétersbourg. *Eh bien*, répliqua le turc, *ſachez que leur nom m'eſt en vénération, et que nous ſommes tous étonnés de ce que nous voyons. C'eſt envers moi ſurtout que leur généroſité s'eſt ſignalée.*

Digitized by Google

Je suis ce turc qui doit ses femmes, ses enfans, ses biens au comte Orlof. Je ne puis jamais m'acquitter envers eux; mais si pendant ma vie je puis leur rendre service, je le compterai pour un bonheur. 1771.
Il ajouta beaucoup d'autres protestations, et dit entre autres choses que le visir connaissait sa reconnaissance, et l'approuvait. En disant ces paroles, les larmes coulaient de ses yeux.

Voilà donc les Turcs touchés jusqu'aux larmes de la générosité des Russes de la religion grecque. Le tableau de cette action du comte *Orlof* pourra faire un jour, dans ma galerie, le pendant de celui de *Scipion*.

Les sujets de mon voisin le roi de la Chine, depuis que celui-ci a commencé à lever quelques entraves injustes, commercent avec les miens. Ils ont échangé pour trois millions de roubles d'effets, les premiers quatre mois que ce commerce a été ouvert.

Les fabriques royales de mon voisin sont occupées à faire des tapisseries pour moi, tandis que mon voisin demande du blé et des moutons.

Vous me parlez souvent de votre âge, Monsieur : mais quel qu'il soit, vos ouvrages sont toujours les mêmes ; témoin cette Encyclopédie remplie de choses nouvelles. Il ne faut que la lire pour voir que votre génie est dans

Digitized by Google

1771. toute sa force ; à votre égard, les accidens attribués à l'âge deviennent préjugés.

Je suis très-curieuse de voir les ouvrages de vos horlogers : si vous alliez établir une colonie à Astracan, je chercherais un prétexte pour vous y aller voir. A propos d'Astracan je vous dirai que le climat de Tangarock est, sans comparaison, plus beau et plus sain que celui d'Astracan. Tous ceux qui en reviennent disent qu'on ne saurait assez louer cet endroit sur lequel, à l'imitation de la vieille dont il est parlé dans Candide, je vais vous conter une anecdote.

Après la première prise d'Azof, par *Pierre le grand*, ce prince voulut avoir un port sur cette mer, et il choisit Tangarock. Ce port fut construit. Ensuite il balança long-temps s'il bâtirait Pétersbourg sur la Baltique, ou une ville à Tangarock. Enfin, les circonstances le décidèrent pour la Baltique. Nous n'y avons pas gagné du côté du climat : il n'y a presque point d'hiver là-bas, tandis que le nôtre est très-long.

Les Velches, Monsieur, qui vantent le génie de *Mouſtapha*, vantent-ils aussi ses prouesses ? Pendant cette guerre je n'en connais d'autres, sinon qu'il a fait couper la tête à quelques visirs, et qu'il n'a pu contenir la populace de Constantinople, qui a roué de

Digitized by Google

coups, ſous ſes yeux, les ambaſſadeurs des principales puiſſances de l'Europe, lorſque le mien était renfermé aux ſept tours : l'internonce de Vienne eſt mort de ſes bleſſures. Si ce ſont-là des traits de génie, je prie le ciel de m'en priver à jamais, et de le réſerver tout entier pour *Mouſtapha* et le chevalier *Tott* ſon ſoutien. Ce dernier ſera étranglé à ſon tour : le viſir *Mahomet* l'a bien été, quoiqu'il eût ſauvé la vie au ſultan, et qu'il fût le beau-fils de ce prince. 1771.

La paix n'eſt pas ſi prochaine que les papiers publics l'ont débité. La troiſième campagne eſt inévitable, et monſieur *Ali-Bey* aura encore gagné du temps pour s'affermir. Au bout du compte, s'il ne réuſſit pas, *il ira paſſer le carnaval à Veniſe* avec vos exilés.

Je vous prie, Monſieur, de m'envoyer l'épître que vous avez adreſſée au jeune roi de Danemarck, et dont vous me parlez : je ne veux pas perdre une ſeule ligne de ce que vous écrivez. Jugez par là du plaiſir que j'ai à lire vos ouvrages, du cas que j'en fais, et de l'eſtime et de l'amitié que j'ai pour le ſaint hermite de Ferney, qui me nomme ſa favorite : vous voyez que j'en prends les airs.

Digitized by Google

1771.

LETTRE LXXIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{5}{16}$ mars.

MONSIEUR, j'ai reçu vos deux lettres du 14 et 27 février preſque en même temps. Vous déſirez que je vous diſe un mot ſur les groſſièretés et les ſottiſes des Chinois, dont j'ai fait mention dans une de mes lettres: nous ſommes voiſins, comme vous le ſavez; nos liſières, de part et d'autre, ſont bordées de peuples paſteurs tartares et païens. Ces peuplades ſont très-portées au brigandage. Ils s'enlèvent (ſouvent par repréſailles) des troupeaux, et même du monde. Ces querelles ſont terminées par des commiſſaires envoyés ſur les frontières.

Meſſieurs les Chinois ſont ſi grands chicaneurs que c'eſt la mer à boire de finir même des misères avec eux; et, plus d'une fois, il eſt arrivé que n'ayant plus rien à demander, ils exigeaient les os des morts; non pour leur rendre des honneurs, mais uniquement pour chicaner.

Des misères pareilles leur ont ſervi de prétexte pour interrompre le commerce pendant

Digitized by Google

dix années ; je dis de prétexte, parce que la vraie raiſon était que ſa Majeſté chinoiſe avait donné en monopole, à un de ſes miniſtres, le commerce avec la Ruſſie. Les Chinois et les Ruſſes s'en plaignaient également ; et comme tout commerce naturel eſt très-difficile à gêner, les deux nations échangeaient leurs marchandiſes là où il n'y avait point de douane établie, et préféraient la néceſſité aux riſques. 1771.

Lorſque d'ici on leur écrivait l'état des choſes, on recevait en réponſe de très-amples cahiers de proſe mal arrangée, où l'eſprit philoſophique et la politeſſe ne ſe feſaient pas même entrevoir, et qui, d'un bout à l'autre, n'étaient qu'un tiſſu d'ignorance et de barbarie. On leur a dit ici qu'on n'avait garde d'adopter leur ſtyle, parce qu'en Europe et en Aſie ce ſtyle paſſait pour impoli.

Je ſais qu'on peut répondre à cela que les Tartares, qui ont fait la conquête de la Chine, ne valent pas les anciens Chinois ; je le veux croire : mais toujours cela prouve que les conquérans n'ont point adopté la politeſſe des conquis ; et ceux-ci courent riſque d'être entraînés par les mœurs dominantes.

Je viens à préſent à l'article *Lois* que vous avez bien voulu me communiquer, et qui eſt ſi flatteur pour moi. Aſſurément, Monſieur,

Digitized by Google

1771. ſans la guerre que le ſultan m'a injuſtement déclarée, une grande partie de ce que vous dites ſerait fait ; mais, pour le préſent, on ne peut parvenir encore qu'à faire des projets pour les différentes branches du grand arbre de la légiſlation, d'après mes principes qui ſont imprimés, et que vous connaiſſez. Nous ſommes fort occupés à nous battre ; et cela nous donne trop de diſtraction pour mettre toute l'application convenable à cet immenſe ouvrage.

J'aime mieux vos vers, Monſieur, qu'un corps de troupes auxiliaires : celles-ci pourraient tourner le dos dans un moment déciſif. Vos vers feront les délices de la poſtérité, qui ne ſera que l'écho de vos contemporains : ceux que vous m'avez envoyés s'impriment dans la mémoire, et le feu qui y règne, eſt étonnant ; il me donne l'enthouſiaſme de prophétiſer : vous vivrez deux cents ans.

On eſpère volontiers ce que l'on ſouhaite : accompliſſez, s'il vous plaît, ma prophétie ; c'eſt la première que je fais.

CATERINE.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE LXXIV. 1771.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{31 \text{ mars.}}{11 \text{ avril.}}$

MONSIEUR, vos bénédictions me feront prospérer, malgré le grand froid, la guerre, *Moustapha*, et son eunuque noir.

L'on vous a dit vrai, Monsieur; un détachement de l'armée du comte *Romanzof* a passé le Danube, et a causé beaucoup d'effroi sur l'autre rive. Il est vrai encore que vos ennemis les Turcs ont été chassés de la Valachie; il ne leur reste qu'un seul endroit de ce côté-ci du Danube, nommé *Turno*. Il y a eu un combat très-vif à Gorgora : deux mille musulmans y ont mordu la poussière, et quatre mille, au moins, ont été noyés dans le Danube; après quoi, le château, qui est situé sur une île de ce fleuve, s'est rendu, par capitulation, au comte *Olitz*.

Le sultan, très-fâché de ces nouvelles pertes, et ne sachant apparemment à qui s'en prendre, a envoyé chercher la tête du hospodar *in partibus* qu'il fit l'année passée. Celui-ci, soit dit en passant, a trouvé la Valachie presque entière entre nos mains.

Digitized by Google

1771. On me confirme de toutes parts le bien que vous me dites du nouveau roi de Suède; proche parent, proche voisin, il faut espérer que nous vivrons en paix.

Tout se prépare pour vous satisfaire et donner de la besogne au sultan. Le comte *Orlof*, qui était venu ici pour un moment, est reparti pour Livourne avec son prince d'*Olgourouski :* ils s'embarqueront pour Paros; les troupes y campent, et entre autres un gros détachement du régiment des gardes *Préotrajeuski.*

On ne saurait ajouter, Monsieur, aux sentimens d'estime et d'amitié que j'ai pour vous.

CATERINE.

LETTRE LXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 avril.

MADAME,

J'ENVOIE à votre Majesté impériale, selon ses ordres, l'épître au roi de Danemarck. Il me paraît qu'elle ne vaut pas celle que j'ai adressée à l'héroïne du Nord. Il semble que j'aye proportionné mon peu de force à la

Digitized by Google

grandeur du sujet. Car, bien que le roi de Danemarck fasse aussi le bonheur de ses peuples; bien qu'il ait tiré des coups de canon contre les pirates d'Alger, il n'a point humilié l'orgueil ottoman; il n'a point triomphé de *Moustapha*; il n'a pas encore joint le goût des lettres à la gloire des conquêtes. 1771.

A l'égard des velches qui sont à l'occident de l'Allemagne, et vis-à-vis l'Angleterre, ils ne font actuellement nulle conquête depuis qu'ils ont perdu la fertile contrée du Canada; ils font toujours beaucoup de livres, sans qu'il y en ait un seul de bon; ils ont de mauvaise musique, et point d'argent. Les parlemens du royaume, qui se croyaient le parlement d'Angleterre, à cause de l'équivoque du nom, bataillent contre le gouvernement à coups de brochures; les théâtres retentissent de mauvaises pièces qu'on applaudit; et tout cela compose le premier peuple de l'univers, la première cour de l'univers, les premiers singes de l'univers. Ils ont une guerre civile par écrit, qui ne ressemble pas mal à la guerre civile des rats et des grenouilles.

Je ne sais si le chevalier de *Tott* sera le premier canonnier de l'univers; mais je me flatte que le trône ottoman, pour lequel j'ai très-peu d'inclination, ne sera pas le premier trône.

Digitized by Google

1771. J'entends dire dans mes déſerts que l'ouverture de la campagne eſt déjà ſignalée par une de vos victoires. Je ſupplie votre Majeſté impériale de daigner m'inſtruire ſi je dois commander ma litière, cette année ou l'année prochaine pour m'aller promener ſur le Boſphore.

Ma colonie travaille en attendant, et profite des bontés de votre Majeſté; elle compte faire partir dans huit jours trois ou quatre petites caiſſes de montres, depuis la valeur d'environ huit louis juſqu'à celle de quatre-vingts. Il y en a en diamans avec votre portrait peint par un excellent peintre; toutes les montres ſont bonnes et bien réglées. On a travaillé avec le zèle qu'on doit avoir quand il faut vous ſervir; tous les prix ſont d'un grand tiers meilleur marché qu'en Angleterre; et cependant rien n'eſt épargné.

Nous ſouhaitons tous bien ardemment, dans mon canton, que toutes les heures de ces montres vous ſoient favorables, et que *Mouſtapha* paſſe toujours de mauvais quarts d'heure.

Que l'héroïne du Nord daigne toujours agréer le profond reſpect et la reconnaiſſance du vieux malade du mont Jura!

Digitized by Google

LETTRE LXXVI. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 mai.

MADAME,

Je me ferai donc porter en litière à Tangarock, puiſque le climat eſt ſi doux ; mais je crois que l'air de votre cour ſerait beaucoup plus ſain pour moi. J'aurais le plaiſir de ne mourir ni à la grecque, ni à la romaine. Votre Majeſté impériale permet que chacun s'embarque pour l'autre monde ſelon ſa fantaiſie. On ne me propoſera point de billet de confeſſion.

Mais je n'irai point à Nipchou, ce n'eſt pas là qu'on rencontre des chinois de bonne compagnie ; ils ſont tous occupés dans Pékin à tranſcrire les vers du roi de la Chine en trente-deux caractères.

Je ſoupçonne vos chers voiſins orientaux d'être fort peu inſtruits, très-vains, et un peu fripons ; mais vos autres voiſins les Turcs ſont plus ignorans et plus vains. On les dit moins fripons, parce qu'ils ſont plus riches.

Je crois que vos troupes battraient plus

Digitized by Google

aiſément encore les ſuivans de *Confucius* que
1771. ceux de *Mahomet*.

Je mets à vos pieds le quatrième et le cinquième tome des Queſtions ſur l'Encyclopédie; je ne puis m'empêcher d'y parler de temps en temps de mon gros *Mouſtapha*; et tandis que vos braves troupes prennent des villes, et chaſſent les janiſſaires, je prends la liberté de donner quelques croquignoles à leur maître, en me couvrant de votre égide.

Je ſuis perſuadé que le grand poëte *Kien-long* n'aurait pas violé le droit des gens dans la perſonne de votre miniſtre. On dit que le grand ſultan le tient toujours priſonnier, comme s'il l'avait pris à la guerre. J'eſpère qu'il ſera délivré à la première bataille.

Mon étonnement eſt toujours que les princes et les républiques de la religion de *Chriſt* ſouffrent tranquillement les affronts que leurs ambaſſadeurs eſſuient à la Porte ottomane; eux qui ſont ſouvent ſi pointilleux ſur ce qu'on appelle le point d'honneur.

Je fais toujours des vœux pour *Ali-Bey*; mais je ne ſais pas plus de nouvelles de l'Egypte que n'en ſavaient les Hébreux qui en ont raconté tant de merveilleuſes choſes.

Comme on allait faire le petit paquet des Queſtions d'un ignorant ſur l'Encyclopédie, mes colons de Ferney, qui ſe regardent

Digitized by Google

comme appartenans à votre Majesté impériale, ſont arrivés avec deux caiſſes de leurs montres; je les ai trouvées ſi groſſes que je n'ai pas osé les faire partir toutes deux à la fois. J'ai mis les Questions encyclopédiques dans la caiſſe qui partira demain par les voitures publiques. 1771.

Je l'ai envoyée au bureau des coches de Suiſſe, avec cette ſimple adreſſe :

A ſa Majeſté impériale, l'impératrice de Ruſſie.

A ce nom, tout doit reſpecter la caiſſe, et il n'y a point de confédéré polonais qui oſe y toucher. Votre Majeſté eſt trop bonne, trop indulgente, et, en vérité, trop magnifique, de daigner tant dépenſer en bagatelles, par pure bienfaiſance, lorſqu'elle dépenſe ſi prodigieuſement en canons, en vaiſſeaux, et en victoires.

Il me ſemble que ſi vos Tartaro-chinois de Nipchou avaient du bon ſens, ils achèteraient des montres communes, qu'ils revendraient enſuite dans tout leur empire avec avantage. Les Génevois ont un comptoir à Kanton, et y gagnent conſidérablement. Ne pourrait-on pas en établir un ſur votre frontière? Ma colonie fournirait des montres d'argent du prix de douze à treize roubles, des montres d'or qui ne paſſeraient pas trente à quarante roubles; et elle répondrait d'en

Digitized by Google

1771. fournir pour deux cents mille roubles par an, s'il était nécessaire.

Mais il paraît que les Chinois sont trop soupçonneux et trop soupçonnables, pour qu'on entame avec eux un grand commerce qui demande de la générosité et de la franchise.

Quoi qu'il en soit, je ne suis que le canal par lequel passent ces envois et ces propositions.

J'admire autant votre grandeur d'ame, que je chéris vos succès et vos conquêtes.

Je suis aux pieds de votre Majesté impériale avec le plus profond respect, et la plus inviolable reconnaissance.

P. S. Je r'ouvre mon paquet pour dire à votre Majesté impériale que je reçois dans l'instant de Paris un livre in-4° intitulé Manifeste de la république confédérée de Pologne, du 15 novembre 1769; la date de l'édition est 1770.

On croirait, à la beauté des caractères, qu'il vient de l'imprimerie royale de Paris : cet ouvrage ne mérite pourtant pas les honneurs du louvre. Voici ce qui se trouve à la page 5 : „ La sublime Porte, notre bonne voisine „ et fidelle alliée, excitée par les traités qui „ la lient à la république, et par l'intérêt „ même qui l'attache à la conservation de „ nos

Digitized by Google

» nos droits, a pris les armes en notre faveur;
» tout nous invite donc à réunir nos forces, 1771.
» pour nous opposer à la chute de notre
» sainte religion ».

Ne voilà-t-il pas une conclusion bien plaisante? Nous avons obtenu, à force d'intrigue, que les mahométans fissent insolemment la guerre la plus injuste; donc nous devons prévenir la chute de la sainte Eglise catholique, dont tout le monde se moque, mais que personne ne veut détruire, du moins à présent.

Je pense que c'est un bedeau d'une paroisse de Paris qui a écrit cette belle apologie. Votre Majesté la connaît sans doute. Elle a fait beaucoup d'impression sur le ministère de France.

On impute à vos troupes, dans cet écrit, page 240 et 241, des cruautés qui, si elles étaient vraies, seraient capables de soulever tous les esprits.

Ce Manifeste se répand dans toute l'Europe. Votre Majesté y répondra par des victoires, et par des générosités qui rendent la victoire encore plus respectable.

Digitized by Google

1771.

LETTRE LXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 mai.

MADAME,

Il faut vous dire d'abord que j'ai eu l'honneur d'avoir dans mon hermitage madame la princeſſe d'*Aſchkoff*. Dès qu'elle eſt entrée dans le ſalon, elle a reconnu votre portrait en *mezzo-tinto*, fait à la navette ſur un ſatin, entouré d'une guirlande de fleurs. Votre Majeſté impériale l'a dû recevoir du ſieur *la Salle ;* c'eſt un chef-d'œuvre des arts que l'on exerce dans la ville de Lyon, et qu'on cultivera bientôt à Pétersbourg, ou dans Andrinople, ou dans Stamboul, ſi les choſes vont du même train.

Il faut qu'il y ait quelque vertu ſecrète dans votre image; car je vis les yeux de madame la princeſſe d'*Aſchkoff* fort humides en regardant cette étoffe. Elle me parla quatre heures de ſuite de votre Majeſté impériale, et je crus qu'elle ne m'avait parlé que quatre minutes.

Je tiens d'elle le ſermon de l'archevêque de Twer, *Platon*, prononcé devant le tombeau de *Pierre le grand*, le lendemain que votre

Digitized by Google

Majeſté eut reçu la nouvelle de la deſtruction entière de la flotte turque par la vôtre. Ce diſcours adreſſé au fondateur de Pétersbourg et de vos flottes, eſt à mon gré un des plus beaux monumens qui ſoient dans le monde. Je ne crois pas que jamais aucun orateur ait eu un ſujet auſſi heureux. Le *Platon* des Grecs n'en traita point de pareil. Je regarde cette cérémonie auguſte comme le plus beau jour de votre vie : je dis de votre vie paſſée, car je compte bien que vous en aurez de plus beaux encore. 1771.

Puiſque vous avez déjà un *Platon* à Pétersbourg, j'eſpère que MM. les comtes *Orlof* vont former des *Miltiades* et des *Thémiſtocles* en Gréce.

J'ai l'honneur, Madame, d'envoyer à votre Majeſté impériale la traduction d'un ſermon lithuanien (1) en échange de votre ſermon platonicien ; c'eſt une réponſe modeſte aux menſonges un peu groſſiers et ridicules que les confédérés de Pologne ont fait imprimer à Paris.

C'eſt un grand bonheur d'avoir des ennemis qui ne ſavent pas mentir avec eſprit. Ces pauvres gens ont dit dans leur Manifeſte que vos troupes n'oſaient regarder les Turcs en

(1) Voyez le ſermon du papa *Nicolas Chariſteski*, Politique et légiſlation, tome II.

Digitized by Google

face. Ils ont raiſon, elles n'ont preſque jamais
1771. vu que leur dos.

Je ne ſais pas quel ſermon les Autrichiens vont prêcher en Hongrie. C'eſt peut-être la paix, c'eſt peut-être une croiſade. On nous conte que le ſultan *Ali-Bey* eſt demeuré court dans un de ſes ſermons en Syrie, et qu'il a preſque perdu la parole. Je n'en crois rien : vous le rendrez plus éloquent que jamais. *Mouſtapha* ſera prêché à droite et à gauche ; il finira par ſe confeſſer à l'évêque *Platon*, et par avouer qu'il eſt un gros cochon qui a grommelé contre mon auguſte héroïne fort mal à propos. J'ai toujours l'honneur de haïr ſon croiſſant autant que j'ai d'attachement, de reſpect et de reconnaiſſance pour la brillante étoile du Nord.

Le vieil hermite de Ferney.

Digitized by Google

LETTRE LXXVIII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 mai.

MADAME,

J'AI actuellement dans mon hermitage un de vos ſujets de votre royaume de Cazan, c'eſt M. *Polianski*. Je n'ai jamais vu tant de politeſſe, de circonſpection et de reconnaiſſance pour les bontés de votre Majeſté impériale : on dit qu'*Attila* était originaire de Cazan ; ſi la choſe eſt vraie, il ſe peut fort bien que le fléau de DIEU ait été un très-aimable homme ; je n'en doute pas même, puiſqu'*Honoria*, la ſœur d'un ſot empereur *Valentinien III*, devint amoureuſe de lui, et voulut à toute force l'épouſer.

La cour du roi d'Eſpagne admire la généroſité de M. le comte *Alexis Orlof*, et la reconnaiſſance du bacha. Pour la cour de Verſailles, elle n'eſt occupée que des tracaſſeries des cours de juſtice.

Pendant que ces pauvretés velches amuſent ſérieuſement l'oiſiveté de toute la France, peut-être dans ce moment votre flotte détruit celle des Turcs, peut-être vos troupes ont-elles paſſé le Danube.

Digitized by Google

1771. On dit cependant que votre Majeſté impériale, à qui le Turc a déjà rendu M. *Obreskof*, eſt en train d'écouter des propoſitions de paix; pour moi je crois qu'elle n'eſt en train que de vaincre.

Je me mets à ſes pieds avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance.

Le vieil hermite de Ferney.

LETTRE LXXIX.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{20}{31}$ mai.

MONSIEUR, les puiſſances du Nord vous ont ſans doute beaucoup d'obligation pour les belles épîtres que vous leur avez adreſſées; je trouve la mienne admirable; chacun de mes jeunes confrères, j'en ſuis sûre, en dira autant de la ſienne. Je ſuis très-fâchée de ne pouvoir vous donner en revanche que de la mauvaiſe proſe. De ma vie je n'ai ſu faire ni vers ni muſique, mais je ne ſuis point privée du ſentiment qui fait admirer les productions du génie.

La deſcription que vous me faites du premier peuple de l'univers ne donnera d'envie à aucun autre ſur l'état préſent des Velches.

Digitized by Google

Ils crient beaucoup en ce moment, ſans, ce me ſemble, ſavoir pourquoi : on dit que c'eſt la mode, et qu'à Paris elle tient ſouvent lieu de raiſon. On veut un parlement, on en a un ; la cour a exilé les membres qui compoſaient l'ancien, et perſonne ne diſpute au roi le pouvoir d'exiler ceux qui ont encouru ſa diſgrâce. 1771.

Ces membres, il faut l'avouer, étaient devenus tracaſſiers, et rendaient l'Etat anarchique. Il paraît que tout le bruit qu'on a fait ne mène à rien, et qu'il y a beaucoup plus de grands mots que de principes fondés ſur des autorités, dans tous les écrits du parti oppoſé à la cour. Il eſt vrai auſſi qu'il eſt difficile de juger de l'état des choſes à la diſtance d'où je les vois.

Apparemment que les Turcs ne font pas grand fond ſur les canons du ſieur *Tott*, puiſqu'ils ont enfin relâché mon réſident, lequel, ſi on en peut croire les diſcours du miniſtre de la Porte, doit ſe trouver à préſent ſur le territoire autrichien.

Y a-t-il un exemple dans l'hiſtoire que les Turcs aient relâché, au milieu de la guerre, le miniſtre d'une puiſſance qu'ils avaient offenſée par une telle enfreinte du droit des gens ? On croirait que le comte *Romanzof* et le comte *Orlof* leur ont appris à vivre.

Digitized by Google

1771. Voilà un pas vers la paix, mais elle n'eſt pas faite pour cela. L'ouverture de la campagne nous a été très-favorable, comme on vous l'a dit, Monſieur. Le général-major *Weiſmann* a paſſé le Danube à deux repriſes; la première avec ſept cents, la ſeconde avec deux mille hommes. Il a défait un corps de ſix mille Turcs, s'eſt emparé d'Iſacki où il a brûlé les magaſins ennemis, le pont que l'on commençait à conſtruire, les frégates, les galères et les bateaux qu'il n'a pu emmener avec lui: il a fait un grand butin et beaucoup de priſonniers, outre cinquante-un canons de bronze, dont il a encloué la moitié. Il eſt revenu ſur cette rive-ci ſans que perſonne l'en empêchât, quoique le viſir, avec ſoixante mille hommes, ne fût qu'à ſix heures de chemin d'Iſacki.

Si la paix ne ſe fait pas cette année, vous pourrez commander votre litière. N'oubliez pas, Monſieur, d'y faire mettre une pendule de votre fabrique de Ferney; nous la placerons dans Sainte-Sophie, et elle fournira aux futurs antiquaires le ſujet de quelques ſavantes diſſertations.

CATERINE.

Digitized by Google

LETTRE LXXX. 1771.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{24}{4}$ mai. juin.

MONSIEUR, si vous vous faites porter en litière à Tangarock, comme votre lettre du 6 de mai me l'annonce, vous ne pourrez éviter Pétersbourg. Je ne sais si l'air de ma cour vous conviendrait, et si huit mois d'hiver vous rendraient la santé. Il est vrai que si vous aimez à être au lit, le froid vous en fournirait un prétexte spécieux; mais vous n'auriez nul besoin de prétexte: vous ne seriez point gêné, je vous assure, et j'ose dire qu'il n'y a guère d'endroits où on le soit moins. A l'égard des billets de confession, nous en ignorons jusqu'au nom. Nous compterions pour un ennui mortel de parler de ces disputes rebattues, et sur lesquelles on prescrit le silence par édit dans d'autres pays. Nous laissons volontiers croire à chacun ce qui lui plaît. Tous les chinois de bonne compagnie planteraient là le roi de la Chine et ses vers pour se rendre à Nipchou, si vous y veniez; et ils ne feraient que leur devoir en rendant hommage au premier lettré de notre siècle.

Digitized by Google

1771. Le croiriez-vous, Monſieur, mes voiſins orientaux, tels que vous les décrivez, ſont les meilleurs voiſins poſſibles ; je l'ai toujours dit, et la guerre préſente m'a confirmée dans cette opinion.

J'attends avec une impatience que je n'ai que pour vos ouvrages, les quatrième et cinquième tomes des Queſtions ſur l'Encyclopédie. Je vous en remercie d'avance. Continuez, je vous prie, à m'envoyer vos excellentes productions, et battons *Mouſtapha*. Les croquignoles que vous lui donnez devraient le rendre ſage : il en eſt temps.

Je vous ai mandé dans ma précédente qu'il y a apparence que mon réſident eſt relâché. Les princes et les républiques chrétiennes ſont eux-mêmes la cauſe des affronts que leurs ambaſſadeurs eſſuient à Conſtantinople ; ils en font trop accroire à ces barbus ; ſe montrer ou intrigans ou rampans n'eſt pas le moyen de ſe faire eſtimer. Voilà la règle à peu-près que l'Europe a ſuivie, et c'eſt auſſi ce qui a gâté ces barbares. Le roi *Guillaume* d'Angleterre diſait qu'*il n'y a point d'honneur à garder avec les Turcs*.

Les Italiens ont traité leurs priſonniers de guerre avec dureté, mais ils ont donné l'exemple de la ſoupleſſe envers la Porte.

Les nouvelles d'*Ali-Bey* portent qu'il fait

Digitized by Google

des progrès en Syrie, et qui alarment d'autant plus le sultan qu'il n'a que peu de troupes à lui opposer. 1771.

Je connais le Manifeste in-4° dont vous me parlez. Le duc de *Choiseul*, qui n'était pas prévenu en notre faveur, l'avait fait supprimer à cause de son absurdité et des calomnies ridicules qu'il contenait : vous pouvez juger par là du mérite de la pièce. Les cruautés qu'on y reproche à mes troupes sont des mensonges pitoyables. C'est aux Turcs qu'il faut demander des nouvelles de l'humanité des troupes russes pendant cette guerre. La populace même de Constantinople, et tout l'empire turc en ont été si affectés qu'ils attribuent toutes nos victoires à la bénédiction du ciel, obtenue par l'humanité avec laquelle on en a usé avec eux en toute occasion.

D'ailleurs ce n'est pas aux brigands de Pologne à parler sur cette matière; ce sont eux qui commettent tous les jours des férocités épouvantables envers tous ceux qui ne se joignent pas à leur clique pour piller et brûler leur propre pays.

Vous voudrez bien, Monsieur, que je vous remercie particulièrement pour le ton d'amitié et d'intérêt qui règne en général dans votre dernière lettre. J'en suis bien reconnaissante

Digitized by Google

et véritablement touchée. Continuez-moi
1771. votre amitié, et soyez assuré que la mienne vous est sincèrement acquise.

CATERINE.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 juin.

MADAME,

SUR la nouvelle d'une paix prochaine entre votre Majesté impériale, et sa Hautesse *Moustapha*, j'ai renoncé à tous mes projets de guerre et de destruction, et je me suis mis à relire votre instruction pour le code de vos lois. Cette lecture m'a fait encore plus d'effet que les premières. Je regarde cet écrit comme le plus beau monument du siècle. Il vous donnera plus de gloire que dix batailles sur les bords du Danube, car enfin c'est votre ouvrage; votre génie l'a conçu, votre belle main l'a écrit, et ce n'est pas votre main qui a tué des turcs. Je supplie votre Majesté, si elle fait la paix, de garder Tangarock, que vous dites être un si beau climat, afin que je puisse m'y aller établir pour y achever ma

Digitized by Google

vie ſans voir toujours des neiges comme au mont Jura. Pourvu qu'on ſoit à l'abri du vent du nord à Tangarock, je ſuis content. 1771.

J'apprends dans ce moment que ma colonie vient de faire partir encore une énorme caiſſe de montres. J'ai extrêmement grondé ces pauvres artiſtes, ils ont trop abuſé de vos bontés; l'émulation les a fait aller trop loin. Au lieu d'envoyer des montres pour trois ou quatre milliers de roubles tout au plus, comme je le leur avais expreſſément recommandé, ils en ont envoyé pour environ huit mille : cela eſt très-indiſcret. Je ne crois pas que votre Majeſté ait intention de donner tant de montres aux Turcs, quoiqu'ils les aiment beaucoup; mais voici, Madame, ce que vous pouvez faire. Il y en a de très-belles avec votre portrait, et aucune n'eſt chère. Vous pouvez en prendre pour trois à quatre mille roubles, qui ſerviront à faire vos préſens, compoſés de montres depuis environ quinze roubles juſqu'à quarante ou cinquante; le reſte pourrait être abandonné à vos marchands qui pourraient y trouver un très-grand profit.

Je prends la liberté ſurtout de vous prier, Madame, de ne point faire payer ſur le champ la ſomme de trente-neuf mille deux cents trente-huit livres de France à quoi ſe monte le total des deux envois. Vous devez d'ailleurs

Digitized by Google

faire des dépenses si énormes, qu'il faut abso-
1771. lument mettre un frein à votre générosité. Quand on ferait attendre un an mes colons pour la moitié de ce qu'ils ont fourni, je les tiendrais trop heureux, et je me chargerais bien de leur faire prendre patience.

Au reste, ils m'assurent, et plusieurs connaisseurs m'ont dit que tous ces ouvrages sont à beaucoup meilleur marché qu'à Genève, et à plus d'un grand tiers au-dessous du prix de Londres et de Paris. On dit même qu'ils seraient vendus à Pétersbourg le double de la facture qu'on trouvera dans les caisses, ce qui est aisé à faire examiner par des hommes intelligens.

Si votre Majesté était contente de ces envois et des prix, mes fabricans disent qu'ils exécuteraient tout ce que vous leur feriez commander. Ce serait un détachement de la colonie de Saratof établi à Ferney, en attendant que je le menasse à Tangarock. J'aurais mieux aimé qu'ils vous eussent envoyé quelques carrillons pour Sainte-Sophie ou pour la mosquée d'*Achmet;* mais puisque vous n'avez pas voulu cette fois-ci vous emparer du Bosphore, le grand Turc et son grand visir seront trop honorés de recevoir de vous des montres avec votre portrait, et d'apprendre à vous respecter toutes les heures de la journée.

Digitized by Google

Pour moi, Madame, je consacre à votre Majesté impériale toutes les heures qui me restent à vivre. Je me mets à vos pieds avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable. 1771.

Le vieux malade du mont Jura.

LETTRE LXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 juillet.

Republiques, grands potentats,
Qui craignîtes que Catherine
N'achevât bientôt la ruine
Du plus pesant des Mousstaphas :
Vous, qui du moins ne voulez pas
Seconder son ardeur divine,
Je n'irai point dans vos Etats ;
Je ne veux voir que les climats
Honorés par mon héroïne.

Votre Majesté impériale doit être bien persuadée que mon projet est de passer l'été à Pétersbourg, avant d'aller jouir des douceurs de l'hiver à Tangarock. Elle daigne me dire, dans sa lettre du 23 mai, que je pourrais avoir

Digitized by Google

1771. bien froid pendant huit mois ; mais, Madame, avez-vous, comme nous, cent vingt milles de montagnes de glaces éternelles, sur lesquelles un aigle et un vautour n'oseraient voler ? Voilà pourtant ce qui forme la frontière de cette belle Italie ; voilà ce que M. le comte de *Schouvalof* a vu, ce que tous vos voyageurs ont vu, et ce qui fait ma perspective vis-à-vis mes fenêtres. Il est vrai que l'éloignement est assez grand pour que le froid en soit diminué ; et il faut avouer qu'on mange des petits pois peut-être un peu plus tard auprès de Pétersbourg que dans nos vallées ; mais ma passion, Madame, augmente tous les jours tellement que je commence à croire que votre climat est plus beau que celui de Naples.

Je me flatte que votre Majesté doit avoir reçu actuellement les quatrième et cinquième tomes du questionneur.

Si je questionnais le chevalier de *Boufflers*, je lui demanderais comment il a été assez follet pour aller chez ces malheureux confédérés, qui manquent de tout, et surtout de raison, plutôt que d'aller faire sa cour à celle qui va les mettre à la raison.

Je supplie votre Majesté de le prendre prisonnier de guerre ; il vous amusera beaucoup ; rien n'est si singulier que lui, et quelquefois

si

Digitized by Google

si aimable. Il vous fera des chanſons ; il vous deſſinera ; il vous peindra, non pas si bien 1771.
que mes colons de Ferney vous ont peinte sur leurs montres, mais il vous barbouillera. Le voilà donc, ainſi que M. de *Tott*, protecteur de *Mouſtapha* et de l'Alcoran. Pour moi, Madame, je ſuis fidelle à l'Egliſe grecque, d'autant plus que vos belles mains tiennent en quelque façon l'encenſoir, et qu'on peut vous regarder comme le patriarche de toutes les Ruſſies.

Si votre Majeſté impériale a une correſpondance ſuivie avec *Ali-Beg* ou *Ali-Bey*, j'implore votre protection auprès de lui. J'ai une petite grâce à lui demander, c'eſt de faire rebâtir le temple de Jéruſalem, et d'y rappeler tous les Juifs, qui lui payeront un gros tribut, et qui feront de lui un très-grand ſeigneur ; il faut qu'il ait toute la Syrie juſqu'à Alep, et que, depuis Alep juſqu'au Danube, tout le reſte ſoit à vous, à moins que vous n'aimiez mieux faire la paix cette année pour redevenir légiſlatrice et donner des fêtes.

Le malheureux Manifeſte des confédérés n'a pas fait grande fortune en France. Tous les gens ſenſés conviennent que la Pologne ſera toujours le plus malheureux pays de l'Europe, tant que l'anarchie y règnera. J'ai un petit démon familier qui m'a dit tout bas

Digitized by Google

1771. à l'oreille qu'en humiliant d'une main l'orgueil ottoman, vous pacifieriez la Pologne de l'autre. En vérité, Madame, vous voilà la première perſonne de l'univers, ſans contredit ; je n'en excepte pas votre voiſin *Kien-long*, tout poëte qu'il eſt. Comment faites-vous après cela pour n'être pas d'une fierté inſupportable ? Comment daignez-vous deſcendre à écrire à un vieux radoteur comme moi ?

Vous avez la bonté de me demander à qui on a adreſſé les caiſſes de montres ? à vous, Madame ; point d'autre adreſſe qu'*à ſa Majeſté impériale*, le tout recommandé aux ſoins de monſieur le gouverneur de Riga et de monſieur le directeur général de vos poſtes.

Je réitère à votre Majeſté que je ſuis très-indigné contre mes colons qui ont abuſé de vos bontés, malgré mes déclarations expreſſes ; et je la ſupplie encore une fois très-inſtamment de les faire attendre tant qu'il lui conviendra, et de ne ſe point gêner pour eux.

Il eſt vrai que cette colonie ſe perfectionne tous les jours ; votre nom ſeul lui porte bonheur. Ces artiſtes viennent de faire des montres d'un travail admirable. Vous y êtes gravée en or, ce ſont des ouvrages parfaits ; ils ſont deſtinés, je crois, pour l'Allemagne.

Je ne m'attendais pas que mon village caché au pied des Alpes, et qui ne contenait

Digitized by Google

qu'environ quarante miſérables quand j'y arrivai, travaillerait un jour pour le vaſte empire de Ruſſie, et pour celle qui fait la gloire de cet empire. 1771.

Je me mets à vos pieds, et je me ſens tout glorieux d'exiſter encore dans le beau ſiècle que vous avez fait naître.

Que votre Majeſté impériale agrée plus que le profond reſpect du très-vieux et très-paſſionné velche du mont Jura.

LETTRE LXXXIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{26}{7}$ juin. juillet.

MONSIEUR, le 14 juin *Mouſtapha* reçut une nouvelle croquignole : le prince d'*Olgourouski* à la tête de ſon armée força les lignes de Pérécop, et entra dans la Crimée. Le kan, avec cinquante mille tartares et ſept mille turcs, la défendait : ils prirent la fuite lorſqu'ils apprirent qu'un autre corps détaché allait les couper ; et au départ du courrier, les députés de la forteresſe de Pérécop étaient dans notre camp pour régler leur accord. J'attends de moment en moment la nouvelle de la réduction de cette place.

Digitized by Google

1771. L'amiral *Sinevin* eſt parti de Tangarock, et ſe promène préſentement ſur la mer d'Azof, peut-être auſſi plus loin ; je ne puis vous dire au juſte, vu que cela dépend du temps, de la mer et des vents.

Voilà, Monſieur, tout ce que j'ai à vous dire pour le préſent. Je me recommande à vos prières et à votre amitié.

CATERINE.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 juillet.

MADAME,

VOTRE Majeſté impériale trouvera que le vieux des montagnes écrit trop ſouvent; mais mon cœur eſt trop plein ; il faut que mes ſentimens débordent ſur le papier.

J'avais lu, dans une critique aſſez vive du grand ouvrage de l'abbé *Chappe*, que dans une contrée de l'Occident, appelée le pays des Velches, le gouvernement avait défendu l'entrée du meilleur livre et du plus reſpectable que nous ayons ; qu'en un mot, il n'était pas permis de faire paſſer à la douane des

Digitized by Google

pensées, l'instruction sublime et sage, signée *Caterine ;* je ne pouvais le croire. Cette extravagance barbare me semblait trop absurde. J'ai écrit à un commis des feuilles de papier : j'ai su de lui que rien n'est plus vrai. Voici le fait : un libraire de Hollande imprime cette instruction, qui doit être celle de tous les tribunaux du monde ; il en dépêche à Paris une balle de deux mille exemplaires. On donne le livre à examiner à un cuistre, censeur des livres, comme si c'était un livre ordinaire, comme si un polisson de Paris était juge des ordres d'une souveraine, et de quelle souveraine ! Ce marroufle imbécille trouve des propositions téméraires, mal-sonnantes, offensives d'une oreille velche ; il le déclare à la chancellerie comme un livre dangereux, comme un livre de philosophie ; on le renvoie en Hollande sans autre examen. 1771.

Et je suis encore chez les Velches ! et je respire leur atmosphère ! et il faut que je parle leur langue ! non, on n'aurait pas commis cette insolence imbécille dans l'empire de *Moustapha*, et je suis persuadé que *Kien-long* ferait mandarin du premier degré le lettré qui traduirait votre instruction en bon chinois.

Madame, il est vrai que je ne suis qu'à un mille de la frontière des Velches, mais je ne veux point mourir parmi eux. Ce dernier

Digitized by Google

coup me conduira dans le climat tempéré de
1771. Tangarock.

Avant de faire partir ma lettre, je relis l'inſtruction.

Il faut qu'un gouvernement ſoit tel qu'un citoyen ne puiſſe pas craindre un autre citoyen ; mais que tous craignent les lois.

Il ne faut défendre par les lois que ce qui peut être nuiſible à chacun en particulier, ou à la ſociété en général.

Sont-ce donc ces maximes divines que les Velches n'ont pas voulu recevoir ? Ils méritent..... ils méritent..... ils méritent..... tout ce qu'ils ont.

Je demande pardon à votre Majeſté impériale, je ſuis trop en colère ; les vieillards doivent être moins impétueux. Si je vais me fâcher à la fois contre la Turquie et contre la Velcherie, cela eſt capable de ſuffoquer ce pauvre cacochyme qui ſe met en touſſant aux pieds de votre Majeſté impériale.

Digitized by Google

LETTRE LXXXV. 1771.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{16}{27}$ juillet.

MONSIEUR, je crois vous avoir mandé la prise des lignes de Pérécop par assaut, et la fuite du kan de Crimée à la tête de soixante mille hommes, et la réduction du fort d'Orka, qui s'est rendu par accord le 14 juin. Après cela, mon armée entra sur trois colonnes en Crimée; celle de la droite s'empara de Koscloſ, port sur la mer Noire; celle du milieu, que commandait le prince d'*Olgourouski* en personne, marcha vers Karasbasar, où il reçut une députation des chefs des ordres de la Crimée, qui proposèrent une capitulation pour toute la presqu'île. Mais comme leurs députés tardèrent à revenir, le prince d'*Olgourouski* s'avança vers Caffa, autre port sur la mer Noire. Là, il attaqua le camp turc, dans lequel il y avait vingt-cinq mille combattans, qui s'enfuirent sur les vaisseaux qui les avaient amenés. Le séraſquier *Ibrahim* pacha, étant resté presque seul, envoya pour capituler; mais le prince lui fit dire qu'il devait se rendre prisonnier de guerre, ce qu'il fit.

Digitized by Google

1771. Nos troupes entrèrent donc dans Caffa, tambour battant, le 29 juin. En attendant, la colonne gauche avait traverſé la langue de terre qui eſt entre la mer d'Azof et la Crimée, d'où l'on envoya un détachement qui s'empara de Kertz et de Senikone, ce qui ſe fit tout de ſuite : de façon que notre flotte d'Azof, qui ſe tenait dans le détroit, prête à le paſſer, doit être à l'heure qu'il eſt à Caffa. Le prince d'*Olgourouski* m'écrit qu'à la vue du port il y a trois pavillons ruſſes qui croiſent.

Je me hâte de vous mander ces bonnes nouvelles que j'ai reçues ce matin, ſachant la part que vous y prenez. Vous excuſerez auſſi, en faveur de ces nouvelles, le peu d'ordre que j'ai mis dans cette lettre que je vous écris fort à la hâte.

Il ne reſte à l'ennemi, dans la Crimée, que deux ou trois méchans petits forts; les places de conſéquence ſont emportées, et je dois recevoir inceſſamment la capitulation ſignée par les Tartares.

Si, après cela, Monſieur, le ſultan n'en a pas aſſez, on pourra lui en donner encore, et d'une autre eſpèce.

Soyez aſſuré de mon amitié et de l'eſtime diſtinguée que j'ai pour vous.

CATERINE.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE LXXXVI. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 juillet.

MADAME,

Est-il vrai que vous avez pris toute la Crimée ? Votre Majesté impériale daignait me mander par sa lettre du 10 juin que M. le prince d'*Olgourouski* était devant Pérécop ou Précop. La déesse aux cent bouches, qui arrive tous le jours du Nord au Midi, et qui, depuis long-temps, n'apporte que des sottises du Midi au Nord, débite que la Crimée entière est sous votre puissance, et qu'elle ne s'est pas fait beaucoup prier.

C'est du moins une consolation d'avoir le royaume de *Thoas* où la belle *Iphigénie* fut si long-temps religieuse, et où son frère *Oreste* vint voler une statue, au lieu de se faire exorciser.

Mais si, après avoir pris cette Chersonèse taurique, vous accordez la paix à *Moustapha*, que deviendra ma pauvre Gréce ? que deviendra ce beau pays de *Démosthènes* et de *Sophocle* ? J'abandonne volontiers Jérusalem aux musulmans ; ces barbares sont faits pour le pays

Digitized by Google

——— d'*Ezéchiel*, d'*Elie* et de *Caïphe*. Mais je ferai
1771. toujours douloureuſement affligé de voir le théâtre d'Athènes changé en potagers, et le lycée en écuries. Je m'intéreſſais fort au ſultan *Ali-Bey*; je me feſais un plaiſir de le voir négocier avec vous du haut d'une pyramide, faudra-t-il que je renonce à toutes mes belles illuſions? Il eſt bien dur pour moi que vous n'ayez conquis que la Moldavie, la Valachie, la Beſſarabie, la Scythie, le pays des Amazones, et celui de *Médée*; cela fait environ quatre cents lieues; ces bagatelles-là ne me ſuffiſent pas.

Je comptais bien que vous feriez rebâtir Troye, et que votre Majeſté impériale ſe promènerait en bateau ſur les bords du Scamandre. Je vois qu'il faut que je modère mes déſirs, puiſque vous modérez les vôtres.

Je ſuis devenu aveugle, mais j'entends toujours la trompette qui m'annonce vos victoires, et je me dis: Si tu ne peux jouir du bonheur de la voir, tu auras au moins celui d'entendre parler d'elle tous les momens de ta vie.

Si votre Majeſté impériale garde la Cherſonèſe, comme je le crois, elle ajoutera un nouveau chapitre à ſon code, en faveur des muſulmans qui habitent cette contrée. Son Egliſe grecque, la ſeule catholique et la ſeule

Digitized by Google

véritable, sans doute, n'y fera pas beaucoup de conversions; mais elle pourra y établir un grand commerce. Il y en avait un autrefois entre cette Scythie et la Gréce. *Apollon* même fit présent au tartare *Abaris* d'une flèche qui le portait d'un bout du monde à l'autre, à la manière de nos sorciers. Si j'avais cette flèche, je serais aujourd'hui à Pétersbourg, au lieu de présenter sottement du pied des Alpes mon profond respect et mon attachement inviolable à la souveraine d'Azof, de Caffa et de mon cœur. 1771.

Le vieux malade.

LETTRE LXXXVII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{22}{2}$ juillet. auguste.

MONSIEUR, je ne saurais mieux répondre à vos deux lettres du 19 juin et 6 juillet qu'en vous mandant que Jaman et trois autres petites villes, savoir, Temruk, Achaï et Althon, situées sur une grande île qui forme l'autre côté du détroit de la mer d'Azof, dans la mer Noire, se sont rendues à mes troupes dans les premiers jours de juillet. Cet exemple a

Digitized by Google

été suivi par plus de deux cents mille tartares
1771. qui demeurent dans ces îles et en terre-ferme.

L'amiral *Sinevin*, qui est sorti du canal avec sa flotille, a donné la chasse à quatorze bâtimens ennemis pour s'amuser ; un brouillard cependant les a sauvés de ses griffes.

N'est-il pas vrai que voilà bien des matériaux pour corriger et augmenter les cartes géographiques ? Dans cette guerre, on a entendu nommer des endroits dont on n'avait jamais ouï parler auparavant, et que les géographes disaient déserts. N'est-il pas vrai aussi que nous fesons des conquêtes comme quatre? Vous me direz qu'il ne faut pas beaucoup d'esprit pour s'emparer de villes abandonnées. Voilà aussi peut-être la raison qui m'empêche d'être, comme vous dites, d'une fierté insupportable.

A propos de fierté, j'ai envie de vous faire sur ce point ma confession générale. J'ai eu de grands succès durant cette guerre ; je m'en suis réjoui très-naturellement; j'ai dit: La Russie sera bien connue par cette guerre: on verra que cette nation est infatigable, qu'elle possède des hommes d'un mérite éminent, et qui ont toutes les qualités qui forment les héros ; on verra qu'elle ne manque point de ressources, mais qu'elle peut se défendre et faire la guerre avec vigueur lorsqu'elle est injustement attaquée.

Digitized by Google

Toute pleine de ces idées, je n'ai jamais fait réflexion à *Catherine*, qui, à quarante-deux ans, ne saurait croître ni de corps ni d'esprit, mais qui, par l'ordre naturel des choses, doit rester et restera comme elle est. Ses affaires vont-elles bien, elle dit tant mieux. Si elles allaient moins bien, elle emploîrait toutes ses facultés à les remettre dans la meilleure des lisières possibles. 1771.

Voilà mon ambition, et je n'en ai point d'autre; ce que je vous dis est vrai. J'irai plus loin: je vous dirai que pour épargner le sang humain je souhaite sincèrement la paix; mais cette paix est très-éloignée encore, quoique les Turcs, par d'autres motifs, la désirent ardemment. Ces gens-là ne savent pas la faire.

Je souhaite également la pacification des querelles déraisonnables de la Pologne. J'ai affaire là à des têtes écervelées dont chacune, au lieu de contribuer à la paix commune, y nuit au contraire par caprice et par légéreté. Mon ambassadeur a publié une déclaration qui devrait leur ouvrir les yeux; mais il est à présumer qu'ils s'exposeront plutôt à la dernière extrémité que de prendre incessamment un parti sage et convenable. Les tourbillons de *Descartes* n'existèrent jamais qu'en Pologne. Là, chaque tête est un tourbillon qui tourne

Digitized by Google

1771. ſans ceſſe ſur lui-même ; le haſard ſeul l'arrête, et jamais la raiſon ou le jugement.

Je n'ai point encore reçu ni vos Queſtions, ni vos montres de Ferney : je ne doute pas que l'ouvrage de vos fabricans ne ſoit parfait, puiſqu'ils travaillent ſous vos yeux.

Ne grondez pas vos colons de m'avoir envoyé un ſurplus de montres ; cette dépenſe ne me ruinera pas. Il ſerait bien malheureux pour moi ſi j'étais réduite à n'avoir pas, à point nommé, d'auſſi petites ſommes chaque fois qu'il me les faut. Ne jugez point, je vous prie, de nos finances par celles des autres Etats de l'Europe ruinés ; vous me feriez tort. Quoique nous ayons la guerre depuis trois ans, nous bâtiſſons, et tout le reſte va comme en pleine paix. Il y a deux ans qu'aucun nouvel impôt n'a été créé ; la guerre préſentement a ſon état fixé ; une fois réglé, il ne dérange en rien les autres parties. Si nous prenons encore un ou deux Caffa, la guerre eſt payée.

Je ſerai contente de moi toutes les fois que j'aurai votre approbation, Monſieur. J'ai relu auſſi mes inſtructions pour le code, il y a quelques ſemaines, parce que je croyais alors la paix plus prochaine qu'elle ne l'eſt, et j'ai trouvé que j'avais raiſon en l'écrivant. J'avoue que ce code, pour lequel beaucoup

Digitized by Google

de matériaux se préparent et d'autres sont déjà prêts, me donnera encore bien de la tablature avant qu'il parvienne au degré de perfection où je souhaite de le voir; mais il n'importe, il faut qu'il s'achève, quoique Tangarock ait la mer au midi et des hauteurs au nord. 1771.

Cependant vos projets sur cette place ne pourront avoir lieu avant que la paix n'ait assuré ses environs contre toute appréhension du côté de la terre et de la mer; car jusqu'à la prise de la Crimée, c'était la place frontière vis-à-vis les Tartares. Peut-être m'amènera-t-on dans peu le kan de Crimée en personne. J'apprends dans ce moment qu'il n'a pas passé la mer avec les Turcs, mais qu'il est resté dans les montagnes, avec une très-petite suite, à peu-près comme le prétendant en Ecosse après la défaite de *Culloden*. S'il me vient, nous travaillerons à le dégourdir cet hiver; et pour me venger de lui, je le ferai danser, et il ira à la comédie française.

Adieu, Monsieur; continuez-moi votre amitié, et soyez assuré des sentimens que j'ai pour vous.

CATERINE.

P. S. J'allais fermer cette lettre lorsque je reçois la vôtre du 10 juillet, dans laquelle vous me mandez l'aventure arrivée à mon

Digitized by Google

1771. *instruction* en France. Je savais cette anecdote, et même l'appendice, en conséquence de l'ordre du duc de *Choiseul*. J'avoue que j'en ai ri quand je l'ai lu dans les gazettes, et j'ai trouvé que j'étais assez vengée.

L'incendie arrivé à Pétersbourg, a consumé en tout cent quarante maisons, selon les rapports de la police, parmi lesquelles il y en avait une vingtaine bâties en pierres; le reste n'était que des baraques de bois. Le grand vent avait porté la flamme et les tisons de tous côtés, ce qui renouvela l'incendie le lendemain, et lui donna un air surnaturel; mais il n'est pas douteux que le grand vent et l'excessive chaleur ont causé tout ce mal qui sera bientôt réparé. Chez nous, on construit avec plus de célérité que dans aucun autre pays de l'Europe. En 1762, il y eut un incendie deux fois aussi considérable qui consuma un grand quartier bâti en bois, il fut reconstruit en briques en moins de trois ans.

Digitized by Google

LETTRE LXXXVIII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 auguſte.

MADAME,

Est-il bien vrai, ſuis-je aſſez heureux pour qu'on ne m'ait pas trompé? Quinze mille turcs tués ou faits priſonniers auprès du Danube, et cela dans le même temps que les troupes de votre Majeſté impériale entrent dans Pérécop! Cette nouvelle vient de Vienne, puis-je y compter? mon bonheur eſt-il certain?

Je veux auſſi, Madame, vous vanter les exploits de ma patrie. Nous avons depuis quelque temps une danſeuſe excellente à l'opéra de Paris. On dit qu'elle a de très-beaux bras. Le dernier opéra comique n'a pas eu un grand ſuccès, mais on en prépare un qui fera l'admiration de l'*univers*; il ſera exécuté dans la première ville de l'*univers*, par les meilleurs acteurs de l'*univers*.

Notre contrôleur général, qui n'a pas l'argent de l'*univers* dans ſes coffres, fait des opérations qui lui attirent des remontrances et quelques malédictions.

Digitized by Google

1771. Notre flotte ſe prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud.

Nous avons un régiment dont on a fait la revue; les politiques en préſagent un grand événement.

On prétend qu'on a vu un détachement de jéſuites vers Avignon, mais qu'il a été diſſipé par un corps de janſéniſtes qui était fort ſupérieur; il n'y a eu perſonne de tué, mais on dit qu'il y aura plus de quatre convulſionnaires d'excommuniés.

Je ne manquerai pas, Madame, ſi votre Majeſté impériale le juge à propos, de lui rendre compte de la ſuite de ces grandes révolutions.

Pendant que nous feſons des choſes ſi mémorables, votre Majeſté s'amuſe à prendre des provinces en terre-ferme, à dominer ſur la mer de l'Archipel et ſur la mer Noire, à battre des armées turques. Voilà ce que c'eſt que de n'avoir rien à faire, et de n'avoir qu'un petit Etat à gouverner.

Je n'en ſuis pas moins attaché à votre Majeſté impériale avec un profond reſpect et un inviolable dévouement qui ne finira qu'avec ma vie.

Le vieux malade de Ferney.

Digitized by Google

LETTRE LXXXIX. 1771.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{14}{25}$ auguſte.

MONSIEUR, je vois par le contenu de votre lettre du 30 juillet qu'alors vous n'aviez point encore reçu mes lettres qui vous annonçaient la ſoumiſſion de toute la Crimée. Elle a fait ſon accord avec le prince d'*Olgourouski*. Aujourd'hui j'ai reçu un courrier qui m'annonce que les ambaſſadeurs tartares ſont en chemin pour me demander la confirmation du kan qu'ils ont élu à la place de *Sélim Ghérai*, trop attaché intérieurement aux Turcs, parce qu'il avait des poſſeſſions perſonnelles en Romélie. Les Mourza lui ont perſuadé de s'en aller, et lui ont fourni à cet effet quelques eſquifs. Je m'en vais donc faire diſtribuer des ſabres, des aigrettes, des kaftans, et j'aurai un faux air de *Mouſtapha*.

Ces tartares ont fait quelques efforts pour ſecouer l'oppreſſion ottomane ; d'ailleurs nous n'en aurions pas eu auſſi bon marché. Je défierais à préſent *Oreſte* de voler une ſtatue en Crimée : il n'y a pas l'ombre des beaux arts chez ces gens-là ; mais ils n'en conſervent pas

Digitized by Google

moins le goût de prendre ce qui ne leur
1771. appartient pas.

Laiſſez faire ſultan *Ali-Bey* : vous verrez qu'il deviendra joli garçon après avoir pris Damas le 6 juin. Si votre chère Gréce, qui ne ſait que faire des vœux, agiſſait avec autant de vigueur que le ſeigneur des pyramides, le théâtre d'Athènes ceſſerait bientôt d'être un potager, et le lycée une écurie. Mais ſi cette guerre continue, mon jardin de Czarskozélo reſſemblera bientôt à un jeu de quilles, car à chaque action d'éclat j'y fais élever quelque monument. La bataille du Kogul, où dix-ſept mille combattans en battirent cent cinquante mille, y a produit un obéliſque avec une inſcription qui ne contient que le fait et le nom du général : la bataille navale de Tcheſme a fait naître dans une très-grande pièce d'eau une colonne roſtrale : la priſe de la Crimée y ſera perpétuée par une groſſe colonne ; la deſcente dans la Morée et la priſe de Sparte, par une autre.

Tout cela eſt fait des plus beaux marbres qu'on puiſſe voir, et que les Italiens même admirent. Ces marbres ſe trouvent les uns ſur les bords du lac Ladoga, les autres à Caterinimbourg en Sibérie, et nous les employons comme vous voyez : il y en a preſque de toutes couleurs.

Digitized by Google

Outre cela, derrière mon jardin, dans un bois, j'ai imaginé de faire bâtir un temple de mémoire auquel on arrivera par un arc de triomphe. Tous les faits importans de la guerre préſente y ſeront gravés ſur des médaillons avec des inſcriptions ſimples et courtes en langue du pays, avec la date et les noms de ceux qui les ont effectués. J'ai un excellent architecte italien qui fait les plans de ce bâtiment qui, j'eſpère, ſera beau, de bon goût, et ſera l'hiſtoire de cette guerre. Cette idée m'amuſe beaucoup, et je crois que vous ne la trouverez point déplacée. 1771.

Juſqu'à ce que je ſache que la promenade que vous me propoſez ſur le Scamandre ſoit plus agréable que celle de la belle Néva, vous voudrez bien que je préfère cette dernière. Je m'en trouve ſi bien! Je renonce auſſi à la réédification de Troye: j'ai à rebâtir ici tout un faubourg qu'un incendie a ruiné ce printemps.

Je vous prie, Monſieur, d'être perſuadé de ma ſenſibilité pour toutes les choſes obligeantes et heureuſes que vous me dites; rien ne me fait plus de plaiſir que les marques de votre amitié. Je regrette de ne pouvoir être ſorcière, j'emploîrais mon art à vous rendre la vue et la ſanté.

CATERINE.

Digitized by Google

1771.

LETTRE XC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 auguſte.

MADAME,

J'OSE dire que votre Majeſté impériale me devait la lettre dont elle m'honore du 16 juillet. J'avais beſoin de cette douce conſolation après deux déteſtables gazettes conſécutives, dans leſquelles on diſait que les troupes de notre invincible ſultan *Mouſtapha* étaient par-tout pleinement victorieuſes. Je ne conçois pas ce qu'on gagne à débiter de ſi impudens menſonges qui ne peuvent ſéduire les peuples que cinq ou ſix jours. Quand on trompe les hommes, il faut les tromper longtemps, comme on a fait à Rome. Il n'en eſt pas de même en fait d'exploits militaires.

Je préſume que tous les Tartares de Crimée ſont actuellement vos ſujets. Je vous vois marcher de conquête en conquête : on m'aſſure que vos troupes, véritablement victorieuſes, ont paſſé le Danube, et que vous avez cent vaiſſeaux dans les mers de l'Archipel.

Je bénis DIEU d'être né pour voir cette grande révolution. Perſonne ne s'attendait,

Digitized by Google

lorſque *Pierre le grand* était de mon temps à Sardam, qu'un jour votre Majeſté impériale dominerait ſur la mer Noire, ſur l'Archipel et ſur le Danube. 1771.

On m'aſſure que mon cher ami *Ali-Bey* a pris Damas, et qu'il a mis le ſiége devant Alep, afin d'eſſayer juſqu'où l'invincible *Mouſtapha* peut porter la vertu de la réſignation. Si cela eſt vrai, comme je le ſouhaite du fond de mon cœur, jamais la patience d'un ſultan n'a été plus exercée. Mais il faut que cet invincible héros ſoit un homme bien opiniâtre pour ne pas vous demander la paix à genoux.

Nous avons eu un roi, nommé *Louis XI*, qui diſait : *quand orgueil marche devant, dommage marche derrière. Mouſtapha* ne s'eſt pas ſouvenu de cette maxime ; il vous avait ordonné de vider la Podolie, vous avez fort mal obéi. J'oſe me flatter à la fin que vous lui ordonnerez de vider Conſtantinople, et qu'il vous obéira.

Si vous daignez encore, Madame, trouver dans tout ce fracas quelques momens pour lire mes rêveries, les quatrième et cinquième volumes des Queſtions ſur l'Encyclopédie doivent être actuellement entre vos belles mains. Voici en attendant une feuille du tome ſeptième, qui n'eſt pas encore miſe au

Digitized by Google

net. L'auteur a pris la liberté de dire un petit
1771. mot de votre Majeſté, à la page 356.

Je me mets à vos pieds, je les baiſe beaucoup plus reſpectueuſement que ceux du pape; il ſe croit le premier perſonnage du monde, *Mouſtapha* croyait auſſi l'être, mais je ſais bien à qui ce nom eſt dû.

Que ma ſouveraine agrée le profond reſpect de ſa vieille créature.

LETTRE XCI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{4}{15}$ ſeptembre.

MONSIEUR, vous me demandez s'il eſt vrai que dans le temps même que mes troupes entrèrent dans Pérécop, il y a eu ſur le Danube une action au déſavantage des Turcs; je vous répondrai qu'on n'a donné cet été, du côté du Danube, qu'un ſeul combat où le lieutenant général, prince *Repnin*, a battu avec ſon corps détaché un corps de turcs qui s'était avancé après que le commandant de Giurgi leur eut rendu cette place; à peu-près comme Lauterbourg paſſa aux Autrichiens lorſque M. de *Noailles* commandait l'armée françaiſe après la mort de l'empereur *Charles VI.* Le prince *Repnin* étant tombé malade, le

lieutenant

Digitized by Google

lieutenant général *Essen* a voulu reprendre Giurgi, mais il a été repoussé à l'assaut. Cependant, quoi qu'en disent les gazettes, Bucharest est toujours entre nos mains avec toutes les places de la rive du Danube, depuis Giurgi jusqu'à la mer Noire. 1771.

Je ne porte aucune envie aux exploits que vous me mandez de votre patrie. Si les beaux bras de la belle danseuse de l'opéra de Paris, et l'opéra comique qui fait l'admiration de l'univers, consolent la France de la destruction de ses parlemens, et des nouveaux impôts après huit ans de paix, il faut convenir que voilà des services essentiels qu'ils ont rendus au gouvernement. Mais lorsque ces impôts auront été perçus, les coffres du roi seront-ils remplis, et l'Etat libéré ?

Vous me dites, Monsieur, que votre flotte se prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud : je vous donnerai nouvelles pour nouvelles. La mienne est venue d'Azof à Caffa. A Constantinople on est très-affligé de la perte de la Crimée : pour les dissiper, il faudrait leur envoyer l'opéra comique ; et les marionnettes aux mutins de Pologne, au lieu de cette foule d'officiers français qu'on envoie s'y perdre. Ceux de mes troupes qui aiment le spectacle, peuvent assister aux drames de M. *Somorokof* à Tobolsk, où il y a de fort bons acteurs.

Corresp. de l'impér. de R... &c. * V

Digitized by Google

1771. Adieu, Monsieur; combattons les méchans qui ne veulent point rester en repos, et battons-les puisqu'ils le désirent. Aimez-moi, et portez-vous bien.

CATERINE.

LETTRE XCII.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 septembre.

MADAME,

Me trompé-je cette fois-ci! Une flotte toute entière de mes amis les Turcs reduite en cendres dans le port de Lemnos! le comte *Alexis Orlof*, maître de cette île! C'est ce qu'on me mande de Venise. Ces nouvelles retentissent dans les échos des Alpes, et nous répétons les noms de votre Majesté impériale et du comte *Orlof*. Il me semble que c'est à peu-près dans le même temps qu'une autre flotte turque fut consumée dans cette mer l'année passée, voilà un bel anniversaire. On voit bien que Lemnos était en effet l'île de *Vulcain*; ce dieu brûle vos ennemis.

Ah, *Mouftapha*, *Mouftapha*! Eh bien, votre

Digitized by Google

Hauteſſe ſe jouera-t-elle encore à mon impératrice ? lui ordonnerez-vous de vider ſans délai la Podolie ? trouverez-vous fort impertinent qu'elle n'ait pas obéi aux ordres de votre ſublime Porte ? mettrez-vous encore ſes miniſtres en priſon ? Voilà mon auguſte ſouveraine en poſſeſſion de votre Tartarie-Crimée, maîtreſſe de tous vos Etats au-delà du Danube, maîtreſſe de toute votre mer Noire. Vous n'êtes point galant, *Mouſtapha ;* vous deviez venir lui faire la cour, et baiſer ſes belles mains au lieu de lui faire la guerre. Croyez-moi, demandez-lui très-humblement pardon ; c'eſt ce que vous avez de mieux à faire. 1771.

Savez-vous bien, M. *Mouſtapha*, que mon héroïne, occupée continuellement à vous battre, trouve encore le temps de m'écrire des lettres pleines d'eſprit et de grâces ? Vous douteriez-vous par haſard de ce que ſignifient ces mots *grâces* et *eſprit ?* Elle a daigné me mander du 22 juillet, 2 auguſte, qu'on lui aurait l'obligation d'une carte géographique de la Crimée ; on n'en a jamais eu de paſſables juſqu'à préſent ; vous n'êtes pas géographes, vous autres Turcs, vous poſſédez un beau pays, mais vous ne le connaiſſez pas. Mon impératrice vous le fera connaître.

Savez-vous ſeulement où était le paradis

Digitized by Google

terreſtre ? Moi je le ſais. Il eſt par-tout où eſt
1771. *Catherine II*, proſternez-vous avec moi à ſes pieds.

Donné à Ferney, le 3 de la lune de Schéval.

LETTRE XCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 octobre.

SEIGNEUR MOUSTAPHA,

Je demande pardon à votre Hauteſſe du dernier compliment que je vous ai fait ſur votre flotte, prétendue brûlée par ces braves *Orlof*; ce qui eſt vraiſemblable n'eſt pas toujours vrai. On m'avait mal informé, mais vous avez encore de plus fauſſes idées que je n'ai de fauſſes nouvelles.

Vous vous êtes plus lourdement trompé que moi, quand vous avez commencé cette guerre contre ma belle impératrice. Vous êtes bien payé d'avoir été un ignorant qui, du fond de votre ſérail, ne ſaviez point à qui vous aviez affaire! Plus vous étiez ignorant, et plus vous étiez orgueilleux. C'eſt une grande leçon pour tous les rois. Il y a près de trois

Digitized by Google

ans que je vous prédis malheur. Mes prédictions se sont accomplies ; et quant à votre flotte brûlée, ce qui est différé n'est pas perdu. Comptez sur MM. les comtes *Orlof*. 1771.

D'ailleurs il est bien plus agréable de vous prendre la Crimée que de vous brûler quelques vaisseaux. Ne soyez plus si glorieux, mon bon *Moustapha*. Il est vrai que mon impératrice vous donne une place dans son temple de mémoire ; mais vous y serez placé comme les rois vaincus l'étaient au capitole.

On m'écrit que vous entendez enfin raison, et que vous demandez la paix. Je ne sais si vous êtes assez raisonnable pour faire cette démarche, et si on m'a trompé sur cette affaire comme sur votre flotte.

J'ignore encore s'il est vrai que vos troupes aient battu mon cher *Ali-Bey* en Syrie. J'ai peur que ce petit succès ne vous enivre ; mais prenez-y garde, les Russes ne ressemblent pas aux Egyptiens ; ils vous donnent sur les oreilles depuis trois ans, et vous les frotterons encore si vous persistez à ne pas demander pardon à l'auguste *Catherine*. J'ai été très-fâché que vous l'ayez forcée d'interrompre son beau code de lois, pour vous battre. Elle aurait mieux aimé être *Thémis* que *Bellone ;* mais, grâce à vous, elle est montée au temple de la gloire par tous les chemins. Restez dans

Digitized by Google

votre temple de l'orgueil et de l'oiſiveté, et
1771. croyez que je ſerai toujours tout à vous.

L'hermite de Ferney.

Je prends la liberté d'envoyer ma lettre à ſa Majeſté impériale de Ruſſie, qui ne manquera pas de vous la faire rendre.

LETTRE XCIV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{6}{17}$ octobre.

MONSIEUR, j'ai à vous fournir un petit ſupplément à l'article *fanatiſme*, qui ne figurera pas mal auſſi dans celui des *contradictions*, que j'ai lu avec la plus grande ſatisfaction dans le livre des Queſtions ſur l'Encyclopédie. Voici de quoi il s'agit.

Il y a des maladies à Moſcou : ce ſont des fièvres pourprées, des fièvres malignes, des fièvres chaudes avec taches et ſans taches, qui emportent beaucoup de monde, malgré toutes les précautions qu'on a priſes. Le grand-maître comte *Orlof* m'a demandé en grâce d'y aller pour voir ſur les lieux quels ſeraient les arrangemens les plus convenables à prendre

Digitized by Google

pour arrêter ce mal. J'ai consenti à cette action si belle et si zélée de sa part, non sans sentir une vive peine sur le danger qu'il va courir. 1771.

A peine était-il en chemin, depuis vingt-quatre heures, que le maréchal *Soltikof* m'écrivit la catastrophe suivante, qui s'est passée à Moscou du 15 au 16 septembre, vieux style.

L'archevêque de cette ville, nommé *Ambroise*, homme d'esprit et de mérite, ayant appris qu'il y avait depuis quelques jours une grande affluence de populace devant une image qu'on prétendait qui guérissait les malades (lesquels expiraient aux pieds de la *sainte Vierge*), et qu'on y portait beaucoup d'argent, envoya mettre son sceau sur cette caisse, pour l'employer ensuite à quelques œuvres pieuses: arrangement économique que chaque évêque est très en droit de faire dans son diocèse. Il est à supposer qu'il avait intention d'ôter cette image, comme cela s'est pratiqué plus d'une fois, et que ceci n'était qu'un préambule. Effectivement, cette foule de monde rassemblée dans un temps d'épidémie, ne pouvait que l'augmenter. Mais voici ce qui arriva.

Une partie de cette populace se mit à crier: *L'archevêque veut voler le trésor de la sainte Vierge, il faut le tuer.* L'autre prit parti pour l'archevêque. Des paroles ils en vinrent aux

Digitized by Google

1771. coups. La police voulut les séparer, mais la police ordinaire n'y put suffire. Moscou est un monde, non une ville. Les plus furieux se mirent à courir vers le Kremelin ; ils enfoncèrent les portes du couvent où réside l'archevêque ; ils pillèrent ce couvent, s'enivrèrent dans les caves, où beaucoup de marchands tiennent leurs vins ; et n'ayant point trouvé celui qu'ils cherchaient, une partie s'en alla vers le couvent nommé *Donskoi*, d'où ils tirèrent ce respectable vieillard qu'ils massacrèrent inhumainement ; l'autre resta à se battre en partageant le butin.

Enfin le lieutenant-général *Jérapkin* arriva avec une trentaine de soldats, qui les obligèrent bien vite à se retirer. Les plus mutins furent pris. En vérité, ce fameux dix-huitième siècle a bien là de quoi se glorifier ! nous voilà devenus bien sages ! Mais ce n'est pas à vous qu'il faut parler sur cette matière : vous connaissez trop les hommes pour vous étonner des contradictions et des extravagances dont ils sont capables. Il suffit de lire vos Questions sur l'Encyclopédie pour être persuadé de la profonde connaissance que vous avez de l'esprit et du cœur des humains.

Je vous dois mille remercîmens, Monsieur, de la mention que vous voulez bien faire de moi dans divers endroits de ce dictionnaire

très-utile

Digitized by Google

très-utile et très-agréable : je fuis étonnée d'y trouver fouvent mon nom à la fin d'une page où je l'attendais le moins. 1771.

J'eſpère que vous aurez reçu, à l'heure qu'il eſt, la lettre de change pour le payement des fabricans qui m'ont envoyé leurs montres.

La nouvelle du combat naval donné à Lemnos eſt fauſſe. Le comte *Alexis Orlof* était encore à Paros le 24 juillet, et la flotte turque n'oſe montrer ſes beaux yeux en de çà des Dardanelles. Votre lettre au ſujet de ce combat eſt unique. Je ſens, comme je le dois, les marques d'amitié qu'il vous plaît de me donner, et je vous ai les plus grandes obligations pour vos charmantes lettres.

J'ai trouvé, Monſieur, dans les Queſtions ſur l'Encyclopédie, ſi remplies de choſes auſſi excellentes que nouvelles, à l'article *Economie publique*, page 61 de la cinquième partie, ces paroles : *Donnez à la Sibérie et au Kamshatka réunis, qui ſont quatre fois l'étendue de l'Allemagne, un Cyrus pour ſouverain, un Solon pour légiſlateur, un duc de Sulli, un Colbert pour ſurintendant des finances, un duc de Choiſeul pour miniſtre de la guerre et de la paix, un Anſon pour amiral ; ils y mourront de faim avec tout leur génie.*

Je vous abandonne tout le pays de la Sibérie

—— et du Kamshatka, qui eſt ſitué au-delà du
1771. ſoixante-troiſième degré ; en revanche, je plaide chez vous la cauſe de tout le terrain qui ſe trouve entre le ſoixante-troiſième et le quarante-cinquième degré : il manque d'hommes en proportion de ſon étendue, de vins auſſi. Non-ſeulement il eſt cultivable, mais même très-fertile. Les blés y viennent en ſi grande abondance, qu'outre la conſommation des habitans, il y a des braſſeries immenſes d'eau-de-vie ; et il en reſte encore aſſez pour en mener par terre en hiver, et par les rivières en été, juſqu'à Archangel, d'où on l'envoie dans les pays étrangers. Et peut-être en a-t-on mangé dans plus d'un endroit, en diſant que les blés ne mûriſſent jamais en Sibérie.

Les animaux domeſtiques, le gibier, les poiſſons, ſe trouvent en grande abondance dans ces climats ; et il y en a d'eſpèce excellente, qu'on ignore dans les autres pays de l'Europe.

Généralement, les productions de la nature en Sibérie ſont d'une richeſſe extraordinaire : témoin la grande quantité de mines de fer, de cuivre, d'or et d'argent, les carrières d'agates de toutes couleurs, de jaſpe, de criſtaux, de marbres, de talc, &c. &c. qu'on y trouve.

Il y a des diſtricts entiers couverts de cèdres d'une épaiſſeur extraordinaire, auſſi beaux

Digitized by Google

que ceux du mont Liban, et des fruitiers sauvages de beaucoup d'espèces différentes. 1771.

Si vous êtes curieux, Monsieur, de voir des productions de la Sibérie, je vous en enverrai des collections de différentes espèces qui ne sont communes qu'en Sibérie, et rares par-tout ailleurs. Mais une chose qui démontre, je pense, que le monde est un peu plus vieux que nos nourrices ne nous le disent, c'est qu'on trouve dans le nord de la Sibérie, à plusieurs toises sous terre, des ossemens d'éléphans, qui depuis fort long-temps n'habitent plus ces contrées.

Les savans, plutôt que de convenir de l'antiquité de notre globe, ont dit que c'était de l'ivoire fossile; mais ils ont beau dire, les fossiles ne croissent point en forme d'éléphant très-complet.

Ayant plaidé ainsi devant vous la cause de la Sibérie, je vous laisse le jugement du procès, et me retire en vous réitérant les assurances de la plus haute considération, et de l'amitié et de l'estime la plus sincère.

CATERINE.

Digitized by Google

1771.

LETTRE XCV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

MADAME,

Je n'écris point par cette poſte à *Mouſtapha*; permettez-moi de donner la préférence à votre Majeſté impériale; il n'y a pas moyen de parler à ce gros cochon, quand on peut s'adreſſer à l'héroïne du ſiècle.

J'ai le cœur navré de voir qu'il y a de mes compatriotes parmi ces fous de confédérés. Nos Velches n'ont jamais été trop ſages, mais du moins ils paſſaient pour galans; et je ne ſais rien de ſi groſſier que de porter les armes contre vous. Cela eſt contre toutes les lois de la chevalerie. Il eſt bien honteux et bien fou qu'une trentaine de blanc-becs de mon pays aient l'impertinence de vous aller faire la guerre, tandis que deux cents mille tartares quittent *Mouſtapha* pour vous ſervir. Ce ſont les Tartares qui ſont polis, et les Français ſont devenus des ſcythes. Daignez obſerver, Madame, que je ne ſuis point velche; je ſuis ſuiſſe, et ſi j'étais plus jeune, je me ferais ruſſe.

Votre Majeſté impériale m'a bien conſolé

Digitized by Google

par sa lettre du 4 septembre ; elle a daigné m'apprendre le véritable état des affaires vers le Danube. La France ma voisine retentissait des plus fausses nouvelles ; mais je reste toujours dans ma surprise que *Mouſtapha* ne demande point la paix. Est-ce qu'il aurait quelques succès contre mon cher *Ali-Bey* ? 1771.

Ah ! Madame, qu'une paix glorieuse serait belle après toutes vos victoires !

Tandis que vous avez la bonté de perdre quelques momens à lire le quatrième et le cinquième volume des Questions, le questionneur a fait partir le sixième et le septième ; mais il a bien peur de ne pouvoir continuer. Il n'en peut plus, il est bien malade ; et voilà pourquoi il désirait que votre Majesté allât bien vîte à Constantinople, car assurément il n'a pas le temps d'attendre.

Ma colonie est à vos pieds ; je voudrais qu'elle pût envoyer des montres à la Chine par vos caravanes, mais elle est beaucoup plus glorieuse d'en avoir envoyé à Pétersbourg. Votre Majesté impériale est trop bonne ; je suis toujours étonné de tout ce que vous faites. Il me semble que le roi de Prusse en est tout aussi surpris et presque aussi aise que moi. Rien n'égale l'admiration pour votre personne, la reconnaissance et le profond respect du vieux malade de Ferney.

X

Digitized by Google

1771.

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 novembre.

MADAME,

J'AIME toujours mieux prendre la liberté d'écrire à mon héroïne qu'à *Mouſtapha* qui n'eſt point du tout mon héros. J'aurais, à la vérité, beaucoup de plaiſir à lui rire au nez ſur la belle repriſe de Giurgi ou Giorgova, et ſur la défaite totale de ce terrible *Oginski*.

J'ai bien peur qu'on ait trouvé quelques-uns de nos velches parmi leurs priſonniers : *Que diable allaient-ils faire dans cette galère?*

Apparemment que votre Majeſté impériale avait donné le mot à mon cher *Ali-Bey* pour qu'il reprît Damas et la ſainte Jéruſalem, pendant que votre Majeſté reprendrait Giorgova. Si cette aventure de Damas eſt vraie, je n'ai plus d'inquiétude que pour le ſérail de mon cher *Mouſtapha*. On me flatte que M. le comte *Alexis Orlof* eſt maître du Négrepont ; cela me donne des eſpérances pour Athènes à laquelle je ſuis toujours attaché en faveur de *Sophocle*, d'*Euripide*, de *Ménandre*, et du vieil *Anacréon* mon confrère, quoique les Athéniens

Digitized by Google

soient devenus les plus pauvres poltrons du continent. Mais d'où vient que Raguse, l'ancienne Epidaure (à ce qu'on dit), laquelle appartint si long-temps à l'empire d'Orient, c'est-à-dire au vôtre, se met-elle sous la protection de l'empire d'Occident? Y a-t-il donc d'autre protection à présent que celle de mon héroïne? que font les *savii-grandi* de Venise? pourquoi ne reprennent-ils pas le royaume de *Minos*, pendant que les braves *Orlof* prennent le royaume de *Philoctète*? C'est qu'il n'y a actuellement rien de grand dans l'Europe que mon auguste *Catherine II*, à qui j'ai voué mes derniers soupirs. 1771.

J'étais bien malade; la nouvelle de Giorgova m'a ressuscité pour quelque temps, et je respire encore avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance pour votre Majesté impériale.

Le vieux malade de Ferney.

Digitized by Google

1771.

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 novembre.

MADAME,

Les malheurs ne pouvaient arriver à votre Majesté impériale ni par vos braves troupes ni par votre sublime et sage administration; vous ne pouviez souffrir que par les fléaux qui ont de tout temps désolé la nature humaine. La maladie contagieuse qui afflige Moscou et ses environs est venue, dit-on, de vos victoires mêmes. On débite que cette contagion a été apportée par des dépouilles de quelques turcs vers la mer Noire. *Mouſtapha* ne pouvait donner que la peste dont son beau pays est toujours attaqué. C'était assurément une raison de plus pour tous les princes vos voisins de se joindre à vous et d'exterminer sous vos auspices les deux grands fléaux de la terre, la peste et les Turcs. Je me souviens qu'en 1718 nous arrêtâmes la peste à Marseille; je ne doute pas que votre Majesté impériale ne prenne encore de meilleures mesures que celles qui furent prises alors par notre gouvernement. L'air ne porte point cette contagion, le froid

Digitized by Google

la diminue, et vos soins maternels la diffi-
peront; l'infame négligence des Turcs augmen- 1771.
terait votre prévoyance, si quelque chose pouvait l'augmenter.

On parle d'une disette qui se fait sentir dans votre armée navale. Mais je ne la crois pas, puisque c'est un des braves comtes *Orlof* qui la commande. C'en serait trop d'éprouver à la fois trois faveurs dont le prophète *Gad* en donna une à choisir à votre petit prétendu confrère *David*, pour avoir fait le dénombrement de sa chétive province.

J'éprouve aussi des fléaux dans mes villages; le malheur se fourre dans les trous de souris, comme il marche la tête levée dans les grands empires. Ma colonie d'horlogers a essuyé des persécutions; mais je les ai tirés d'affaire à force d'argent, et j'espère toujours qu'ils pourront vous servir à établir un commerce utile entre vos Etats et la Chine. En vérité, j'aurais mieux aimé les faire travailler sur les bords du Volga que sur ceux du lac de Genève.

Chassez à jamais la peste et les Ottomans au-delà du Danube; et recevez, Madame, avec votre bonté ordinaire le profond respect et l'attachement inviolable du vieil hermite de Ferney pour votre Majesté impériale.

Digitized by Google

1771.

LETTRE XCVIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{18}{29}$ novembre.

MONSIEUR, pour faire tenir votre lettre au seigneur *Mouſtapha*, le maréchal *Romanzof* a envoyé, le mois paſſé, le général-major *Veiſmann* au-delà du Danube. Après avoir fait ſauter en l'air deux petits forts qui barraient ſon chemin, il a marché vers Balada où le grand-viſir était campé; il a pris cette place, a battu les troupes du viſir, s'eſt emparé du canon fondu l'an paſſé par M. *Tott* à Conſtantinople; enſuite il eſt entré poliment dans le camp du viſir pour le voir et lui parler, mais il ne l'y a pas trouvé.

Nos troupes légères ſe ſont portées juſqu'au mont Hémus ſans rencontrer à qui s'adreſſer. Alors M. *Veiſmann*, croyant ſa commiſſion achevée, retourna vers Iſacki qu'il raſa. Pendant ce temps-là un autre général-major a pris les forts de Matelina et de Girſova; et le lieutenant-général *Eſſen* s'amuſait à battre quarante mille turcs commandés par *Mouſſou-Ouglou*, ci-devant viſir, qui s'était avancé en Valachie.

Digitized by Google

Après la défaite de *Moussou*, Giurgi fut repris. Les deux rives du Danube, depuis cet endroit jusqu'à la mer Noire, sont présentement nettoyées de Turcs, comme une maison hollandaise l'est de la poussière. Tout ceci s'est passé du 20 au 27 octobre, vieux style. 1771.

Consolez-vous, Monsieur, votre cher *Ali-Bey* est maître de Damas.

Nous avons ici présentement le halga sultan frère du kan, indépendant de la Crimée, par la grâce de DIEU et des armes de la Russie: c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, plein d'esprit et du désir de s'instruire.

J'ai à vous dire que les maladies à Moscou sont réduites, par les soins infatigables du comte *Orlof*, à un dixième de ce qu'elles étaient. Ses frères ont fait le diable à quatre dans l'Archipel; ils ont partagé leur flotte en deux: l'aîné a fait plusieurs descentes depuis le cap Matapan jusqu'à Lemnos, a enlevé à l'ennemi des magasins et des bâtimens, et a détruit ce qu'il n'a pu emporter; le cadet en a fait autant sur les côtes d'Asie et d'Afrique; mais sa maladie très-sérieuse l'a obligé de revenir à Livourne.

Si ces nouvelles, Monsieur, peuvent vous rendre la santé, elles auront un nouveau mérite à mes yeux, parce qu'on ne saurait s'intéresser plus vivement que je le fais à tout ce qui vous regarde.

Digitized by Google

1771. Dites-moi, je vous prie, ſi l'édition de l'Encyclopédie qu'on fait à Genève eſt avouée par les auteurs de la première ; les éditeurs nouveaux m'ont demandé des mémoires ſur la Ruſſie pour les y inſérer.

CATERINE.

LETTRE XCIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 novembre.

MADAME,

Je vois, par la lettre dont votre Majeſté impériale m'honore du 6 octobre, vieux ſtyle, que vous êtes née pour inſtruire les hommes autant que pour les gouverner.

La populace ſera difficilement inſtruite ; mais tous ceux qui auront reçu une éducation ſeulement tolérable, profiteront de plus en plus des lumières que vous répandez. Il eſt triſte que l'archevêque de Moſcou ait été le martyr de la *bonne Vierge ;* les barbares imbécilles, ſuperſtitieux et ivrognes, qui l'ont tué, méritent ſans doute un châtiment qui faſſe impreſſion ſur ces têtes de buffles. Je ſuis perſuadé que, depuis la mort du fils

Digitized by Google

de la *fainte Vierge*, il n'y a preſque point eu de jour où quelqu'un n'ait été aſſaſſiné à ſon occaſion ; et à l'égard des aſſaſſinats en front de bandière, dont le fils et la mère ont été le prétexte, ils ſont en grand nombre et trop connus. Le meurtre de l'archevêque eſt bien puniſſable ; je trouve celui du chevalier de *la Barre* plus horrible, parce qu'il a été commis de ſang froid par des hommes qui devaient avoir du ſens commun et de l'humanité. 1771.

Je rends grâce à la nature de ce que la maladie épidémique de Moſcou n'eſt point la peſte. Ce mot effrayait nos pays méridionaux. Chacun débitait des contes funeſtes. Les menſonges imprimés qui courent tous les jours ſur votre empire, font bien voir comment l'hiſtoire était écrite autrefois. Si le roi d'Egypte avait perdu une douzaine de chevaux, on diſait que l'*Ange exterminateur* était venu tuer tous les quadrupèdes du pays.

M. le grand-maître *Orlof* eſt un ange *conſolateur*, il a fait une action héroïque. Je conçois qu'elle a dû bien émouvoir votre cœur partagé entre la crainte et l'admiration ; mais vous devez être moins ſurpriſe qu'une autre : les grandes actions ſont de votre compétence. Je remercie votre Majeſté impé-

Digitized by Google

riale de tout ce qu'elle daigne m'apprendre
1771. sur la Sibérie méridionale ; elle m'en dit plus en dix lignes que l'abbé *Chappe* dans un in-folio. Si vous le permettez, cela entrera dans un supplément aux Questions, qu'on prépare à présent au mont Krapac. J'avoue que je suis fort étonné des squelettes d'éléphans trouvés dans le nord de la Sibérie. Je crois difficilement à l'ivoire fossile, et j'ai aussi beaucoup de peine à croire à de véritables dents d'éléphans enterrées trente pieds sous les glaces ; mais je crois la nature capable de tout, et il se pourrait bien faire (en expliquant les choses respectueusement) que l'*Adam* des Hébreux, connu jadis d'eux seuls, fût de très-fraîche date : six mille ans sont en effet bien peu de chose.

Votre Majesté, qui m'a déjà donné tant de marques de bonté, veut m'envoyer quelques productions de la Sibérie. J'oserais lui demander de la graine de ces beaux cèdres qui n'ont pas de peine à surpasser ceux du Liban, car le Liban n'en a presque plus ; je les planterais dans mon hermitage, où il fait quelquefois presque aussi froid qu'en Sibérie. Je sais bien que je ne les verrai pas croître ; mais la postérité les verra, et elle dira : Voilà les bienfaits de celle qui érigea le temple de mémoire.

Digitized by Google

Les artiſtes de Ferney ont reçu l'argent que votre Majeſté a eu la bonté de leur envoyer. Ils ſont à vos pieds comme moi. Je ne me ſouvenais pas de vous avoir parlé d'une pendule ; mais ſi vous en voulez, vous en aurez inceſſamment ; votre Majeſté n'aurait qu'à fixer le prix, je lui réponds qu'elle ſerait bien ſervie, et à bon compte. Ce n'eſt peut-être pas le temps de propoſer un commerce de pendules et de montres avec la Chine ; mais votre univerſalité fait tout à la fois. C'eſt-là, ſelon mon avis, la vraie grandeur, la vraie puiſſance. 1771.

Les Génevois ont bien établi un petit commerce de montres à Canton ; votre Majeſté pourrait en établir un dans l'endroit où les Ruſſes commercent avec les Chinois. Un homme de confiance pourrait envoyer de Pétersbourg à Ferney les ordres auxquels on ſe conformerait ; mais j'ai bien peur que ce plan ne tienne un peu de la propoſition des chars de guerre de *Cyrus*. Vous avez très-bien battu les Turcs ſans le ſecours de ces beaux chars de guerre à la nouvelle mode.

Je me flatte qu'à préſent le comte *Alexis Orlof* leur a pris le Négrepont ſans aucun char : il ne vous faut que des chars de triomphe. Je me mets de loin derrière eux et je crie *io trionfo* d'une voix très-faible et très-caſſée,

Digitized by Google

1771. mais qui part d'un cœur pénétré de tout ce que votre Majesté impériale peut inspirer à l'hermite, &c.

LETTRE C.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 3 décembre.

MADAME,

VOILA sans doute une belle action que les Confédérés ont faite. Je ne doute pas que le révérend père *Ravaillac* et le révérend père *Poignardini* n'aient été les confesseurs de ces messieurs, et qu'ils ne les aient munis du pain des forts, comme le dit le révérend père *Strada*, en parlant du bienheureux *Balthazar Gérard*, assassin du prince d'Orange. Du moins, votre pauvre archevêque de Moscou n'a été tué que par des gueux ivres, par une populace effrénée que la raison ne peut jamais gouverner, et qu'il faut emmuseler comme des ours; mais le roi de Pologne a été trahi, assailli, frappé, par des gentilshommes qui parlent latin, qui lui avaient juré obéissance.

On dit qu'on a imprimé, dans les Etats de

de votre Majeſté impériale, une relation de cette conſpiration étonnante. Oſerais-je vous ſupplier de daigner m'en faire parvenir un exemplaire? Il pourrait me ſervir en temps et lieu, ſuppoſé que j'aye encore quelque temps à vivre. J'avoue que j'ai la faibleſſe d'aimer la vie, quand ce ne ſerait que pour voir l'eſtampe de votre temple de mémoire, et celle de votre ſtatue érigée vis-à-vis celle de *Pierre le grand*. 1771.

Nous ſommes inondés de tant de nouvelles que je n'en crois aucune. La Renommée eſt une déeſſe qui n'acquiert le ſens commun qu'avec le temps; encore même ne l'acquiert-elle pas toujours. L'hiſtoire la plus vraie eſt mêlée de menſonges, comme l'or dans la mine eſt ſouillé par des métaux étrangers; mais les grandes actions, les grands monumens reſtent à la poſtérité. La gloire ſe dégage des lambeaux dont on la couvre, et paraît à la fin dans toute ſa ſplendeur. Heureux l'écrivain qui donnera dans un ſiècle l'hiſtoire de *Catherine II!*

Nous avons toujours dans notre voiſinage un comte *Orlof*, en Suiſſe, avec ſa famille, tandis que les autres vous ſervent ſur terre et ſur mer. M. *Polianski* nous fait l'honneur de venir quelquefois à Ferney; il nous enchante par tout ce qu'il nous dit de la

magnificence de votre cour, de votre affa-
1771. bilité, de votre travail assidu, de la multiplicité des grandes choses que vous faites en vous jouant. Enfin, il me met au désespoir d'avoir près de quatre-vingts ans, et de ne pouvoir être témoin de tout cela. M. *Polianski* a un désir extrême de voir l'Italie, où il apprendrait plus à servir votre Majesté impériale que dans le voisinage de la Suisse et de Genève; il attend sur cela vos ordres et vos bontés depuis long-temps. C'est un très-bon homme, dont le cœur est véritablement attaché à votre Majesté.

Nous voici dans un temps, Madame, où il n'y a pas moyen de prendre de nouvelles provinces à mon cher ami *Moustapha*. J'en suis fâché; mais je le prie d'attendre au printemps.

Je renouvelle mes vœux pour la constante prospérité de vos armes, pour votre santé, pour votre gloire, pour vos plaisirs. Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale avec la plus sensible reconnaissance et le plus profond respect.

Le vieux malade de Ferney.

Digitized by Google

LETTRE CI. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 16 décembre.

MADAME,

J'IMPORTUNE votre Majeſté impériale de mes félicitations, et de mes battemens de mains : on n'a jamais fait avec elle. Une ville n'eſt pas plutôt priſe, qu'une autre eſt rendue. A peine les Turcs ſont-ils battus ſur la rive gauche du Danube, qu'ils ſont défaits ſur la rive droite ; ſi on leur prend cent canons à Giorgiova, on leur en prend cent cinquante dans une bataille. Voilà du moins ce qu'on me dit, et ce qui me comble de joie.

J'eſpère par-deſſus tout cela que l'attentat des Confédérés ſera pour vous un nouveau ſujet de gloire.

Votre Majeſté me permettrait-elle de joindre à ce petit billet une requête de mes colons ? Vous vous ſouvenez que vous trouvâtes dans leurs caiſſes plus de montres qu'ils n'en avaient ſpécifié dans leurs factures. Les artiſtes qui, par l'oubli de leur facture,

Digitized by Google

1771. n'ont pas été compris dans le payement ordonné par votre Majesté, se jettent à vos pieds; ce sont des gens dont toute la fortune est dans leurs doigts. Il ne s'agit que de deux cents quarante-sept roubles, à ce que je crois.

Il y a un de mes artistes qui fait des montres en bagues, à répétition, à secondes, quart et demi-quart, et à carrillon. C'est un prodige bien singulier; mais ces bagatelles difficiles ne sont pas dignes de l'héroïne qui venge l'Europe de l'insolence des Turcs, malgré une partie de l'Europe.

Le roi de Prusse s'est amusé à faire un poëme épique contre les Confédérés. Je crois que M. l'abbé d'*Oliva* payera les frais de l'impression.

Que votre Majesté impériale daigne agréer le profond respect, l'attachement, l'admiration, la reconnaissance du vieux malade de Ferney.

Digitized by Google

LETTRE CII.

1771.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{3}{14}$ décembre.

MONSIEUR, je viens de recevoir votre lettre du 18 novembre. Grâces aux arrangemens pris par le comte *Orlof* à Moscou, il n'y avait, le 28 de ce même mois, que deux personnes de mortes dans cette ville, de la contagion dont vos pays méridionaux ont si grand effroi, et avec raison. Mais il y a encore des malades; les médecins assurent que les deux tiers en réchapperont. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aucune personne de qualité n'en a été attaquée, et qu'il est mort plus de femmes que d'hommes. Dans les corps disséqués, on a trouvé que le sang s'était réfugié dans le cœur et les poumons; qu'il n'y en avait pas une goutte dans les veines; que tous les remèdes étaient mortels, hors ceux qui provoquaient la sueur.

Je vous enverrai incessamment des noix de cèdre de Sibérie; j'ai fait écrire au gouverneur de m'en envoyer de toutes fraîches. Vous les aurez vers le printemps.

Digitized by Google

1771. Les contes de l'abbé *Chappe* ne méritent guère de croyance. Je ne l'ai jamais vu; et cependant il prétend dans son livre avoir mesuré, dit-on, des bouts de bougie dans ma chambre, où il n'a jamais mis le pied. Ceci est un fait.

Votre lettre me tire d'inquiétude au sujet de l'argent des montres, puisqu'enfin il est arrivé. Pour ce qui regarde le commerce des montres à la Chine, je crois qu'il ne serait pas impossible d'y parvenir en s'adressant à quelque comptoir d'ici, qui trouvera bien le moyen de les faire parvenir à la frontière de la Chine; car, quoi qu'en disent certains écrivains, la contrebande ne fait plus ce commerce.

Les tableaux que j'ai fait acheter en Hollande, de la collection de *Brandes*, ont tous péri sur les côtes de Finlande. Il faudra s'en passer. J'ai eu du guignon cette année; en pareil cas, il n'y a d'autre ressource que de s'en consoler.

Je vous ai mandé les nouvelles que j'ai reçues de mes armées de terre et de mer: il ne me reste donc en ce moment, Monsieur, que de vous renouveler tous les sentimens que vous me connaissez.

CATERINE.

Digitized by Google

LETTRE CIII. 1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier janvier.

MADAME,

Je souhaite à votre Majesté impériale, pour l'année 1772, non pas augmentation de gloire, car il n'y a plus moyen, mais augmentation de croquignoles sur le nez de *Moustapha* et de ses visirs, quelques victoires nouvelles, votre quartier général à Andrinople, et la paix.

La lettre de votre Majesté impériale, du 18 novembre, v. ſt., peut me faire vivre encore pour le moins cette année bissextile. Si vous aviez pris la mode des anciens Romains en tout, vos lettres seraient toujours farcies de lauriers. Je voudrais que le frère du nouveau *Thoas* de la Tauride pût voyager dans nos climats, et que je pusse l'entendre. Je serais bien charmé d'apprendre à nos Velches qu'il y a un bel-esprit dans le pays où *Iphigénie* égorgeait, en qualité de religieuse, tous les étrangers, en l'honneur d'une vilaine

Digitized by Google

1772. ſtatue de bois, toute ſemblable à Notre-Dame miraculeuſe de Czenſtokova.

Je ne ſais encore, Madame, ſi c'était la vraie peſte qui s'était emparée de Moſcou; mais elle eſt dans notre voiſinage. Elle a envoyé devant DIEU cinq cents cinquante perſonnes à Crémone, en un jour, à ce que dit la renommée. Pour peu qu'elle ait duré huit jours, il n'y a plus perſonne dans cette ville. On prétend qu'elle eſt venue de la foire de Sinigaglia, pays appartenant à mon ſaint-père le pape, ſur la côte de la mer Adriatique. Les papes ne pouvant plus détrôner les princes, leur envoient ce fléau de DIEU pour les amener à réſipiſcence. Mais la peſte étant venue par le voiſinage de Notre-Dame de Lorette, elle pourra bien paſſer par Rome. Il ſerait triſte que le grand inquiſiteur et le ſacré collége euſſent le charbon.

Le fait eſt que Genève, ma voiſine, tremble de tout ſon cœur, attendu qu'elle a plus de commerce avec Crémone qu'avec Rome; mais ſurement les proceſſions des catholiques auront purifié l'air avant que la peſte vienne à Ferney, qui eſt tout au beau milieu des hérétiques.

Une autre peſte eſt celle des Confédérés de Pologne; je me flatte que votre Majeſté impériale

Digitized by Google

impériale les guérira de leur maladie contagieuse. Nos chevaliers velches, qui ont été porter leur inquiétude et leur curiosité chez les Sarmates, doivent mourir de faim, s'ils ne meurent pas du charbon. Voilà une plaisante croisade qu'ils ont été faire. Cela ne servira pas à faire valoir la prudence et la galanterie de ma chère nation. 1772.

Votre Majesté me demande si les auteurs de l'Encyclopédie avouent l'édition de Genève? Ils la souffrent; mais ils n'en sont pas les maîtres. Elle devait se faire à Paris; notre inquisition ne l'a pas permis. Les libraires de Paris se sont associés avec ceux de Genève pour cet ouvrage, qui ne sera fait de plusieurs années. Ils en sont les maîtres, et ils font travailler des auteurs à tant la feuille, comme je fais travailler mes manœuvres dans mon jardin à tant la toise. Ils ont fait écrire à M. le prince *Gallitzin*, à la Haie, et lui ont demandé sa protection pour obtenir des supplémens; ils ont raison : les articles de Russie donneront du lustre à leur édition, en dépit des canons fondus par M. de *Tott*. Ce M. de *Tott*, au reste, est un homme de beaucoup d'esprit; c'est dommage qu'il ait pris le parti de *Moustapha*.

Je suis fâché qu'*Ali-Bey*, le prince *Héraclius*, le prince *Alexandre*, ne connaissent point

1772. les fêtes de nos remparts, nos admirables opéra-comiques, notre fax-hall perfectionné, et qu'ils ne sachent pas danser le menuet proprement.

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale pour l'année 1772, dont je compte voir le premier jour, car elle commence aujourd'hui; et personne n'est sûr du second.

Votre admirateur et votre très-humble et très-passionné serviteur,

le vieux malade de Ferney.

La peste de Crémone vient de cesser; on dit que ce n'est rien; peut-être demain recommencera-t-elle.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 14 janvier.

MADAME,

Quoi! votre ame partagée entre la Crimée, la Moldavie, la Valachie, la Pologne, la Bulgarie, occupée à roser le grave *Mouſtapha*, et à faire occuper une douzaine d'îles dans l'Archipel par vos argonautes, daigne s'abaisser

Digitized by Google

jusqu'à être en peine si les horlogers de mon village ont reçu l'argent de leurs montres ! 1778. Vous êtes comme *Tamerlan* qui, le jour de la bataille d'Ancyre, ne put s'endormir jusqu'à ce que son nain eût soupé.

J'ai mandé cependant à votre Majesté impériale qu'ils avaient tous été très-bien payés, excepté trois ou quatre pauvres diables dont on avait oublié la facture. Ma lettre est du mois de novembre. Je me flatte qu'elle n'a pas été interceptée par M. *Pulawsky*. En tout cas, il aura vu qu'une impératrice qui entre dans les plus petits détails comme dans les plus grands, est une personne qui mérite quelques considérations et quelques ménagemens.

Je me souviens même de vous avoir proposé, dans une de mes lettres, un commerce de montres avec le roi de la Chine ; ce qui serait plus convenable qu'un commerce de vers, tout grand poëte qu'il est.

Le roi de Prusse, qui a fait un poëme contre les Confédérés, et qui fait assurément mieux des vers que tous les Chinois ensemble, peut lui envoyer ses écrits ; mais moi je ne lui enverrai que des montres.

J'avouerai même que, malgré la guerre, mon village a fait partir des caisses de montres pour Constantinople ; ainsi me voilà en

Digitized by Google

correſpondance à la fois avec les battans et
1778. les battus.

Je ne ſais pas encore ſi *Mouſtapha* a acheté de nos montres ; mais je ſais qu'il n'a pas trouvé avec vous l'heure du berger, et que vous lui faites paſſer de très-mauvais quarts d'heure. On dit qu'il a fait pendre un évêque grec qui avait pris votre parti. Je vous recommande le mufti à la première occaſion.

Permettez-moi de dire à votre Majeſté que vous êtes incompréhenſible. A peine la mer Baltique a-t-elle englouti pour ſoixante mille écus de tableaux que vous feſiez venir pour vous de la Hollande, que vous en faites venir de France pour quatre cents cinquante mille livres. Vous achetez encore mille raretés en Italie. Mais en conſcience où prenez-vous tout cet argent ? Eſt-ce que vous auriez pillé le tréſor de *Mouſtapha*, ſans que les gazettes en euſſent parlé ? Nos Français ſont en pleine paix, et nous n'avons pas le ſou. DIEU nous préſerve de la guerre ! Il y a quatre ans qu'on recommanda à nos charités les ſoldats et les officiers français pris par les troupes de l'empereur de Maroc. Il y a un an qu'une petite frégate du roi, établie ſur le lac de Genève à quatre pas de mon village, fut confiſquée pour dettes, dans un port de Savoie : je ſauvai l'honneur de

Digitized by Google

notre marine en rachetant la frégate ; le ministère ne me l'a point payée. Si vous avez le courage de *Thomyris*, il faut que je vous soupçonne d'avoir les trésors de *Crésus* ; supposé pourtant que *Crésus* fût aussi riche qu'on le dit : car je me défie toujours des exagérations de l'antiquité, à commencer par *Salomon* qui possédait environ six milliars de roubles, et qui n'avait pas d'ouvriers chez lui pour bâtir son temple de bois. 1772.

Je n'ai pas répondu sur le champ aux deux dernières lettres dont votre Majesté impériale m'a honoré, parce que les neiges dont je suis entouré me tuent. Voilà pourquoi je voulais m'établir sur quelque côte méridionale du Bosphore de Thrace ; mais vous n'avez pas voulu encore aller jusque là, et j'en suis bien fâché.

Je me mets à vos pieds ; permettez-moi de les baiser en toute humilité, et même vos mains qu'on dit que vous avez les plus belles du monde. C'est à *Moustapha* de venir les baiser avec autant d'humilité que moi.

Le vieux malade de Ferney.

Digitized by Google

1772.

LETTRE CV.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{30}{10}$ janvier. février.

MONSIEUR, vous me demandez un exemplaire imprimé de l'attentat des révérends pères poignardins confédérés pour l'amour de DIEU ; mais il n'y a point eu de relation de cette déteſtable ſcène, imprimée ici. J'ai ordonné de remettre à M. *Polianski*, votre protégé, l'argent pour ſon voyage d'Italie ; j'eſpère qu'il l'aura reçu à l'heure qu'il eſt, de même que vos colons auxquels j'ai dit d'envoyer deux cents quarante-ſept roubles qui manquent au compte qui leur a été payé ci-devant.

Dans une de vos lettres vous me ſouhaitez, entre autres belles choſes que votre amitié pour moi vous inſpire, une augmentation de plaiſirs : je vais vous parler d'une ſorte de plaiſir bien intéreſſant pour moi, et ſur lequel je vous prie de me donner vos conſeils.

Vous ſavez, car rien ne vous échappe, que cinq cents demoiſelles ſont élevées dans

Digitized by Google

une maiſon ci-devant deſtinée à trois cents épouſes de *Notre Seigneur*. Ces demoiſelles, 1778. je dois l'avouer, ſurpaſſent notre attente; elles ſont des progrès étonnans, et tout le monde convient qu'elles deviennent auſſi aimables qu'elles ſont remplies de connaiſſances utiles à la ſociété. Elles ſont de mœurs irréprochables, ſans avoir cependant l'auſtérité minutieuſe des recluſes. Depuis deux hivers on a commencé à leur faire jouer des tragédies et des comédies; elles s'en acquittent mieux que ceux qui en font profeſſion ici : mais j'avoue qu'il n'y a que très-peu de pièces qui leur conviennent, parce que leurs ſupérieures veulent éviter de leur en faire jouer qui remuaſſent trop tôt les paſſions. Il y a trop d'amour, dit-on, dans la plupart des pièces françaiſes, et les meilleurs auteurs même ont été ſouvent gênés par ce goût ou caractère national. En faire compoſer, cela eſt impoſſible; ce ne ſont pas là des ouvrages de commande, c'eſt le fruit du génie. Des pièces mauvaiſes et inſipides nous gâteraient le goût. Comment faire donc ? je n'en ſais rien, et j'ai recours à vous. Faut-il ne choiſir que des ſcènes ? Mais cela eſt beaucoup moins intéreſſant, à mon avis, que des pièces ſuivies.

Perſonne ne ſaurait mieux en juger que

Digitized by Google

vous, Monsieur; aidez-moi, je vous prie,
1772. de vos conseils.

J'allais finir cette lettre, lorsque je reçois la vôtre du 14 janvier. Je vois à regret que je n'ai point répondu à quatre de vos lettres; cette dernière est écrite avec tant de vivacité et de chaleur, qu'il semble que chaque nouvelle année vous rajeunit. Je fais des vœux pour que votre santé se rétablisse dans le cours de celle-ci.

Plusieurs de nos officiers, que vous avez eu la complaisance d'admettre à Ferney, sont revenus enchantés et de vous et de l'accueil que vous leur avez fait. En vérité, Monsieur, vous me donnez des preuves bien sensibles de votre amitié; vous l'étendez jusqu'à nos jeunes gens avides de vous voir et de vous entendre : je crains qu'ils n'abusent de votre complaisance. Vous direz peut-être que je ne fais ce que je dis, et que le comte *Théodore Orlof* a été à Genève sans entrer à Ferney; mais j'ai bien grondé le comte *Théodore* de n'être point allé vous voir, au lieu de passer quatorze heures à Genève : et, s'il faut tout dire, c'est une mauvaise honte qui l'a retenu. Il prétend qu'il ne s'explique pas en français avec assez de facilité. A cela, je lui ai répondu qu'un des principaux mobiles de la bataille de

Digitized by Google

Tcheſme était diſpenſé de ſavoir exactement la grammaire françaiſe, et que l'intérêt que M. de *Voltaire* veut bien prendre à tout ce qui regarde la Ruſſie, et l'amitié qu'il me marque, me fait ſuppoſer que peut-être il n'aurait point eu de regret (quoiqu'il n'aime pas le carnage) d'entendre les détails de la priſe de la Morée et des deux journées mémorables du 24 et 26 juin 1770, de la bouche même d'un officier général auſſi aimable qu'il eſt brave; et qu'il lui aurait pardonné de ne pas s'expliquer exactement dans une langue étrangère que bien des naturels commencent à ignorer, s'il en faut juger par tant d'ouvrages inſipides et mal écrits qu'on imprime tous les jours. 1772.

Vous vous étonnez de mes emplettes de tableaux: je ferais mieux peut-être d'en acheter moins, mais des occaſions perdues ne ſe retrouvent plus. Mes deniers d'ailleurs ne ſont pas confondus avec ceux de l'Etat; et avec de l'ordre on vient à bout de bien des choſes. Je parle par expérience.

Je m'aperçois que ma lettre devient trop longue. Je finis en vous priant de me continuer votre amitié, et d'être perſuadé que, ſi la paix n'a point lieu, je ferai tout mon poſſible pour vous donner le plaiſir de voir *Mouſtapha* encore mieux accommodé qu'il ne l'a

Digitized by Google

été ci-devant. J'espère que tous les bons chré-
1772. tiens s'en réjouiront avec nous, et que, de façon ou d'autre, ceux qui ne le sont point se rangeront à la raison par des démonstrations aussi convaincantes que deux et deux sont quatre.

LETTRE CVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 février.

MADAME,

J'ai peur que votre Majesté impériale ne soit bien lasse des lettres d'un vieux raisonneur suisse qui ne peut vous servir à rien, qui n'a pour vous qu'un zèle inutile, qui déteste cordialement *Moustapha*, qui n'aime point du tout les Confédérés polaques, et qui se borne à crier, dans son désert, aux truites du lac de Genève : chantons *Catherine II.*

Il m'est tombé entre les mains une petite pièce de vers d'un jeune courlandais ou courlandois qui est venu dans mon hermitage, et que j'aime beaucoup, parce qu'il pense comme moi. Il m'a dit qu'il n'osait pas mettre à vos pieds ce rogaton; mais que, puisque j'avais

Digitized by Google

la hardieſſe de vous ennuyer quelquefois en proſe, il ne m'en coûterait pas davantage d'ennuyer votre Majeſté impériale en vers. 1772.

Je cède donc à l'empreſſement qu'a ce bon courlandais de vous faire bâiller ; vous recevrez ſon ode au milieu de cent paquets qui vous arriveront de la Valachie, des îles de l'Archipel, d'Archangel et de l'Italie ; mais les vers ne veulent être lus que quand on n'a rien à faire ; et je ne penſe pas que ce ſoit jamais le cas de votre Majeſté.

Après tout, elle ne doit pas être ſurpriſe qu'un courlandais faſſe des vers, puiſque le roi de Pruſſe et l'empereur de la Chine en font tous les jours. Il eſt vrai que les vers de l'empereur de la Chine ne ſont pas ſur les Confédérés, mais c'eſt aux Confédérés que le roi de Pruſſe et mon courlandais s'adreſſent.

Au reſte, Madame, nos nouvelliſtes diſent que, voyant enfin qu'il ne paraiſſait aucun *Godefroi de Bouillon*, aucun *Renaud*, aucun *Tancrède* pour ſeconder vos héros, et que perſonne ne voulait gagner des indulgences plénières en allant reprendre Jéruſalem, vous vous amuſez a négocier une trêve avec ces vilains Turcs. Tout ce que vous ferez ſera bien fait ; mais je voudrais qu'ils fuſſent tous au fond de la mer Egée.

Je ne vous parle point des autres nouvelles

Digitized by Google

qu'on débite ; elles me déplairaient beaucoup
1772. si elles étaient vraies ; mais je ne crois point à cette bavarde qu'on appelle la *Renommée* ; je ne crois qu'à la gloire : elle eſt toujours auprès de vous. Elle ſait de quoi il s'agit, elle bâtit le temple de Mémoire à Pétersbourg, et je l'encenſe du fond de ma chaumière.

Je me mets aux pieds de la déeſſe et de la fondatrice du temple avec la reconnaiſſance, le profond reſpect et l'attachement que mon cœur lui doit.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 mars.

MADAME,

J'AI été ſur le point de délivrer pour jamais votre Majeſté impériale de l'ennui de mes inutiles lettres ; et tandis que le roi de Pruſſe achevait ſon poëme contre les Confédérés, tandis qu'un de nos Français entrait, dit-on, par un trou comme un blaireau dans Cracovie, tandis que *Mouſtapha* s'obſtinait à ſe faire battre, et que l'aventure de Copenhague étonnait toute l'Europe, je me mourais tout

Digitized by Google

doucement dans mon hermitage, et je partais pour aller saluer ce *Pierre le grand* qui prépara tous les prodiges que vous faites, et qui ne se doutait pas qu'ils dussent aller si loin. 1772.

Permettez qu'en recouvrant ma faible santé pour un temps bien court, je mette à vos pieds mes respects et mes chagrins. Ces chagrins sont que des gens de ma nation s'avisent d'aller combattre chez les Sarmates contre un roi légitimement élu, plein de vertu, de sagesse et de bonté, avec lequel ils n'ont rien à démêler, et qui ne les connaît pas. Cela me paraît le comble de l'absurdité, du ridicule et de l'injustice.

Mon autre chagrin c'est que les Grecs soient indignes de la liberté qu'ils auraient recouvrée, s'ils avaient eu le courage de vous seconder. Je ne veux plus lire ni *Sophocle*, ni *Homère*, ni *Démosthènes*. Je détesterais jusqu'à la religion grecque si votre Majesté impériale n'était pas à la tête de cette Eglise.

Je vois bien, Madame, que vous n'êtes pas iconoclaste, puisque vous achetez tant de tableaux, tandis que *Moustapha* n'en a pas un. Il y a dans le monde un portrait que je préfère à toute la collection de tableaux dont vous allez embellir votre palais; je l'ai mis sur ma poitrine lorsque j'ai cru mourir, et j'imagine que ce topique m'a conservé un peu de vie.

Digitized by Google

1772. J'emploie le peu qui m'en reſte à gémir ſur la Pologne, à faire des vœux pour *Ali-Bey*, à dire des injures à *Mouſtapha*, à vous ſouhaiter une longue file de proſpérités, tous les plaiſirs poſſibles, et tous les lauriers, dont vous avez déjà une collection plus grande que celle de vos tableaux.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer avec ſa bonté ordinaire le profond reſpect, l'attachement et les bavarderies de l'hermite du mont Jura.

J'apprends dans le moment que mes horlogers de Ferney ont eu la hardieſſe d'écrire à votre Majeſté; je ne doute pas qu'elle ne pardonne à la liberté qu'ils ont priſe de la remercier.

LETTRE CVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 mars.

MADAME,

La lettre de votre Majeſté impériale du 30 janvier, vieux ſtyle, bien ou mal datée, ſemble m'avoir ramené, comme vos lettres à vos généraux d'armée ſemblent devoir faire tomber *Mouſtapha* en faibleſſe.

Digitized by Google

L'article de vos cinq cents demoiſelles m'intéreſſe infiniment. Notre Saint-Cyr n'en a pas deux cents cinquante. Je ne ſais ſi vous leur faites jouer des tragédies ; tout ce que je ſais, c'eſt que la déclamation, ſoit tragique, ſoit comique, me paraît une éducation excellente, qui donne de la grâce à l'eſprit et au corps, qui forme la voix, le maintien et le goût ; on retient cent paſſages qu'on cite enſuite à propos, cela répand des agrémens dans la ſociété, cela fait tous les biens du monde. 1778.

Il eſt vrai que toutes nos pièces roulent ſur l'amour : c'eſt une paſſion pour laquelle j'ai le plus profond reſpect ; mais je penſe, comme votre Majeſté, qu'il ne faut pas qu'elle ſe développe de très-bonne heure. On pourrait, ce me ſemble, retrancher de quelques comédies choiſies les morceaux les plus dangereux pour de jeunes cœurs, en laiſſant ſubſiſter l'intérêt de la pièce ; il n'y aurait peut-être pas vingt vers à changer dans le Miſanthrope, et pas quarante lignes dans l'Avare.

Si ces demoiſelles jouent des tragédies, un jeune homme de mes amis en a fait une depuis peu, dans laquelle on ne peut pas dire que l'amour joue un rôle : ce ſont deux eſpèces de tartares qui ſe regardent plutôt comme époux que comme amans ; je l'enverrai

Digitized by Google

—— à votre Majesté impériale dès qu'elle sera
1772. imprimée. Si elle juge qu'on puisse former un théâtre de nos meilleurs auteurs, pour l'éducation de votre Saint-Cyr, je ferai venir de Paris des tragédies et des comédies en feuilles; je les ferai brocher avec des pages blanches, sur lesquelles je ferai écrire les changemens nécessaires pour ménager la vertu de vos belles demoiselles. Ce petit travail sera pour moi un amusement, et ne nuira pas à ma santé, toute faible qu'elle est. Je serai d'ailleurs soutenu par le plaisir de faire quelque chose qui puisse vous plaire.

Je suppose que votre bataillon de cinq cents filles est un bataillon d'amazones, mais je ne suppose pas qu'elles banniſſent les hommes; il faut bien qu'en jouant des pièces de théâtre, la moitié pour le moins de ces jeunes héroïnes fasse des personnages de héros; mais comment feront-elles celui de vieillard dans les comédies? En un mot, j'attends les instructions et les ordres de votre Majesté sur tout cela.

Je doute que *Moustapha* donne une si bonne éducation aux filles de son sérail. Je le crois d'ailleurs, en comique, un fort mauvais plaisant; et en tragique, je ne le crois pas un *Achille*.

Ce que j'admire, Madame, c'est que vous satisfaites

satisfaites à tout : vous rendez votre cour la plus aimable de l'Europe, dans le temps que vos troupes sont les plus formidables. Ce mélange de grandeur et de grâces, de victoires et de fêtes, me paraît charmant. Tout mon chagrin est d'être dans un âge à ne pouvoir être témoin de tous vos triomphes en tant de genres, et d'être obligé de m'en rapporter à la voix de l'Europe. 1772.

J'ai bien un autre chagrin, c'est que mes compatriotes soient dans Cracovie, au lieu d'être à Paris. Je ne peux pas dire que je souhaite qu'ils vous soient présentés avec le grand-visir par quelques-uns de vos officiers : cela ne serait pas honnête, et on dit qu'il faut être bon citoyen ; j'attends le dénouement de cette affaire, et celui de la pièce que l'on joue actuellement en Danemarck.

Le vieux malade se met aux pieds de votre Majesté impériale avec le profond respect et l'attachement qu'il conservera jusqu'au dernier moment de sa vie.

Digitized by Google

1772.

LETTRE CIX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{19}{30}$ de mars.

MONSIEUR, j'ai reçu fucceſſivement vos deux lettres du 12 février et du 6 mars. Je n'y ai pas répondu plutôt à cauſe d'une bleſſure que je me ſuis faite par mal-adreſſe à la main droite, ce qui m'a empêché d'écrire pendant quelques ſemaines; à peine pouvais-je ſigner.

Votre dernière lettre m'a vraiment alarmée ſur l'état où vous avez été; j'eſpère que celle-ci vous trouvera rétabli. L'ode de M. *Daſtec* n'eſt point l'ouvrage d'un malade. Si les hommes pouvaient devenir ſages, il y a longtemps que vous les auriez rendus tels. Oh, que j'aime vos écrits! il n'y a rien de mieux ſelon moi. Si ces fous de confédérés étaient des êtres capables de raiſon, vous les auriez perſuadés, vous les auriez ramenés au droit ſens; mais je ſais un remède qui les guérira.

Si la guerre continue, il ne nous reſtera guère plus que Byzance à prendre, et en vérité je commence à croire que cela n'eſt pas impoſſible; mais il faut être ſage et dire avec

Digitized by Google

ceux qui le font, que la paix vaut mieux que la plus belle guerre du monde. Tout cela dépend du seigneur *Mouſtapha*. Je ſuis prête à l'une comme à l'autre : et quoiqu'on vous diſe que la Ruſſie eſt ſur les dents, n'en croyez rien ; elle n'a pas encore touché à mille reſſources que d'autres puiſſances ont épuiſées, même en temps de paix. De trois ans elle n'a impoſé aucune nouvelle taxe : non que cela ne fût feſable, mais parce que nous avons ſuffiſamment ce qu'il nous faut. 1772.

Je ſais que les chanſonniers de Paris ont débité que j'avais fait enrôler le huitième homme : c'eſt un menſonge groſſier et qui n'a pas le ſens commun. Apparemment qu'il y a chez vous des gens qui aiment à ſe tromper ; il faut leur laiſſer ce plaiſir, parce que tout eſt au mieux dans ce meilleur des mondes poſſibles, ſelon le docteur *Pangloſs*.

Les procédés de M. *Tronchin* envers moi ſont les plus honnêtes du monde. Je ſuis comme l'impératrice *Théodora*, j'aime les images ; mais il faut qu'elles ſoient bien peintes.

J'ai reçu la lettre de vos horlogers. Je vous envoie ces noiſettes qui contiennent le germe de l'arbre qu'on appelle cédre de Sibérie. Vous pouvez les faire planter en terre ; ils ne ſont rien moins que délicats. Si vous en voulez

Digitized by Google

plus que ce paquet n'en contient, je vous
1772. en enverrai.

Recevez mes remercîmens de toutes les amitiés que vous me témoignez, et soyez assuré de toute mon estime.

CATERINE.

LETTRE CX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{23}{3}$ mars. d'avril.

MONSIEUR, votre lettre du 12 mars m'a causé un contentement bien grand. Rien ne saurait arriver de plus heureux à notre communauté que ce que vous me proposez. Nos demoiselles jouent la comédie et la tragédie: elles ont donné Zaïre l'année passée, et pendant ce carnaval elles ont représenté Zémire, tragédie russe, et la meilleure de M. *Somorocof*, dont vous aurez entendu parler. Ah! Monsieur, vous m'obligerez infiniment si vous entreprenez, en faveur de ces aimables enfans, le travail que vous nommez un amusement, et qui coûterait tant de peine à tout autre. Vous me donnerez par là une marque bien sensible de cette amitié dont je fais un cas si distingué.

Digitized by Google

D'ailleurs ces demoiselles, je dois l'avouer, sont charmantes, et tous ceux qui les voient, l'avouent aussi. Il y en a de quatorze à quinze ans. Si vous les voyiez, je suis persuadée qu'elles s'attireraient votre approbation. J'ai été plus d'une fois tentée de vous envoyer quelques-uns des billets que j'ai reçus d'elles, et qui assurément n'ont pas été composés par leurs maîtres; ils sont trop naturels et trop enfantins. On y voit répandus sur chaque ligne l'innocence, l'agrément et la gaieté de leur esprit. 1778.

Je ne sais si ce bataillon de filles, comme vous le nommez, produira des amazones; mais nous sommes très-éloignés, je vous l'avoue, de faire des religieuses. Nous les élevons au contraire pour les rendre les délices des familles où elles entreront; nous ne les voulons ni prudes ni coquettes, mais aimables, et en état d'élever leurs enfans, d'avoir soin de leur maison.

Voici comment on s'y prend pour distribuer les rôles des pièces de théâtre : on leur dit qu'une telle pièce sera jouée, et on leur demande qui veut jouer tel rôle; il arrive souvent qu'une chambrée entière apprend ce rôle; après quoi on choisit celle qui s'en acquitte le mieux. Celles qui jouent les rôles d'hommes portent dans les comédies une

Digitized by Google

1772. eſpèce de frac long, que nous appelons la mode de ce pays-là. Dans la tragédie, il eſt aiſé d'habiller nos héros convenablement, et pour la pièce et pour leur état. Les vieillards font les rôles les plus difficiles et les moins bien rendus : une grande perruque et un bâton ne rident point l'adoleſcence ; ces rôles ont été un peu froids juſqu'ici. Nous avons eu ce carnaval un petit-maître charmant, un *Blaiſe* original, une dame de *Croupillac* admirable, deux ſoubrettes et un *Avocat patelin* à ravir, et un *Jaſmin* très-intelligent.

Je ne ſais pas comment *Mouſtapha* penſe ſur l'article de la comédie ; mais, il y a quelques années, il donna au monde le ſpectacle de ſes défaites ſans pouvoir ſe réſoudre à changer de rôle. Nous avons ici le kalga ſultan, frère du kan, très-indépendant, de la Crimée, par la grâce de DIEU et les armes de la Ruſſie. Ce jeune prince tartare eſt d'un caractère doux ; il a de l'eſprit ; il fait des vers arabes ; il ne manque aucun de nos ſpectacles ; il s'y plaît ; il va à ma communauté les dimanches après dîné (lorſqu'il eſt permis d'y entrer), pendant deux heures, pour voir danſer les demoiſelles. Vous direz que c'eſt mener le loup au bercail ; mais ne vous effarouchez point : voici comme on s'y prend.

Il y a une très-grande ſalle dans laquelle on

Digitized by Google

a placé un double rang de baluſtrades ; les enfans danſent dans l'intérieur ; le monde eſt rangé autour des baluſtrades, et c'eſt l'unique occaſion que les parens ont de voir nos demoiſelles, auxquelles il n'eſt point permis de ſortir de douze ans de la maiſon. 1772.

Il eſt à appréhender que cette malheureuſe hiſtoire du Danemarck ne ſoit pas la ſeule qui s'y paſſe. Je crois avoir répondu, Monſieur, à toutes vos queſtions. Donnez-moi au plutôt des nouvelles ſatisfeſantes ſur votre ſanté, et ſoyez perſuadé que je ſuis toujours la même.

CATERINE.

Digitized by Google

1772.

LETTRE CXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 mai.

MADAME,

Le vieux malade de Ferney a reçu preſque en même temps de votre Majeſté impériale les deux lettres dont elle l'a honoré, l'une en date du 15 mars, et l'autre du 3 avril, avec le paquet contenant les fruits de cédre du Liban, que les dix tribus chaſſées par le bon *Salmanazar* ont ſans doute tranſplanté en Sibérie.

Votre Majeſté me comble toujours de faveurs. Je vais ſemer ces petites féves dès que la ſaiſon le permettra. Ces cédres-là ombrageront peut-être un jour les génevois; mais, du moins, ils n'auront pas ſous leurs ombrages des rendez-vous de confédérés ſarmates.

J'ai enfin eu l'honneur de voir un des cinq *Orlof:* les héros qu'on appelle les fils *Aimon*, ne ſont qu'au nombre de quatre; ceux-ci ſont cinq. J'ai vu celui qui ne ſe mêle de rien, et qui eſt philoſophe: il m'a étonné, et mes regrets ont redoublé de n'avoir pu jouir de l'honneur

Digitized by Google

l'honneur de voir les quatre autres ; mais votre Majesté sait que je mourrai avec un regret plus cuisant. 1772.

Nos extravagans de chevaliers errans qui ont couru sans mission vers la zone glaciale combattre pour le *liberum veto*, méritent assurément toute votre indignation ; mais les dévots à Notre-Dame de Czenstokova, sont cent fois plus coupables. Du moins nos don *Quichottes* velches ne peuvent se reprocher ni bassesse, ni fanatisme : ils ont été très-mal instruits, très-imprudens et très-injustes.

J'étais moi-même bien mal instruit, ou plutôt aussi aveugle des yeux de l'ame que de ceux du corps, de ne pas comprendre ce que le roi de Prusse m'écrivait, il y a environ un an : *Vous verrez un dénouement auquel personne ne s'attend.* J'avais toujours mon *Moustapha* en tête ; ma chimère sur les frontières de ma Suisse, était que, grâce à mon héroïne, il n'y eût plus de turcs en Turquie. Elle prenait dès ce temps-là même un parti encore plus noble et plus utile, celui de détruire l'anarchie en Pologne, en rendant à chacun ce que chacun croit lui appartenir, et en commençant par elle-même.

Mais qui sait si, après avoir exécuté ce grand projet, elle n'achèvera pas l'autre, et si un jour elle n'aura pas trois capitales,

Digitized by Google

——— Pétersbourg, Moscou et Byzance ? Cette
1772. Byzance est plus agréablement située que les deux autres. Il en sera de votre séjour sur le Bosphore de Thrace comme de mes cèdres du Liban ; je ne les verrai pas, mais au moins mes héritiers les verront.

Je ne verrai pas non plus votre Saint-Cyr, qui est fort au-dessus de notre Saint-Cyr. Nos demoiselles seront très-dévotes et très-honnêtes, mais les vôtres joindront à ces deux bonnes qualités, celle de jouer la comédie, comme elles faisaient autrefois chez nous. L'article de la barbe vous embarrasse ; mais si *Esther* n'avait point de barbe, *Mardochée* en avait. On prétend même que lorsque la *Mardochée*, ornée d'une très-courte barbe blonde, vint un jour répéter son rôle avec *Esther*, tête à tête dans sa chambre, cette *Esther* toute étonnée, lui dit : Eh, mon Dieu ! ma sœur, pourquoi avez-vous mis votre barbe à votre menton ? Quoi qu'il en soit, votre Majesté impériale allie à merveille le temporel et le spirituel. Elle envoie d'un côté des plénipotentiaires, et de l'autre des troupes victorieuses ; ainsi elle donnera la paix à main armée ; on ne la donne guère autrement.

Enfin, je triomphe aussi dans mon coin. J'ai toujours soutenu contre mes contradicteurs opiniâtres que vous viendriez à bout

Digitized by Google

de tout. Il semble que votre courage avait passé dans ma tête. Aucun de mes anti-raisonneurs ne m'a intimidé pendant quatre ans. J'ai enfin gagné obscurément ma gageure, quand vous êtes montée au faîte de la gloire et de la félicité, et quand *Moustapha*, *Kien-long*, *Ganganelli* et le grand lama ne peuvent vous disputer d'être la première personne de notre globe. Cela me rend bien fier. 1772.

Mais je n'en suis ni plus ni moins attaché à votre Majesté impériale avec le respect que tout le monde vous doit comme moi.

Le vieux malade.

LETTRE CXII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétershoff, le $\frac{25}{6}$ juin, juillet.

MONSIEUR, je vois avec plaisir, par votre lettre du 29 mai, que mes noisettes de cèdres vous sont parvenues : vous les semerez à Ferney ; j'en ai fait autant ce printemps à Czarskozélo. Ce nom vous paraîtra peut-être un peu dur à prononcer ; cependant c'est un endroit que je trouve délicieux, parce que j'y plante et que j'y sème. La baronne de

Digitized by Google

1772. *Thunder-ten-tronck* trouvait bien son château le plus beau des châteaux possibles. Mes cèdres sont déjà de la hauteur du petit doigt ; que sont les vôtres ? J'aime à la folie présentement les jardins à l'anglaise, les lignes courbes, les pentes douces, les étangs en forme de lacs, les archipels en terre ferme, et j'ai un profond mépris pour les lignes droites, les allées jumelles. Je hais les fontaines qui donnent la torture à l'eau pour lui faire prendre un cours contraire à sa nature : les statues sont reléguées dans les galeries, les vestibules, &c. En un mot, l'anglomanie domine dans ma plantomanie.

C'est au milieu de ces occupations que j'attends tranquillement la paix. Mes ambassadeurs sont à Yassi depuis six semaines, et l'armistice pour le Danube, la Crimée, la Géorgie, et la mer Noire, a été signée le 19 de mai, vieux style, à Giurgéro. Les plénipotentiaires turcs sont en chemin au-delà du Danube ; leurs équipages, faute de chevaux, sont traînés par la race du dieu *Apis*. A la fin de chaque campagne, j'ai fait proposer la paix à ces messieurs ; ils ne se sont plus apparemment crus en sureté derrière le mont Hémus, puisque cette fois ils ont parlementé tout de bon. Nous verrons s'ils sont assez sensés pour faire la paix à temps.

Digitized by Google

Les chalands de la vierge de Czenſtokova, ſe cacheront ſous le froc de St *François*, et ils auront tout le temps de méditer un grand miracle, par l'interceſſion de cette dame. Vos petits-maîtres priſonniers retourneront chez eux débiter avec ſuffiſance, dans les ruelles de Paris, que les Ruſſes ſont des barbares qui ne ſavent pas faire la guerre. 1772.

Ma communauté, qui n'eſt point barbare, ſe recommande à vos ſoins. Ne nous oubliez point, je vous en prie. Moi, de mon côté, je vous promets de faire de mon mieux, afin de continuer à donner le tort à ceux qui, contre votre opinion, ont ſoutenu pendant quatre ans que je ſuccomberais.

Soyez aſſuré que je ſuis bien ſenſible à tous les témoignages d'amitié que vous me donnez. Mon amitié et mon eſtime pour vous ne finiront qu'avec ma vie.

CATERINE.

Digitized by Google

1772.

LETTRE CXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 juillet.

MADAME,

Il y a bien long-temps que je n'ai osé importuner votre Majesté impériale de mes inutiles lettres. J'ai présumé que vous étiez dans le commerce le plus vif avec *Mouſtapha* et les Confédérés de Pologne. Vous les rangez tous à leur devoir, et ils doivent vous remercier tous de leur donner, à quelque prix que ce soit, la paix dont ils avaient très-grand besoin.

Votre Majesté a peut-être cru que je la boudais, parce qu'elle n'a pas fait le voyage de Stamboul et d'Athènes, comme je l'espérais. J'en suis affligé, il est vrai, mais je ne peux être fâché contre vous; et d'ailleurs si votre Majesté ne va pas sur le Bosphore, elle ira du moins faire un tour vers la Vistule. Quelque chose qui arrive, *Mouſtapha* a toujours le mérite d'avoir contribué pour sa part à votre grandeur, s'il vous a empêché de continuer votre beau code; et *Pallas* la guerrière,

Digitized by Google

après l'avoir bien battu, va redevenir *Minerve* la législatrice. 1772.

Il n'y a plus que ce pauvre *Ali-Bey* qui soit à plaindre; on le dit battu et en fuite, c'est dommage. Je le croyais paisible possesseur du beau pays où l'on adorait autrefois les chats et les chiens; mais comme vous êtes plus voisine de la Prusse que de l'Egypte, je pense que vous vous consolez du petit malheur arrivé à mon cher *Ali-Bey*. Je présume aussi que votre Majesté n'a point fait faire le voyage de Sibérie à nos étourdis de français qui ont été en Pologne où ils n'avaient que faire. Puisqu'ils aimaient à voyager, il fallait qu'ils vinssent vous admirer à Pétersbourg; cela eût été plus sensé, plus décent et beaucoup plus agréable. Pour moi, c'est ainsi que j'en userais si je n'étais pas octogénaire. J'estime fort Notre-Dame de Czenstokova; mais j'aurais donné dans mon pélerinage la préférence à Notre-Dame de Pétersbourg. Je n'ai plus qu'un souffle de vie, je l'emploîrai à vous invoquer en mourant comme ma sainte, et la plus grande sainte assurément que le Nord ait jamais portée.

Le vieux malade de Ferney se met à vos pieds avec le plus profond respect et une reconnaissance qui ne finira qu'avec sa vie.

Digitized by Google

1772.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 auguſte.

MADAME,

Je ne ceſſe d'admirer celle qui, ayant tous les jours à écrire en Turquie, à la Chine, en Pologne, trouve encore du temps pour daigner écrire au vieux malade du mont Jura. Il y a long-temps que je ſais que vous avez pluſieurs ames, en dépit des théologiens qui aujourd'hui n'en admettent qu'une. Mais enfin, votre Majeſté impériale n'a pas pluſieurs mains droites; elle n'a qu'une langue pour dicter, et la journée n'a que vingt-quatre heures pour vous, ainſi que pour les Turcs, qui ne ſavent ni lire ni écrire; en un mot, vous m'étonnez toujours, quoique je me ſois promis depuis long-temps de n'être plus étonné de rien.

Je ne ſuis pas même étonné que mes cèdres n'aient point germé, tandis que ceux de votre Majeſté ſont déjà de quelques lignes hors de terre. Il n'eſt pas juſte que la nature me traite auſſi bien que vous. Si vous plantiez des lauriers au mois de janvier, je ſuis sûr qu'ils

Digitized by Google

vous donneraient au mois de juin de quoi mettre autour de votre tête. 1772.

Je ne sais pas s'il est vrai que les dames de Cracovie fassent bâtir en France un château pour nos officiers. Je doute que les Polonaises aient assez d'argent de reste pour payer ce monument. Ce château pourrait bien être celui d'*Armide*, ou quelque château en Espagne.

Ce qui doit paraître plus fabuleux à nos Français, et qui cependant est très-vrai, à ce qu'on m'assure, c'est que votre Majesté, après quatre ans de guerre, et par conséquent de dépenses prodigieuses, augmente la paye de ses armées d'un cinquième. Notre ministre des finances doit tomber à la renverse en apprenant cette nouvelle.

Je me flatte que *Falconet* en dira deux mots sur la base de votre statue; je me flatte encore que ce cinquième sera pris dans les bourses que mon cher *Moustapha* sera obligé de vous payer pour les frais du procès qu'il vous a intenté si mal-adroitement.

Je vous annonce aujourd'hui un gentilhomme flamand, jeune, brave, instruit, sachant plusieurs langues, voulant absolument apprendre le russe, et être à votre service; de plus, bon musicien : il s'appelle le baron de *Pellemberg*. Ayant su que je devais avoir

Digitized by Google

1772. l'honneur de vous écrire, il s'eſt offert pour courier, et le voilà parti; il en ſera ce qu'il pourra : tout ce que je ſais, c'eſt qu'il en viendra bien d'autres, et que je voudrais bien être du nombre.

Voici le temps, Madame, où vous devez jouir de vos beaux jardins, qui, grâce à votre bon goût, ne ſont point ſymétrifés. Puiſſent tous les cèdres du Liban y croître avec les palmes !

Le vieux malade de Ferney ſe met aux pieds de votre Majeſté impériale, avec le plus profond reſpect et la plus ſenſible reconnaiſſance.

Digitized by Google

LETTRE CXV.

1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 auguſte.

MADAME,

PARDON ; mais non-ſeulement votre Majeſté impériale me protége, elle m'inſtruit ; elle a bien voulu me défaire de quelques erreurs françaiſes ſur la Sibérie ; elle me permet les queſtions.

Je prends donc la liberté de lui demander s'il eſt vrai qu'il y ait en Sibérie une eſpèce de héron tout blanc, avec les ailes et la queue couleur de feu, et ſurtout s'il eſt vrai que, par la paix du Pruth, *Pierre le grand* ſe ſoit obligé à envoyer tous les ans un de ces oiſeaux avec un collier de diamans à la Porte ottomane. Nos livres diſent que cet oiſeau s'appelle chez vous *kratſchot*, et chez les Turcs *chungar*.

Je doute fort, Madame, que votre Majeſté impériale paye déſormais un tribut de chungar et de diamans au ſeigneur *Mouſtapha*. Les gazettes diſent qu'elle achète un diamant d'environ trois millions à Amſterdam ; j'eſpère que

Digitized by Google

1772. *Mouſtapha* payera ce brillant en ſignant le traité de paix, s'il ſait écrire.

Votre extrême indulgence m'a accoutumé à la hardieſſe de queſtionner une impératrice: cela n'eſt pas ordinaire, mais, en vérité, il n'y a rien de ſi extraordinaire dans le monde entier que votre Majeſté, aux pieds de laquelle ſe met, avec le plus profond reſpect,

le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXVI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{1}{12}$ de ſeptembre.

MONSIEUR, j'ai à vous annoncer, en réponſe à votre lettre du 21 d'auguſte, que je vais commencer avec *Mouſtapha* une nouvelle correſpondance à coups de canon. Il lui a plu d'ordonner à ſes plénipotentiaires de rompre le congrès de Fokani; la trêve finit avec lui. C'eſt apparemment l'ame qui a ce département-là qui vous a dit cette nouvelle. Je vous prie de m'inſtruire de ce que ſont les autres ames que vous me donnez, tandis que je penſe à *Mouſtapha*. Il m'a toujours paru que je n'avais à la fois qu'une ſeule idée.

Digitized by Google

J'eſpère au moins que meſſieurs les théologiens me feront un compliment en cérémonie au premier concile œcuménique où je préſiderai, pour avoir ſoutenu leur opinion en cette occaſion. 1772.

Je crois qu'il faut ranger le château que les dames polonaiſes prétendent bâtir aux officiers français engagés au ſervice des prétendus Confédérés, au nombre de beaucoup d'autres bâtimens pareils, élevés dans l'imagination de l'une et l'autre nation depuis pluſieurs années, et qui ſe ſont évaporés en particules ſi ſubtiles que perſonne ne les a pu apercevoir. Il n'y a pas juſqu'aux miracles de la Dame de Czenſtokova qui n'aient eu ce ſort, depuis que les moines de ce couvent ſe trouvent en compagnie d'un beau régiment d'infanterie ruſſe, lequel occupe maintenant cette forteresſe.

On ne vous a point trompé, Monſieur, lorſqu'on vous a dit que j'ai augmenté, ce printemps, d'un cinquième la paye de tous mes officiers militaires, depuis le maréchal juſqu'à l'enſeigne. J'ai acheté en même temps la collection de tableaux de feu M. de *Crozat*, et je ſuis en marché d'un diamant de la groſſeur d'un œuf.

Il eſt vrai qu'en augmentant ainſi ma dépenſe, d'un autre côté mes poſſeſſions ſe ſont auſſi

Digitized by Google

1772. accrues un peu par un accord fait entre la cour de Vienne, le roi de Prusse et moi. Nous n'avons point trouvé d'autre moyen de garantir nos frontières des incursions des prétendus Confédérés commandés par des officiers français, que de les étendre.

Le père *Adam* ne trouve-t-il pas que voilà bien des consciences en danger?

Adieu, Monsieur; souvenez-vous de moi en bien, et soyez assuré du sensible plaisir que me font vos lettres. Vous pourriez m'en faire un plus grand encore, ce serait de vous bien porter en dépit de vos années.

CATERINE.

LETTRE CXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Septembre.

MADAME,

VOTRE rhinocéros n'est pas ce qui me surprend; il se peut très-bien que quelque indien ait amené autrefois un rhinocéros en Sibérie, comme on en a conduit en France et en Hollande. Si *Annibal* fit passer les Alpes à

Digitized by Google

travers les neiges à des éléphans, votre Sibérie peut avoir vu autrefois les mêmes tentatives, et les os de ces animaux peuvent s'être conservés dans les fables. Je ne crois pas que la position de l'équateur ait jamais changé ; mais je crois que le monde est bien vieux. 1778.

Ce qui m'étonne davantage, c'est votre inconnu qui fait des comédies dignes de *Molière*; et pour dire encore plus, dignes de faire rire votre Majesté impériale ; car les Majestés rient rarement, quoiqu'elles aient besoin de rire. Si un génie tel que le vôtre trouve des comédies plaisantes, elles le sont sans doute. J'ai demandé à votre Majesté des cèdres de Sibérie, j'ose lui demander à présent une comédie de Pétersbourg. Il serait aisé d'en faire une traduction. Je suis né trop tard pour apprendre la langue de votre empire. Si les Grecs avaient été dignes de ce que vous avez fait pour eux, la langue grecque serait aujourd'hui la langue universelle ; mais la langue russe pourrait bien prendre sa place. Je sais qu'il y a beaucoup de plaisanteries dont le sel n'est convenable qu'aux temps et aux lieux, mais il y en a aussi qui sont de tout pays, et ce sont sans contredit les meilleures. Je suis sûr qu'il y en a beaucoup de cette espèce dans la comédie qui vous a plu

Digitized by Google

davantage ; c'eſt celle-là dont je prends la
1772. liberté de demander la traduction. Il eſt aſſez beau, ce me ſemble, de faire traduire une pièce de théâtre quand on joue un ſi grand rôle ſur le théâtre de l'univers. Je ne demanderai jamais une traduction à *Mouſtapha*, encore moins à *Pulauski*.

Le dernier acte de votre grande tragédie paraît bien beau ; le théâtre ne ſera pas enſanglanté, et la gloire fera le dénouement.

LETTRE CXVIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{6}{17}$ octobre.

MONSIEUR, je ne vous diſpute point la poſſibilité de la venue des rhinocéros et des éléphans des Indes en Sibérie : cela ſe peut. Je ne vous ai envoyé le récit de notre ſavant que comme un ſimple objet de curioſité, et nullement pour appuyer mon opinion. Je vous avoue que j'aimerais que l'équateur changeât de poſition : l'idée riante que dans vingt mille ans la Sibérie, au lieu de glaces, pourra être

couverte

Digitized by Google

couverte d'orangers et de citronniers, me fait plaisir dès à présent. 1778.

Dès que la traduction de la comédie russe qui nous a fait le plus rire sera achevée, elle prendra le chemin de Ferney. Vous direz peut-être, après l'avoir lue, qu'il est plus aisé de me faire rire que les autres Majestés, et vous aurez raison : le fond de mon caractère est extrêmement gai.

On trouve ici que l'auteur anonyme de ces nouvelles comédies russes, quoiqu'il annonce du talent, a de grands défauts ; qu'il ne connaît point le théâtre, que ses intrigues sont faibles : mais qu'il n'en est pas de même des caractères qu'il trace, que ceux-ci sont soutenus et pris dans la nature qu'il a devant les yeux ; qu'il a des saillies, qu'il fait rire, que sa morale est pure, et qu'il connaît bien sa nation ; mais je ne sais si tout cela soutiendra la traduction.

En vous parlant de comédies, permettez, Monsieur, que je rappelle à votre mémoire la promesse que vous avez bien voulu me faire, il y a près d'un an, d'accommoder quelques bonnes pièces de théâtre pour mes instituts d'éducation. Je ne vous parle point aujourd'hui de la grande tragédie de la guerre, du congrès rompu, du congrès renoué, de la trêve prolongée ; j'espère vous mander dans

Digitized by Google

peu la fin de tout ceci. Vous ferez un des
1772. premiers instruits de la signature du traité définitif; après quoi nous nous réjouirons.

Je suis, comme je serai toujours, Monsieur, avec l'estime et la considération la plus distinguée,

CATERINE.

LETTRE CXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 novembre.

MADAME,

Il me paraît, par votre dépêche du 12 septembre, qu'il y a une de vos ames qui fait plus de miracles que Notre-Dame de Czenstokova, nom très-difficile à prononcer. Votre Majesté impériale m'avouera que la *Santa-Casa*, dit *Loretta*, est beaucoup plus douce à l'oreille, et qu'elle est bien plus miraculeuse, puisqu'elle est mille fois plus riche que votre *sainte Vierge* polonaise. Du moins les Musulmans n'ont pas de semblables superstitions, car leur sainte maison de la Mecque ou Mecca est beaucoup plus ancienne que le mahométisme, et même que le judaïsme. Les Musulmans n'adorent point, comme nous autres, une

Digitized by Google

foule de saints, dont la plupart n'ont point existé, et parmi lesquels il n'y en a pas quatre peut-être avec qui vous eussiez daigné souper. 1772.

Mais aussi voilà tout ce que vos Turcs ont de bon. Je suis très-content, puisque mon impératrice reprend l'habitude de leur donner sur les oreilles.

Je remercie de tout mon cœur votre Majesté de vous être avancée vers le Midi; je vois bien qu'à la fin je ferai en état de faire le voyage que j'ai projeté depuis long-temps; vous accourcissez ma route de jour en jour.

Voilà trois belles et bonnes têtes dans un bonnet; la vôtre, celle de l'empereur des Romains, et celle du roi de Prusse.

Le dernier m'a envoyé sa belle médaille de *regno redintegrato*. Ce mot de *redintegrato* est singulier, j'aurais autant aimé *novo*. Le *redintegrato* conviendrait mieux à l'empereur des Romains, s'il voulait monter à cheval avec vous, et reprendre une partie de ce qui appartenait autrefois si légitimement, par usurpation, au trône des *Césars*, à condition que vous prendriez tout le reste qui ne vous appartint jamais, toujours en allant vers le Midi, pour la facilité de mon voyage.

Il y a environ quatre ans que je prêche cette petite croisade. Quelques esprits creux, comme moi, prétendent que le temps approche

Digitized by Google

1772. où Ste *Marie-Thérèse* de concert avec Ste *Catherine* exaucera mes ferventes prières ; ils disent que rien n'est plus aisé que de prendre en une campagne la Bosnie, la Servie, et de vous donner la main à Andrinople. Ce serait un spectacle charmant de voir deux impératrices tirer les deux oreilles à *Mouſtapha*, et le renvoyer en Asie.

Certainement, disent-ils, puisque ces deux braves dames se sont si bien entendues pour changer la face de la Pologne, elles s'entendront encore mieux pour changer celle de la Turquie.

Voici le temps des grandes révolutions ; voici un nouvel univers créé ; d'Archangel au Boristhène ; il ne faut pas s'arrêter en si beau chemin. Les étendards portés de vos belles mains sur le tombeau de *Pierre le grand* (par ma foi moins grand que vous) doivent être suivis de l'étendard du grand prophète.

Alors je demanderai une seconde fois la protection de votre Majesté impériale pour ma colonie, qui fournira de montres votre empire, et les coiffures de blondes aux dames de vos palais.

Quant à la révolution de Suède, j'ai bien peur qu'elle ne cause un jour quelque petit embarras ; mais la cour de France n'aura de long-temps assez d'argent pour seconder les

Digitized by Google

bonnes intentions qu'on pourrait avoir avec le temps dans cette partie du Nord, qui n'eſt pas la plus fertile, à moins qu'on ne vous vende le diamant nommé *le pitt* ou *le régent*; mait il n'eſt gros que comme un œuf de pigeon, et le vôtre eſt plus gros qu'un œuf de poule. 1772.

Je me mets à vos pieds avec l'enthouſiaſme d'un jeune homme de vingt ans, et les rêveries d'un vieillard de près de quatre-vingts.

LETTRE CXX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{21}{22}$ de novembre.

MONSIEUR, j'ai reçu votre lettre du 2 de novembre, lorſque je répondais à une belle et longue lettre que M. d'*Alembert* m'écrit après un ſilence de cinq ou ſix ans, et dans laquelle il réclame au nom des philoſophes et de la philoſophie, les français faits priſonniers en différens endroits de la Pologne. Le billet ci-joint contient ma réponſe.

Je ſuis fâchée que la calomnie ait induit les philoſophes en erreur. M. de *Mouſtapha* revient de la ſienne; il fait travailler de très-bonne foi

Digitized by Google

1772. à Buchareſt ſon reis-effendi au rétabliſſement de la paix, après quoi il pourra renouveler les pélerinages de la Mecque, que le ſeigneur *Ali-Bey* avait un peu dérangés depuis ſa levée de bouclier. Je ne ſais pas juſqu'où les turcs pouſſent leur reſpect pour leurs ſaints ; mais je ſuis témoin òculaire qu'ils en ont. Voici le fait :

Lors de mon voyage ſur le Volga, je deſcendis de ma galère à vingt verſtes plus bas que la ville de Caſan, pour voir les ruines de l'ancienne Bulgar que *Tamerlan* avait bâtie pour ſon petit-fils. J'y trouvai en effet ſept à huit maiſons de pierre, et autant de minarets conſtruits très-ſolidement. Je m'approchai d'une maſure près de laquelle ſe tenait une quarantaine de tartares. Le gouverneur de la province me dit que cet endroit était un lieu de dévotion pour ces gens-là, et que ceux que je voyais y étaient venus en pélerinage. Je voulus ſavoir en quoi conſiſtait cette dévotion ; pour cet effet, je m'adreſſai à un de ces tartares dont la phyſionomie me parut prévenante : il me fit ſigne qu'il n'entendait pas le ruſſe, et ſe mit à courir pour appeler un homme qui ſe tenait à quelques pas de là. Cet homme s'approcha, et je lui demandai qui il était. C'était un iman qui parlait aſſez bien notre langue : il me dit que dans cette

Digitized by Google

mafure avait habité un homme d'une vie
fainte, qu'ils venaient de fort loin pour faire 1772.
leurs prières fur fon tombeau, lequel était près de là. Ce qu'il me conta me fit conclure que c'était aſſez l'équivalent du culte de nos faints.

Adieu, Monſieur; conſervez-moi votre amitié. Je vous ſouhaite de tout mon cœur les années de l'anglais *Jean Kings*, qui a vécu juſqu'à cent ſoixante-neuf ans. Le bel âge !

CATERINE.

Dans peu, je vous enverrai la traduction françaiſe de deux comédies ruſſes. On les tranſcrit au net.

Digitized by Google

1772.

LETTRE CXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier décembre.

MADAME,

J'AVOUE qu'il eſt aſſez ſingulier qu'en donnant la paix aux Turcs, et des lois à la Pologne, on me donne auſſi une traduction d'une comédie. Je vois bien qu'il y a certaines ames qui ne ſont pas embarraſſées de leur univerſalité; je n'en ſuis pas moins fâché contre votre Majeſté impériale de l'Egliſe grecque, et contre la Majeſté impériale de l'Egliſe romaine, qui pouvaient ſouffleter toutes deux de leurs mains blanches la majeſté de *Mouſtapha*, rendre la liberté à toutes les dames du ſérail, et rebénir Sainte-Sophie. Je ne vous pardonnerai jamais, Meſdames, de ne vous être pas entendues pour faire ce beau coup. On aurait ceſſé à jamais de parler de *Clorinde* et d'*Armide*; il ne ſerait plus queſtion de *Gofreddo*. Il valait certainement mieux prendre Conſtantinople qu'une vilaine ville de Jéruſalem; le Boſphore vaut mieux que le torrent de Cédron. J'ai eſſuyé là une mortification terrible; mais

enfin

Digitized by Google

enfin je m'en console par la gloire que vous avez acquise, et par tout le solide attaché à votre gloire, et même encore par l'espérance que ce qui est différé n'est pas perdu. 1772.

Oserais-je, Madame, tout fâché que je suis contre vous, demander une grâce à votre Majesté impériale ? elle ne regarde ni *Moustapha* ni son grand-visir : c'est pour un ingénieur de mon pays, qui est comme moi, moitié français, moitié suisse. C'est un bon physicien, qui fait actuellement dans nos Alpes des expériences sur la glace ; car nous avons des glaces ici tout comme à Pétersbourg. Cet ingénieur se nomme *Aubri* ; il est peu connu, mais il mérite de l'être. Ce serait une nouvelle grâce, dont j'aurais une obligation infinie à votre Majesté, si elle daignait lui faire accorder une patente d'associé à votre illustre académie. Il est vrai que nous n'avons pas de glace à présent, ce qui est fort rare, mais nous en aurons incessamment.

Je demande très-humblement pardon de ma hardiesse ; votre indulgence m'a depuis long-temps accoutumé à de telles libertés.

C'est une chose bien ridicule et bien commune que tous les bruits qui courent dans la bavarde ville de Paris sur votre congrès de Fokani et sur tout ce qui peut

Digitized by Google

1772. y avoir quelque rapport. Les rois ſont comme les dieux ; les peuples en font mille contes, et les dieux boivent leur nectar ſans ſe mettre en peine de la théologie des chétifs mortels. Je ſuis, par exemple, très-sûr que vous ne vous ſouciez point du tout de la colère où je ſuis que vous n'alliez point paſſer l'hiver ſur le Boſphore. Je ſuis tout auſſi sûr que je mourrai inconſolable de ne m'être point jeté à vos pieds à Pétersbourg ; mon cœur y eſt, ſi mon corps n'y eſt pas. Ce pauvre corps de près de quatre-vingts ans n'en peut plus, et ce cœur eſt pénétré pour votre Majeſté impériale du plus profond reſpect et de la plus ſenſible reconnaiſſance.

LETTRE CXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 décembre.

MADAME,

VOTRE oiſeau, qu'on appelle *flamant*, reſſemble aſſez aux caricatures que mon ami M. *Hubert* a faites de moi ; il m'a donné le cou et les jambes, et même un peu de la phyſionomie de ce prétendu héron blanc.

Digitized by Google

Je me doutais bien que jamais *Pierre le grand* n'avait payé un pareil tribut au ſeigneur de Stamboul. 1772.

On doit aſſurément un tribut de louanges à votre Majeſté impériale, pour vos beaux établiſſemens de garçons et de filles. Je ne ſais pas pourquoi on oſe encore parler de *Lycurgue* et de ſes Lacédémoniens, qui n'ont jamais rien fait de grand, qui n'ont laiſſé aucun monument, qui n'ont point cultivé les arts, qui ſont depuis ſi long-temps eſclaves des barbares que vous avez vaincus pendant quatre années de ſuite.

La lettre qui eſt venue dans le paquet de la part de M. de *Betzky*, eſt bien précieuſe; je la crois de notre *Falconet*; mais ce que votre Majeſté impériale a daigné m'écrire ſur votre inſtitution du *plus que Saint-Cyr* eſt bien au-deſſus de la lettre imprimée de *Falconet*, qui pourtant eſt bonne.

Etant né trop tôt, et ne pouvant être témoin de tout ce que fait ma grande impératrice, j'ai ſaiſi l'occaſion de lui envoyer ce jeune baron de *Pellemberg*, qui eſt un tiers d'allemand, un tiers de flamand, et un tiers d'eſpagnol, et qui voulait changer ces trois tiers pour une totalité ruſſe. Je ne le connais, Madame, que par ſon enthouſiaſme pour votre perſonne unique; je ne l'ai vu

Digitized by Google

—— qu'en paſſant : il m'a demandé une lettre;
1772. j'ai pris la liberté de la lui donner, comme j'en donnerai, ſi vous le permettez, à quiconque voudra faire le pélerinage de Pétersbourg par pure dévotion pour Ste *Catherine II.*

On me dit une triſte nouvelle pour moi, que ce *Polianski*, que votre Majeſté impériale a fait voyager, et dont j'ai tant aimé et eſtimé le caractère, s'eſt noyé dans la Néva, en revenant à Pétersbourg; ſi cela eſt, j'en ſuis extrêmement affligé. Il y aura toujours des malheurs particuliers, mais vous faites le bonheur public. Le mien eſt dans les lettres dont vous m'honorez. J'attends la comédie; je la ferai jouer dans ma petite colonie, le jour que je ferai un feu de joie pour la paix de Fokani ou de Buchareſt, ſuppoſé que vous gardiez par cette paix trois ou quatre provinces et l'empire de la mer Noire. Mais je proteſte toujours contre toute paix qui ne vous donnera pas Stamboul. Ce Stamboul était l'objet de mes vœux, comme ſainte *Catherine II* l'objet de mon culte. Puiſſe ma ſainte goûter toutes les ſortes de plaiſirs comme elle a toute ſorte de gloire !

Le vieux malade de Ferney,
qui n'a ni gloire ni plaiſir.

Digitized by Google

LETTRE CXXIII. 1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 3 janvier.

MADAME,

Je ſerais bien fâché qu'on ne fût pas philoſophe vers la Norvége. Cette équipée me paraîtrait fort prématurée ; elle pourrait fournir quelques nouveaux lauriers à votre couronne ; mais ils ſont un peu ſecs dans cette partie du monde, et je les aimais mieux vers le Danube.

Ma philoſophie pacifique prend la liberté de préſenter à votre Majeſté impériale une Conſultation. Sous *Pierre le grand* votre académie demandait des lumières, et on a recours aux ſiennes ſous *Catherine la grande.*

C'eſt un ingénieur, un peu ſuiſſe comme moi, qui cherche à prévenir les ravages que ſont continuellement les eaux dans les branches de nos Alpes. Il a jugé que vous vous connaiſſez encore mieux en glace que nous. Il eſt vrai pourtant qu'avec notre quarante-ſixième degré, et la douceur inouie de notre préſent hiver, nous éprouvons quelquefois des froids auſſi cruels que les

Digitized by Google

1773. vôtres. J'ai imaginé de faire paſſer cette Conſultation par vos très-belles mains, dont on m'a tant parlé, et que mon extrême jeuneſſe et mon reſpect me défendent de baiſer.

Cet ingénieur, nommé *Aubri*, mourra d'ailleurs de la jauniſſe, s'il n'eſt pas aſſocié de l'académie : j'ai l'honneur d'en être depuis long-temps : de qui emploîrai-je la protection, ſi ce n'eſt de notre ſouveraine ?

M. *Polianski* m'apprend qu'il n'eſt point noyé, comme on l'avait dit ; qu'au contraire il eſt dans le port, et que votre Majeſté l'a fait ſecrétaire de l'académie. Je préſume que vous pourrez avoir la bonté de lui donner la Conſultation. Nous avons, aſſez près de nous, *Notre-Dame des Neiges*, que j'aurais pu employer dans cette affaire qui la regarde ; mais je ne prie jamais que *Notre-Dame de Pétersbourg*, dont je baiſe les pieds en toute humilité, avec la plus ſincère dévotion.

Digitized by Google

LETTRE CXXIV. 1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 février.

MADAME,

Ce qui m'a principalement étonné de vos deux comédies ruſſes, c'eſt que le dialogue eſt toujours vrai et toujours naturel, ce qui eſt à mon avis un des premiers mérites dans l'art de la comédie ; mais un mérite bien rare, c'eſt de cultiver ainſi tous les arts, lorſque celui de la guerre occupait toute la nation. Je vois que les Ruſſes ont bien de l'eſprit et du bon eſprit ; votre Majeſté impériale n'était pas faite pour gouverner des ſots ; c'eſt ce qui m'a toujours fait penſer que la nature l'avait deſtinée à régner ſur la Gréce. J'en reviens toujours à mon premier roman ; vous finirez par là. Il arrivera que dans dix ans *Mouſtapha* ſe brouillera avec vous ; il vous chicanera ſur la Crimée, et vous lui prendrez Byzance. Vous voilà tout accoutumée à des partages ; l'empire turc ſera partagé, et vous ferez jouer l'Oedipe de *Sophocle* dans Athènes.

Je me borne à me réjouir de voir que les

Digitized by Google

1773. dissidens, pour lesquels je m'étais tant intéressé, aient enfin gagné leur procès. J'espère même que les sociniens auront bientôt en Lithuanie quelque conventicule public, où DIEU le père ne partagera plus avec personne le trône qu'il occupa tout seul jusqu'au concile de Nicée. Il est bien plaisant que les Juifs, qui ont crucifié le *logos*, aient tant de synagogues chez les Polonais, et que ceux qui diffèrent d'opinions avec la cour romaine sur le *logos*, ne puissent avoir un trou pour fourrer leurs têtes.

J'aurai bientôt quelque chose à mettre aux pieds de votre Majesté impériale sur les horreurs de toutes ces disputes ecclésiastiques: c'est-là mon objet; je ne m'en écarte point; c'est la tolérance que je veux, c'est la religion que je prêche, et vous êtes à la tête du synode dans lequel je ne suis qu'un simple moine. Si ma strangurie m'emporte, vous n'en recevrez pas moins ma bagatelle.

Nous avons actuellement l'honneur d'avoir autant de neiges et de glaces que vous. Un corps aussi faible que le mien n'y peut pas résister. Bienheureux sont les enfans de *Rurick!* encore plus heureux les Lapons et leurs rangifères, qui ne peuvent vivre que dans leur climat! Cela me prouve que la nature a fait chaque épée pour sa gaine, et

Digitized by Google

qu'elle a mis des Samoïèdes au ſeptentrion, comme des Nègres au midi, ſans que les uns ſoient venus des autres. 1773.

Je vous avais bien dit que je radotais, Madame; vivez heureuſe et comblée de gloire, ſans oublier les plaiſirs, cela n'eſt pas ſi radoteur.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, avec le plus profond reſpect et le plus ſincère attachement.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXXV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{20}{3}$ février. mars.

MONSIEUR, j'eſpère qu'il n'eſt plus queſtion de la colère que vous aviez, le premier décembre, contre les majeſtés impériales de l'Egliſe grecque et romaine.

Le prince *Orlof*, qui aime la phyſique expérimentale, et qui naturellement eſt doué d'une perſpicacité particulière ſur toutes ces matières-là, eſt peut-être celui qui a fait la plus curieuſe de toutes les expériences ſur la glace. La voici :

Digitized by Google

1773. Il a fait creuſer en automne les fondemens d'une porte cochère, et pendant les plus fortes gelées de l'hiver, il a fait remplir d'eau ces fondemens, afin qu'elle s'y convertît en glace. Lorſqu'ils furent remplis à la hauteur convenable, on les garantit ſoigneuſement des rayons du ſoleil ; et au printemps on éleva deſſus, une porte cochère voûtée en briques et très-ſolide. Elle exiſte depuis quatre ans, et elle exiſtera, je crois, juſqu'à ce qu'on l'abatte. Il eſt bon de remarquer que le terrain ſur lequel cette porte eſt bâtie eſt marécageux, et que la glace tient lieu du pilotis qu'on aurait été obligé d'employer à ſon défaut.

L'expérience de la bombe remplie d'eau, et expoſée à la gelée, a été faite en ma préſence ; elle a crevé en moins d'une heure avec beaucoup de fracas.

Quand on vous a dit que la gelée élève des maiſons hors de terre, on aurait dû ajouter que cela arrive à de mauvaiſes baraques de bois, mais jamais à des maiſons de pierres. Il eſt vrai que des murs de jardin aſſez minces, et dont les fondemens ſont mal aſſis, ont été levés de terre et renverſés peu à peu par la gelée. Les pilotis que la glace peut accrocher ſe ſoulèvent auſſi à la longue.

Si les Turcs continuent de ſuivre les bons

Digitized by Google

conſeils de leurs ſoi-diſant amis, vous pouvez être sûr que vos ſouhaits de nous voir ſur le Boſphore ſeront bien près de leur accompliſſement ; et cela viendra peut-être fort à propos pour votre convaleſcence, car j'eſpère que vous vous êtes défait de cette vilaine fièvre continue que vous m'annoncez, et dont jamais je ne me ſerais douté en voyant la gaieté qui règne dans vos lettres. 1773.

Je lis préſentement les œuvres d'*Algarotti*. Il prétend que tous les arts et toutes les ſciences ſont nés en Gréce. Dites-moi, je vous prie, cela eſt-il bien vrai ? Pour de l'eſprit, ils en ont encore, et du plus délié ; mais ils ſont ſi abbatus qu'il n'y a plus de nerf chez eux. Cependant je commence à croire qu'à la longue on pourrait les aguerrir : témoin cette nouvelle victoire de Patras remportée ſur les Turcs après la fin de la ſeconde armiſtice. Le comte *Alexis* me mande qu'il y en a qui ſe ſont admirablement comportés.

Il y a eu auſſi quelque choſe de pareil ſur les côtes d'Egypte, dont je n'ai point encore les détails ; et c'était encore un capitaine grec qui commandait. Votre baron *Pellemberg* eſt à l'armée. M. *Polianski* eſt ſecrétaire de l'académie des beaux arts. Il n'eſt pas noyé, quoiqu'il paſſe ſouvent la Néva en carroſſe ;

Digitized by Google

1773. mais chez nous il n'y a pas de danger à cela en hiver.

Je suis bien aise d'apprendre que mes deux comédies ne vous ont pas paru tout-à-fait mauvaises. J'attends avec impatience le nouvel écrit que vous me promettez; mais j'en ai encore plus de vous savoir rétabli.

Soyez assuré, Monsieur, de mon extrême sensibilité pour tout ce que vous me dites d'obligeant et de flatteur. Je fais des vœux sincères pour votre conservation, et suis toujours avec l'amitié et tous les sentimens que vous me connaissez.

CATERINE.

LETTRE CXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 mars.

MADAME,

PERMETTEZ qu'un de vos sujets, qui demeure entre les Alpes et le mont Jura, et qui vient de ressusciter pour quelques jours, après cinquante-deux accès de fièvre, dise quelques nouvelles de l'autre monde à votre Majesté impériale. J'ai trouvé sur les

Digitized by Google

bords du Styx les *Thomyris*, les *Sémiramis*, les *Penthéſilée*, les *Eliſabeth* d'Angleterre : elles m'ont toutes dit qu'elles n'approchaient pas de la véritable *Catherine*, de cette ſeule *Catherine* qui attirera les regards de la poſtérité ; mais elles m'ont appris que vous n'étiez pas au bout de vos travaux, et qu'il fallait que vous priſſiez encore la peine de bien battre mon cher *Mouſtapha*. 1773.

Le roi de Pruſſe me paraît croire que vos négociations ſont rompues avec ce gros muſulman ; mais les choſes peuvent changer d'un moment à l'autre, en fait de négociations comme en fait de guerre. J'attends très-humblement de la deſtinée et de votre génie, le débrouillement de tout ce chaos où la terre eſt plongée de Dantzick aux embouchures du Danube, bien perſuadé que quand la lumière ſuccédera à ces ténèbres, il en réſultera pour vous de l'avantage et de la gloire.

Si votre guerre recommence, je n'en verrai pas la fin, par la raiſon que je ſerai probablement mort avant que vous ayez gagné cinq ou ſix batailles contre les Turcs.

Je me ſuis borné, dans ma dernière lettre, à demander la protection de votre Majeſté impériale, pour ſavoir quelles précautions on prend dans votre zone illuſtre et glaciale,

Digitized by Google

1773. pour assurer les levées des terres et des murailles contre les efforts de la glace ; je me suis restreint à la physique, les affaires politiques ne sont pas de ma compétence.

On dit que parmi les Français il y a des velches qui sont grands amis de *Mouſtapha*, et qui se trémoussent pour embarrasser mon impératrice ; je ne veux point le croire ; je ne suis qu'un pauvre suisse qui se défie de tous les bruits qui courent, et qui est incrédule comme *Thomas Didyme* l'apôtre. Mais je crois fermement à votre gloire, à votre magnificence, à la supériorité que vous avez acquise sur le reste du monde depuis que vous gouvernez, à votre génie noble et mâle : j'ose croire aussi à vos bontés pour moi. Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale pour le peu de temps que j'ai encore à vivre ; agréez le profond respect et le sincère attachement du vieux malade de Ferney.

Digitized by Google

LETTRE CXXVII.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 avril.

MADAME,

C'EST à préſent plus que jamais que votre Majeſté impériale eſt mon héroïne, et fort au-deſſus de la majeſté. Comment ! au milieu de vos négociations avec *Mouſtapha*, au milieu de vos nouveaux préparatifs pour le bien battre, quand la moitié de votre génie doit être vers la Pologne, et l'autre vers Buchareſt, il vous reſte encore un autre génie qui en ſait plus que les membres de votre académie des ſciences, et qui daigne donner à mon ingénieur les leçons qu'il attendait d'eux ? Combien avez-vous donc de génies ? ayez la bonté de me faire cette confidence. Je ne vous demande pas de me dire ſi vous irez aſſiéger Andrinople, fort aiſé à prendre, tandis que les troupes autrichiennes s'empareront de la Servie et de la Boſnie. Ces ſecrets-là ne ſont pas plus de ma compétence que le renvoi de nos chevaliers errans. Je me borne à rire quand je lis dans une de vos lettres que vous

Digitized by Google

1773. voulez les garder quelque temps dans vos Etats, pour qu'ils enſeignent les belles manières dans vos provinces.

Le portail voûté, élevé ſur la glace, et ſubſiſtant ſur elle depuis quatre ans, me paraît un des miracles de votre règne; mais c'eſt auſſi un miracle de votre climat. Je doute fort qu'on pût dans nos cantons élever un monument pareil : pour la bombe remplie d'eau, je penſe qu'elle crèverait par une forte gelée, tout comme à Pétersbourg.

On dit que le thermomètre d'eſprit de vin a été de cinquante degrés au-deſſous de la congellation, cette année, dans votre réſidence; nous péririons, nous autres Suiſſes, ſi jamais le thermomètre deſcendait chez nous à vingt : notre plus grand froid eſt à quinze et ſeize, et cette année il n'a pas atteint juſqu'à dix.

Je me flatte bien que vos bombes crèveront déſormais ſur les têtes des Turcs, et que M. le prince *Orlof* bâtira des arcs de triomphe, non pas ſur la glace, mais dans l'Atmeidan de Stamboul. Et c'eſt alors que vous ferez naître en Gréce des *Phidias* comme des *Miltiades*.

Je crois qu'*Algarotti* ſe trompe, s'il dit que les Grecs inventèrent les arts. Ils en perfectionnèrent quelques-uns, et encore aſſez tard.

Il

Digitized by Google

Il y avait d'ailleurs un vieux proverbe, que les Chaldéens avaient instruit l'Egypte, et que l'Egypte avait enseigné la Gréce. 1773.

Les Grecs avaient été civilisés si tard, qu'ils furent obligés d'apprendre l'alphabet de Tyr, quand les Phéniciens vinrent commercer chez eux et y bâtir des villes. Ces Grecs se servaient auparavant de l'écriture symbolique des Egyptiens.

Une autre preuve de l'esprit peu inventif des Grecs, c'est que leurs premiers philosophes allaient s'instruire dans l'Inde, et que *Pythagore* même y apprit la géométrie.

C'est ainsi, Madame, que des philosophes étrangers viennent déjà prendre des leçons à Pétersbourg. Le grand-homme qui prépara les voies dans lesquelles vous marchez, et qui fut le précurseur de votre gloire, disait avec grande raison que les arts fesaient le tour du monde, et circulaient comme le sang dans nos veines. Votre Majesté impériale paraît aujourd'hui forcée de cultiver l'art de la guerre, mais vous ne négligez point les autres.

Je ne croyais pas, il y a un mois, habiter encore le globe que vous étonnez. Je rends grâce à la nature qui a peut-être voulu que je vécusse jusqu'au temps où vous serez établie dans la patrie d'*Orphée* et de *Mars*,

Digitized by Google

1773. c'eſt-à-dire, dans quelques mois ; mais ne me faites pas attendre plus long-temps. Il faut abſolument que je parte pour le néant. Je mourrai en vous conſervant le culte que j'ai voué à votre Majeſté impériale. Que l'immortelle *Catherine* daigne toujours agréer mon profond reſpect, et conſerver ſes bontés au vieux malade de Ferney, qui l'idolâtre malgré ſon reſpect !

LETTRE CXXVIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétenhoff, ce $\frac{19}{30}$ juin.

MONSIEUR, je prends la plume pour vous donner avis que le maréchal de *Romanzof* a paſſé le Danube avec ſon armée le 11 juin, v. ſt. Le général baron *Veiſſmann* lui nettoya le chemin en culbutant, le premier, un corps de douze mille turcs. Les lieutenans généraux *Stoupichin* et *Potemkin* en firent autant de leur côté. Ceux-ci eurent affaire à dix-huit ou vingt mille muſulmans, dont ils envoyèrent bon nombre dans l'autre monde, pour en porter la nouvelle à ces dames polies de la par deſquelles vous m'avez dit tant de choſes flatteuſes après les cinquante-deux accès de

Digitized by Google

fièvre dont vous vous êtes, à mon très-grand contentement, tiré auſſi heureuſement qu'un jeune homme de vingt ans. 1773.

Chaque corps turc nous a laiſſé ſon camp, ſon artillerie, ſes bagages. Voilà donc notre cher *Mouſtapha* en train d'être joliment tapé de nouveau, après avoir négocié et rompu deux congrès conſécutifs, et avoir joui de diverſes armiſtices pendant près d'un an. Cet honnête homme-là ne ſait point profiter des circonſtances. Il n'eſt pas douteux que vous ſerez témoin oculaire de la fin de cette guerre. J'eſpère que le paſſage du Danube y contribuera, il nous donnera la joie de rendre le ſultan plus traitable, et nous laiſſerons bavarder les Velches. Leurs nouvelles méritent bien peu d'attention: ils ont débité que j'avais demandé trente mille tartares au kan, et qu'il me les avait refuſés. Je n'ai jamais penſé à pareille abſurdité, et je doute fort que M. de *Saint-Prieſt* l'ait mandé à ſa cour, comme on aſſure; parce qu'ordinairement les ambaſſadeurs ſont réputés avoir au moins le ſens commun.

Le froid qu'on a ſenti ici cet hiver a été moindre que celui de la Sibérie, qu'on fait monter à un degré fabuleux, ſur-tout à Irkuſtka. Je ſuis tenté de n'y pas ajouter plus de foi qu'aux ſentimens d'*Algarotti* ſur la

Digitized by Google

1773. Gréce. Vous m'avez tirée d'erreur en quatre mots : me voilà convaincue que ce n'eſt pas en Gréce que les arts ont été inventés. J'en ſuis fâchée pourtant, car j'aime les Grecs, malgré tous leurs défauts.

Portez-vous bien, conſervez-moi votre amitié, et ſoyez aſſuré de tous mes ſentimens pour vous. Réjouiſſons-nous enſemble du paſſage du Danube : il ne ſera pas ſi célèbre que celui du Rhin par *Louis XIV*, mais il eſt plus rare, les Ruſſes ne l'ayant franchi de huit cents ans, à ce que diſent nos antiquaires.

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 auguſte.

MADAME,

Il faudrait que les jours euſſent à Pétersbourg plus de vingt-quatre heures, pour que votre Majeſté impériale eût ſeulement le temps de lire tout ce qu'on lui écrit de l'Europe et de l'Aſie. Pour la fatigue de répondre à tout cela, je ne la conçois pas.

Je voulais, moi chétif, moi mourant, prendre la liberté de vous écrire touchant les fauſſes nouvelles qu'on nous débite ſur votre

Digitized by Google

guerre renouvelée avec ce *Mouſtapha*, de vous parler du mariage de monſeigneur votre fils, du voyage de madame la princeſſe de *Darmſtadt*, qui eſt après vous ce que l'Allemagne a vu naître de plus parfait; j'allais même juſqu'à vous dire que *Diderot*, qui n'eſt pas velche, eſt le plus heureux des Français, puiſqu'il va à votre cour. Je voulais vous parler des dernières volontés d'*Helvétius*, dont on dédie l'ouvrage poſthume à votre Majeſté. Je pouſſais mon indiſcrétion juſqu'à vous dire que je ne ſuis point du tout de ſon avis ſur le fond de ſon livre. Il prétend que tous les eſprits ſont nés égaux; rien n'eſt plus ridicule. Quelle différence entre certaine ſouveraine et ce *Mouſtapha* qui a fait demander à M. de *Saint-Prieſt* ſi l'Angleterre eſt une île? 1773.

Je voulais être aſſez hardi pour parler à fond du paſſage du Danube. Je voulais demander ſi *Falconet-Phidias* placera la ſtatue de *Catherine II*, la ſeule vraie *Catherine*, ou ſur une des Dardanelles, ou dans l'Atmeidan de Stamboul; mais conſidérant qu'elle n'a pas un moment à perdre, et craignant de l'importuner, je n'écris rien.

Je me borne à lever les mains vers l'étoile du Nord; je ſuis de la religion des Sabéens: ils adoraient une étoile.

Le vieux malade de Ferney.

Digitized by Google

1773.

LETTRE CXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 auguſte.

MADAME,

QUE votre Majeſté impériale me laiſſe d'abord baiſer votre lettre de Pétershoff, du 30 juin de votre chronologie grecque, qui n'eſt pas meilleure que la nôtre ; mais de quelque manière que nous ſupputions les temps, vous comptez vos jours par des victoires ; vous ſavez combien elles me ſont chères. Il me ſemble que c'eſt moi qui ai paſſé le Danube. Je monte à cheval dans mes rêves, et je vais le grand galop à Andrinople. Je ne ceſſerai de vous dire qu'il me paraît bien étonnant, bien inconſéquent, bien triſte, bien mal de toute façon, que vos amis, l'impératrice-reine, et l'empereur des Romains, et le héros du Brandebourg, ne faſſent pas le voyage de Conſtantinople avec vous. Ce ſerait un amuſement de trois ou quatre mois tout au plus, après quoi vous vous arrangeriez enſemble, comme vous vous êtes arrangés en Pologne.

Je demande bien pardon à votre Majeſté ;

Digitized by Google

mais cette partie de plaisir sur la Propontide me paraît si naturelle, si facile, si agréable, si convenable, que je suis toujours stupéfait que les trois puissances aient manqué une si belle fête. Vous me direz, Madame, que je pourrai jouir de cette satisfaction avec le temps; mais permettez-moi de vous représenter que je suis très-pressé, que je n'ai que deux jours à vivre, et que je veux absolument voir cette aventure avant de mourir. L'auguste *Catherine* ne peut-elle pas dire amicalement à l'auguste *Marie-Thérèse*: » Ma chère *Marie*, » songez donc que les Turcs sont venus deux » fois assiéger Vienne, songez que vous laissez » passer la plus belle occasion qui se soit pré- » sentée depuis *Ortogul* ou *Ortogrul*, et que, » si on laisse respirer les ennemis du saint » nom chrétien et de tous les beaux arts, ces » maudits Turcs deviendront peut-être plus » formidables que jamais. Le chevalier de » *Tott* qui a beaucoup de génie, quoiqu'il ne » soit point ingénieur, fortifiera toutes leurs » places sur la mer Egée et sur le Pont-Euxin. » Quoique *Moustapha* et son grand-visir igno- » rent que ces deux petites mers se soient » jamais appelées Pont-Euxin et mer Egée. » Les janissaires et les levantis se discipline- » ront. Voilà notre ami *Ali-Bey* mort, *Mous-* » *tapha* va être maître absolu de ce beau pays

1773.

Digitized by Google

1773. » de l'Egypte qui adorait autrefois des chats, » et qui ne connaît point St *Jean Népomucène.*

» Profitons d'un moment favorable qui » reste encore; Russes, Autrichiens, Prus- » siens, fondons sur ces ennemis de l'Eglise » grecque et latine. Nous accorderons au roi » de Prusse, qui ne se soucie d'aucune Eglise, » une ou deux provinces de plus, et allons » souper à Constantinople. »

Certainement l'auguste *Catherine* fera un discours plus éloquent et plus pathétique; mais y a-t-il rien de plus raisonnable et de plus plausible? cela ne vaut-il pas mieux que mes chars de *Cyrus?* Hélas! l'idée de cette croisade ne réussira pas mieux que celle de mes chars; vous ferez la paix, Madame, après avoir bien battu les Turcs; vous aurez quelques avantages de plus, mais les Turcs continueront d'enfermer les femmes, et d'être les amis des Velches, tout galans que sont ces Velches.

Je ne suis donc qu'à moitié satisfait.

Mais ce n'est pas à moitié que je suis l'adorateur de votre Majesté impériale, c'est avec la fureur de l'enthousiasme; qu'elle pardonne ma rage à mon profond respect.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE CXXXI.

1773.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{15}{26}$ septembre.

MONSIEUR, je vais satisfaire aux demandes que vous ne m'avez point faites, mais que vous m'indiquez dans votre lettre du 10 auguste; je répondrai aussi à celle du 12 de ce mois que j'ai reçue en même temps. Cela vous annonce une dépêche longue à faire bâiller, en réponse à vos charmantes, mais très-courtes lettres; jetez la mienne au feu si vous voulez; mais souvenez-vous que l'ennui est de mon métier, et qu'il se trouve ordinairement à la suite des rois. Pour le raccourcir donc, j'entre en matière.

M. de *Romanzof*, au lieu d'établir ses foyers dans l'Atmeidan de Stamboul, selon vos souhaits, a jugé à propos de rebrousser chemin, parce que, dit-il, il n'a pas trouvé à dîner aux environs de Silistrie, et que la marmite du visir était encore à Schiumla. Cela se peut, mais il devait prévoir au moins qu'il devait dîner sans compter sur son hôte. Je range ce fait parmi les fautes d'orthographe; et je m'en console par la conversation de

Digitized by Google

1773. madame la landgrave de *Darmſtadt* qui eſt douée d'une ame forte et mâle, d'un eſprit élevé et cultivé. La quatrième de ſes filles va épouſer mon fils, la cérémonie des noces eſt fixée au 29 ſeptembre, vieux ſtyle.

Comme chef de l'Egliſe grecque, je ne puis vous laiſſer ignorer la converſion de cette princeſſe, opérée par les ſoins, le zèle et la perſuaſion de l'évêque *Platon*, qui l'a réunie au giron de l'Egliſe catholique-univerſelle-grecque, ſeule vraie croyante, établie en Orient. Réjouiſſez-vous de notre joie, et que cela vous ſerve de conſolation dans un temps où votre Egliſe latine eſt affligée, diviſée, et occupée de l'extinction mémorable de la compagnie de *Jéſus*.

A la ſuite du prince héréditaire de *Darmſtadt*, j'ai eu le plaiſir de voir arriver *M. Grimm*. Sa converſation eſt un délice pour moi; mais nous avons encore tant de choſes à nous dire, que juſqu'ici nos entretiens ont eu plus de chaleur que d'ordre et de ſuite. Nous avons beaucoup parlé de vous. Je lui ai dit, ce que vous avez oublié peut-être, que vos ouvrages m'avaient accoutumée à penſer.

J'attendais *Diderot* d'un moment à l'autre; mais je viens d'apprendre, à mon grand regret, qu'il eſt tombé malade à Duisbourg. L'Hiſtoire politique et philoſophique du com-

Digitized by Google

merce des Indes me donne une très-grande aversion pour les conquérans du nouveau monde, et m'a empêché, jusqu'à ce moment, de lire l'ouvrage posthume d'*Helvétius*. Je n'en ai pas d'idée; mais il est bien difficile d'imaginer que *Pierre le sauvage*, porte-faix dans les rues de Londres, dont j'ai le tableau peint par le fils de *Phidias-Falconet*, soit né avec les mêmes facultés des premiers hommes de ce siècle. 1773.

Je n'oserais citer le seigneur *Mouſtapha*, mon ennemi et le vôtre. Mais, à propos de *Mouſtapha*, j'ai à vous dire que *Lameri*, votre protégé, a débuté dans le tragique par *Oroſmane*, et dans le comique par le rôle du fils du père de famille, avec un égal ſuccès.

Je vous rends mille grâces de la belle harangue que vous me compoſez pour inviter les cours coopérantes dans les affaires de Pologne à ſouper au ſérail.

Je ſouhaite ſans doute la paix, et pour y parvenir il ne me reſte qu'à faire la guerre auſſi long-temps que les choſes reſteront en cet état: vous aurez au moins l'eſpérance de voir finir la captivité des dames turques.

C'eſt avec tous les ſentimens que vous me connaiſſez, et avec la plus vive reconnaiſſance de tout ce que votre amitié vous dicte

Digitized by Google

pour moi, que je ne cesserai de vous souhaiter
1773. l'âge de *Mathusalem*, ou du moins celui de cet anglais qui fut gai et bien portant jusqu'à cent soixante-seize ans. Imitez-le, vous qui êtes inimitable.

CATERINE.

Digitized by Google

LETTRE CXXXII. 1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier novembre.

MADAME,

Je vois par la lettre du vingt-six septembre, dont votre Majesté impériale m'honore, que *Diderot* est tombé malade sur les frontières de la Hollande. Je me flatte qu'il est actuellement à vos pieds ; vous avez plus d'un français enthousiaste de votre gloire. S'il y en a quelques-uns qui sont pour *Moustapha*, j'ose croire que ceux qui sont dévots à sainte *Catherine* valent bien ceux qui se sont faits turcs. Il est vrai que *Diderot* et moi nous n'entrons point dans des villes par un trou comme des étourdis ; nous ne nous fesons point prendre prisonniers comme des fots ; nous ne nous mêlons point de l'artillerie où nous n'entendons rien. Nous sommes des missionnaires laïques qui prêchons le culte de sainte *Catherine*, et nous pouvons nous vanter que notre Eglise est assez universelle.

J'avoue, à ma honte, que j'ai échoué dans le projet de ma croisade. J'aurais voulu que madame la grande duchesse eût été rebaptisée

1773. dans l'église de Sainte-Sophie, en présence du prophète *Grimm*, et que votre auguste alliée eût établi des tribunaux de chasteté tant qu'elle aurait voulu dans la Bosnie et dans la Servie. *Pierre* l'hermite était pour le moins aussi chimérique que moi, et cependant il réussit; mais aussi il faut considérer qu'il était moine; la grâce de DIEU l'assistait, et elle m'a manqué tout net. Si je n'ai pas la grâce, j'ai du moins la raison en ma faveur.

Sérieusement, Madame, il me paraît absurde qu'on ait eu un si beau coup à faire et qu'on l'ait manqué; je suis persuadé que la postérité s'en étonnera. N'ai-je pas entendu dire qu'avant la campagne du Pruth, un ambassadeur demandant à *Pierre I* où il prétendait établir le siége de son empire, il répondit, à Constantinople. Sur ce pied-là, je disais, *Catherine la grande*, ayant réparé si bien le malheur de *Pierre le grand*, accomplira sans doute son dessein; et l'auguste *Marie-Thérèse*, dont la capitale a été assiégée deux fois par les Turcs, contribuera de tout son pouvoir à cette sainte entreprise. Je me suis trompé en tout; elle a pardonné aux Turcs en bonne chrétienne; et le roi de Prusse, roi des calvinistes, a été le seul prince qui ait protégé les jésuites, lorsque le bon homme St *Pierre* a exterminé le bon homme St *Ignace*: que peut dire à cela le prophète *Grimm*?

Digitized by Google

Il faut que M. de *Saint-Prieſt* ait bien raiſon, et que *Mouſtapha* ait un eſprit bien ſupérieur, puiſqu'il a ſu engager les meilleurs chrétiens du monde dans ſes intérêts, et réunir à la fois en ſa faveur les Français et les Allemands. 1773.

Le roi de Pruſſe dit toujours que vous battrez *Mouſtapha* toute ſeule; que vous n'avez beſoin de perſonne; je le veux croire; mais vos Etats ne ſont pas tous auſſi peuplés qu'ils ſont immenſes; le temps, la fatigue et les combats diminuent les armées, et avant que la population ſoit proportionnée à l'étendue des terres, il faut des ſiècles. C'eſt-là ce qui fait ma peine; je vois que le temps eſt toujours trop court pour les grandes ames. Ce n'eſt pas à un barbouilleur inutile qu'il faut de longues années, c'eſt à une héroïne née pour changer la face du monde. Elle eſt encore dans la fleur de ſon âge, je voudrais que DIEU lui envoyât des lettres-patentes contre-ſignées *Mathuſalem*, pour mettre ſes États au point où elle les veut. On dit que des corps de turcs ont été bien battus, c'eſt une grande conſolation pour *Pierre* l'hermite.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale avec le plus profond reſpect et l'attachement le plus inviolable.

Digitized by Google

1773. LETTRE CXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 décembre.

MADAME,

Le roi de Prusse me fait l'honneur de me mander, du 10 décembre, que votre armée a battu celle du grand-visir, et que Silistrie est prise. Il ajoute que le grand-visir s'est enfui à Andrinople avec le grand étendard de *Mahomet*.

Je suppose qu'un roi n'est jamais trompé quand il écrit des nouvelles ; et dans cette supposition je suis près de mourir de joie, au lieu de mourir de vieillesse, comme on me l'annonçait tout à l'heure, avant que je reçusse la lettre du roi de Prusse.

Mort ou vif, il est bien fâcheux d'être si loin des merveilles de votre règne, et M. *Diderot* est un heureux homme ; mais aussi il mérite son bonheur. Pour moi j'expire dans le désespoir de n'avoir pu voir mon héroïne qui sera celle du monde entier, et de n'avoir pu lui présenter mon très-profond et très-inutile respect.

Digitized by Google

LETTRE CXXXIV. 1774.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{27}{7}$ décembre. de janvier.

MONSIEUR, le philosophe *Diderot*, dont la santé est encore chancelante, restera avec nous jusqu'au mois de février qu'il retournera dans sa patrie; *Grimm* pense aussi partir vers ce temps-là. Je les vois très-souvent, et nos conversations ne finissent pas. Ils pourront vous dire, Monsieur, le cas que je fais de *Henri IV*, de la Henriade, et de l'auteur de tant d'autres écrits qui ont illustré notre siècle.

Je ne sais s'ils s'ennuient beaucoup à Pétersbourg, mais pour moi je leur parlerais toute ma vie sans m'en lasser. Je trouve à *Diderot* une imagination intarissable, et je le range parmi les hommes les plus extraordinaires qui aient existé. S'il n'aime pas *Mouslapha*, comme vous me le mandez, au moins je suis sûre qu'il ne lui veut point de mal; la bonté de son cœur ne le lui permettrait pas, malgré l'énergie de son esprit et le penchant que je lui vois, de faire incliner la balance de mon côté.

Eh bien, Monsieur, il faut se consoler de

Digitized by Google

1774. ce que le projet de votre croisade a échoué, et supposer que vous avez eu affaire à de bonnes ames, auxquelles on ne peut accorder cependant l'énergie de *Diderot*.

Comme chef de l'Eglise grecque, je ne puis en bonne foi vous laisser dans l'erreur sans vous reprendre. Vous auriez voulu que la grande duchesse eût été rebaptisée dans Sainte-Sophie. Rebaptisée, dites-vous? ah! Monsieur, l'Eglise grecque ne rebaptise point; elle regarde comme très-bon et très-authentique tout baptême administré dans les autres communions chrétiennes. La grande duchesse, après avoir prononcé en langue russe la profession de foi orthodoxe, a été reçue dans le sein de l'Eglise au moyen de quelques signes de croix avec de l'huile odoriférante qu'on lui a administrée en grande cérémonie; ce qui chez vous, comme chez nous, s'appelle confirmation. A cette occasion on impose un nom; mais sur ce dernier point nous sommes plus chiches que vous qui en donnez par douzaine; ici on n'en prend qu'un seul, et cela nous suffit.

Vous ayant mis au fait de ces choses importantes, je continue de répondre à votre lettre du premier novembre. Vous saurez à présent, Monsieur, qu'un corps détaché de notre armée, après avoir passé le Danube au mois

Digitized by Google

d'octobre, battit un corps de turcs très-considérable, et fit prisonnier un bacha à trois queues qui le commandait. 1774.

Cet événement aurait pu avoir des suites, mais le fait est (chose dont vous ne serez pas content peut-être) qu'il n'en eut pas; de sorte que *Moustapha* et moi nous nous trouvons à peu-près dans la situation où nous étions il y a six mois, à cela près qu'il est attaqué d'un asthme, et que je me porte bien. Il se peut que ce sultan soit un esprit supérieur, mais il n'en est pas moins battu pour cela depuis cinq ans.

Adieu, Monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré que personne ne fait plus de cas de votre amitié que moi.

Digitized by Google

1774.

LETTRE CXXXV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{8}{19}$ janvier.

MONSIEUR, je penſe que les nouvelles que le roi de Pruſſe vous a données de la défaite du viſir et de la priſe de Siliſtrie, lui ſont venues de Pologne, le pays, après la France, où l'on débite les plus fauſſes. Je m'attends à voir les oiſifs fort occupés d'un voleur de grand chemin qui pille le gouvernement d'Orembourg, et qui tantôt, pour effrayer les payſans, prend le nom de *Pierre III*, et tantôt celui de ſon employé. Cette vaſte province n'eſt pas peuplée à proportion de ſa grandeur; la partie montagneuſe eſt occupée par des tartares nommés Baſchkis, pillards depuis la création du monde. Le pays plat eſt habité par tous les vauriens dont la Ruſſie a jugé à propos de ſe défaire depuis quarante ans, ainſi que l'on a fait à peu-près dans les colonies de l'Amérique pour les pourvoir d'hommes.

Le général *Bibikof* eſt allé avec un corps de troupes pour rétablir la tranquillité là où elle eſt troublée. A ſon arrivée à Caſan, qui eſt

Digitized by Google

à sept cents verstes (ou cent lieues d'Allemagne) d'Orembourg, la noblesse de ce royaume vint lui offrir de se joindre à ses troupes avec quatre mille hommes bien armés, bien montés, et entretenus à leurs dépens. Il accepta leur offre. Cette troupe seule est plus qu'en état de remettre l'ordre dans le gouvernement limitrophe. 1774.

Vous jugez bien que cette incartade de l'espèce humaine ne dérange en rien le plaisir que j'ai de m'entretenir avec *Diderot*. C'est une tête bien extraordinaire que la sienne; la trempe de son cœur devrait être celle de tous les hommes; mais enfin, comme tout est au mieux dans ce meilleur des mondes possibles, et que les choses ne sauraient changer, il faut les laisser aller leur train, et ne pas se garnir le cerveau de prétentions inutiles. La mienne sera toujours de vous témoigner ma reconnaissance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez.

CATERINE.

Digitized by Google

LETTRE CXXXVI.

1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 février.

MADAME,

La lettre du 19 janvier dont votre Majesté impériale m'honore, m'a transporté en esprit à Orembourg, et m'a fait connaître monsieur *Pugatschef*; c'est apparemment le chevalier de *Tott* qui a fait jouer cette farce; mais nous ne sommes plus au temps des *Démétrius*, et telle pièce de théâtre qui réussissait, il y a deux cents ans, est sifflée aujourd'hui. Si quelque prétendu inca venait au Pérou se dire fils ou petit-fils du soleil, je doute qu'il fût reconnu pour tel, quand même il serait annoncé par des jésuites, et quand ils feraient valoir des prophéties en sa faveur.

Votre Majesté ne paraît pas trop inquiète de l'equipée de M. *Pugatschef*. Je croyais que la province d'Orembourg était le plus agréable pays de votre empire, que les Persans y avaient apporté tous leurs trésors pendant leurs guerres civiles, qu'on ne songeait qu'à s'y réjouir, et il se trouve que c'est un pays barbare, rempli de vagabonds et de scélérats.

Digitized by Google

Vos rayons ne peuvent pas pénétrer par-tout en même temps : un empire de deux mille lieues en longitude ne se police qu'à la longue. Cela me confirme dans mon idée de l'antiquité du monde. J'en demande pardon à la Genèse, mais j'ai toujours pensé qu'il a fallu cinq ou six mille ans, avant que la horde juive sût lire et écrire ; et je soupçonne qu'*Hercule* et *Thésée* n'auraient pas été reçus dans votre académie de Pétersbourg. Un jour viendra que la ville d'Orembourg sera plus peuplée que Pékin, et qu'on y jouera des opéra-comiques. 1774.

En attendant, je me flatte que vous vous amuserez, Madame, à battre le nouveau sultan, ou que vous lui dicterez des conditions de paix, telles que les anciens Romains en imposaient aux anciens rois de Syrie. Cependant, chargée du poids immense de la guerre contre un vaste empire, et du gouvernement de votre empire, encore plus vaste, voyant tout, faisant tout par vous-même, vous trouvez encore du temps pour converser avec notre philosophe *Diderot*, comme si vous étiez désœuvrée.

Je n'ai jamais eu la consolation de voir cet homme unique ; il est la seconde personne de ce monde avec qui j'aurais voulu m'entretenir : il me parlerait de votre Majesté : Majesté ! ce

Digitized by Google

1774. n'eſt pas cela que je veux dire, c'eſt de votre ſupériorité ſur les êtres penſans; car je compte les autres êtres pour rien. Je vous demande donc, Madame, votre protection auprès de lui. Ne peut-il pas ſe détourner d'une cinquantaine de verſtes pour me prolonger la vie en me contant ce qu'il a vu et entendu à Pétersbourg.

S'il ne vient pas ſur le bord du lac de Genève, j'irai, moi, me faire enterrer ſur le bord du lac Ladoga; il faut que je voye votre nouvelle création, je ſuis las de toutes les autres.

Je me mets à vos pieds avec adoration de latrie.

LETTRE CXXXVII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{4}{15}$ mars.

MONSIEUR, les gazettes ſeules ſont beaucoup de bruit du brigand *Pugatſchef*, lequel n'eſt en relation directe ni indirecte avec M. de *Tott*. Je fais autant de cas des canons fondus par l'un que des entrepriſes de l'autre. M. de *Pugatſchef* et M. de *Tott* ont cependant

cependant cela de commun, que le premier file tous les jours sa corde de chanvre, et que l'autre s'expose à chaque instant au cordon de soie. 1774.

Diderot est parti pour retourner à Paris. Nos conversations ont été très-fréquentes; et sa visite m'a fait un très-grand plaisir. On ne rencontre pas souvent de tels hommes. Il a eu de la peine à nous quitter; le seul attachement à sa famille l'a séparé de nous. Je lui manderai le désir que vous avez de le voir. Il s'arrêtera quelque temps à la Haie. Cette lettre répond à la vôtre du 4 mars, vieux style. Je n'ai pour le présent rien d'intéressant à vous mander; mais je ne laisserai pas de vous répéter les sentimens d'estime, d'amitié et de considération que vous m'avez inspirés depuis long-temps.

CATERINE.

Digitized by Google

1774. ## LETTRE CXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 auguſte.

MADAME,

Je ſuis poſitivement en diſgrâce à votre cour. Votre Majeſté impériale m'a planté là pour *Diderot*, ou pour *Grimm*, ou pour quelque autre favori: vous n'avez eu aucun égard pour ma vieilleſſe; paſſe encore ſi votre Majeſté était une coquette françaiſe; mais comment une impératrice victorieuſe et légiſlatrice peut-elle être ſi volage?

Je me ſuis brouillé pour vous avec tous les Turcs, et même encore avec M. le marquis *Pugatſchef*; et votre oubli eſt la récompenſe que j'en reçois. Voilà qui eſt fait, je n'aimerai plus d'impératrice de ma vie.

Je ſonge cependant que j'aurais bien pu mériter ma diſgrâce. Je ſuis un petit indiſcret, qui me ſuis laiſſé toucher par les prières d'un de vos ſujets nommé *Roſe*, livonien de nation, marchand de profeſſion, déiſte de religion, qui eſt venu apprendre la langue françaiſe à Ferney; peut-être n'a-t-il pu mériter vos bontés que j'oſais réclamer pour lui.

Digitized by Google

Je m'accuſe encore de vous avoir ennuyée par le moyen d'un français dont j'ai oublié le nom, qui ſe vantait de courir à Pétersbourg pour être utile à votre Majeſté, et qui, ſans doute, a été fort inutile. 1774.

Enfin, je me cherche des crimes pour juſtifier votre indifférence. Je vois bien qu'il n'y a point de paſſion qui ne finiſſe. Cette idée me ferait mourir de dépit, ſi je n'étais tout près de mourir de vieilleſſe.

Que votre Majeſté, Madame, daigne donc recevoir cette lettre comme ma dernière volonté, comme mon teſtament.

Signé votre admirateur, votre délaiſſé, votre vieux ruſſe de Ferney.

LETTRE CXXXIX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{12}{24}$ d'auguſte.

MONSIEUR, quoique très-plaiſamment vous prétendiez être en diſgrâce à ma cour, je vous déclare que vous ne l'êtes point : je ne vous ai planté là ni pour *Diderot*, ni pour *Grimm*, ni pour tel autre favori. Je vous révère tout comme par le paſſé ; et quoi qu'on

Digitized by Google

vous dise de moi, je ne suis ni volage ni
1774. inconstante.

Le marquis de *Pugatschef* m'a donné du fil à retordre cette année ; j'ai été obligée, pendant plus de six semaines, de m'occuper de cette affaire avec une attention non interrompue, et puis vous me grondez, et me dites que de votre vie vous ne voulez plus aimer d'impératrice. Cependant il me semble que pour avoir fait une si jolie paix avec les Turcs, vos ennemis et les miens, je méritais de votre part quelque indulgence et point de haine.

Malgré mes occupations, je n'ai point oublié l'affaire de *Rose* le livonien, votre protégé. Son sauf-conduit n'a pu être expédié à Lubeck comme vous désiriez, parce que *Rose*, outre ses dettes, s'est sauvé de prison, et qu'il a emporté quelques milliers de roubles à différentes personnes : il serait remis tout de suite en prison, malgré les sauf-conduits qui ne sont guère en usage chez nous. Je n'ai point reçu d'autres lettres depuis plusieurs mois, que celle au sujet de ce *Rose* ; et par conséquent je n'ai aucune connaissance du français dont vous me parlez dans votre lettre du 9 de ce mois.

Mais en vérité, Monsieur, j'aurais envie de me plaindre à mon tour des déclarations

Digitized by Google

d'extinction de passion que vous me faites, si je ne voyais, à travers votre dépit, tout l'intérêt que l'amitié vous inspire encore pour moi. 1774.

Vivez, Monsieur, et raccommodons-nous; car aussi bien il n'y a pas de quoi nous brouiller : j'espère bien que dans un codicille en ma faveur vous rétracterez ce prétendu testament si peu galant. Vous êtes bon russe, et vous ne sauriez être l'ennemi de

CATERINE.

LETTRE CXL.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 6 octobre.

MADAME,

L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.

Je pardonne à votre Majesté impériale, et je rentre dans vos chaînes. Ni le grand turc ni moi nous ne gagnerions rien à être en colère contre vous; mais je mettrais, si j'osais, une condition au pardon que j'accorde si bénignement à votre Majesté : ce serait de savoir si le marquis *Pugatschef* est agent ou

Digitized by Google

instrument. Je n'ai pas l'impertinence de vous
1774. demander son secret ; je ne crois pas le Marquis instrument d'*Achmet IV* qui choisissait si mal les siens, et qui, probablement, n'avait rien de bon à choisir. *Pugatschef* ne servait pas le pape *Ganganelli*, qui est allé trouver St *Pierre* avec un passe-port de St *Ignace*. Il n'était aux gages ni du roi de la Chine, ni du roi de Perse, ni du grand mogol. Je dirais donc avec circonspection à ce *Pugatschef* : Monsieur, êtes-vous maître ou valet ? agissez-vous pour votre compte ou pour celui d'un autre ? Je ne vous demande pas qui vous emploie, mais seulement si vous êtes employé ; quoi qu'il en soit, monsieur le Marquis, j'estime que vous finirez par être pendu ; vous le méritez bien : car vous êtes non-seulement coupable envers mon auguste impératrice qui vous ferait peut-être grâce, mais vous l'êtes envers tout l'empire qui ne vous pardonnera pas. Laissez-moi maintenant reprendre le fil de mon discours avec votre souveraine.

Madame, quoi ! dans le temps que vous êtes occupée du sultan, du grand-visir, de son armée détruite, de vos triomphes, de votre paix si glorieuse et si utile, de vos grands établissemens, et même de *Pugatschef*, vous baissez les yeux sur le livonien *Rose* ! vous avez deviné que c'est un escroc, un fripon !

Digitized by Google

Votre Majeſté clairvoyante a très-bien deviné, et j'étais un imbécille de m'être laiſſé ſéduire par ſa face rebondie. 1774.

Je ne puis, cette année, groſſir la foule des Européans et des Aſiatiques qui viennent contempler l'admirable autocratrice. La ſaiſon eſt trop avancée; mais je demande à votre Majeſté la permiſſion de venir me mettre à ſes pieds l'année prochaine, ou dans deux ans ou dans dix. Pourquoi n'aurais-je pas le plaiſir de me faire enterrer dans quelque coin de Pétersbourg, d'où je puſſe vous voir paſſer et repaſſer ſous vos arcs de triomphe, couronnée de lauriers et d'oliviers?

En attendant, je me mets à vos pieds, de mon trou de Ferney, en regardant votre portrait avec des yeux toujours étonnés et un cœur toujours plein de tranſport.

Le vieux malade.

Digitized by Google

1774.

LETTRE CXLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 octobre.

MADAME,

MON impertinence ne fatigue pas aujourd'hui votre Majeſté impériale pour la large face du livonien *Roſe*, ni pour celle de l'avocat *Duménil* qui voulait vous aider à faire des lois *par le conſeil de ſon parrain*. Il s'agit aujourd'hui d'un jeune gentilhomme, bon géomètre, bon ingénieur, ayant des mœurs et du courage; il ſe nomme de *Murnan* : ſa famille eſt de la province où je ſuis. Il eſt fortement recommandé à M. *Euler* que vous honorez de votre protection. Tous ſes maîtres rendent de lui le témoignage le plus avantageux.

Votre Majeſté ne doit point être ſurpriſe qu'il déſire paſſionnément d'entrer à votre ſervice. Tout ce qui doit affliger ce jeune officier, c'eſt que vous avez fitôt accordé la paix au ſultan; car il aurait bien voulu lever le plan de Conſtantinople, et contrecarrer le chevalier de *Tott*.

Il ne m'appartient pas d'oſer vous préſenter perſonne;

Digitized by Google

personne ; mais enfin votre Majesté ne peut m'empêcher d'être très-jaloux de tous ceux qui ont vingt-cinq ans, qui peuvent aller sur la Néva et sur le Bosphore, qui peuvent vous servir de la tête et de la main, et qui seront prédestinés, si par hasard ils sont tués à votre service. Il est bien dur de vivre au coin de son feu en pareil cas. 1774.

Je me mets tristement aux pieds de votre Majesté impériale, comme un vieux suisse inutile.

LETTRE CXLII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{22}{2}$ octobre. novembre.

VOLONTIERS, Monsieur, je satisferai votre curiosité sur le compte de *Pugatschef* : ce me sera d'autant plus aisé qu'il y a un mois qu'il est pris, ou pour parler plus exactement, qu'il a été lié et garrotté par ses propres gens dans la plaine inhabitée entre le Volga et le Jaïck, où il avait été chassé par les troupes envoyées contre eux de toutes parts. Privés de nourriture et de moyens pour se ravitailler, ses compagnons, excédés d'ailleurs

Digitized by Google

1774. des cruautés qu'il commettait, et espérant obtenir leur pardon, le livrèrent au commandant de la forteresse du Jaïck qui l'envoya à Sinbirsk au général comte *Panin*. Il est présentement en chemin pour être conduit à Moscou. Amené devant le comte *Panin*, il avoua naïvement dans son premier interrogatoire, qu'il était cosaque du Don, nomma l'endroit de sa naissance, dit qu'il était marié à la fille d'un cosaque du Don, qu'il avait trois enfans, que dans ces troubles il avait épousé une autre femme, que ses frères et ses neveux servaient dans la première armée, que lui-même avait servi, les deux premières campagnes, contre la Porte, &c. &c.

Comme le général *Panin* a beaucoup de cosaques du Don avec lui, et que les troupes de cette nation n'ont jamais mordu à l'hameçon de ce brigand, tout ceci fut bientôt vérifié par les compatriotes de *Pugatschef*. Il ne sait ni lire ni écrire, mais c'est un homme extrêmement hardi et déterminé. Jusqu'ici il n'y a pas la moindre trace qu'il ait été l'instrument de quelque puissance, ni qu'il ait suivi l'inspiration de qui que ce soit. Il est à supposer que M. *Pugatschef* est maître brigand, et non valet d'ame qui vive.

Je crois qu'après *Tamerlan*, il n'y en a guère eu qui ait plus détruit l'espèce humaine.

Digitized by Google

D'abord il fesait pendre sans rémission ni autre forme de procès toutes les races nobles, hommes, femmes et enfans, tous les officiers, tous les soldats qu'il pouvait attraper : nul endroit où il a passé n'a été épargné : il pillait et saccageait ceux même qui, pour éviter ses cruautés, cherchaient à se le rendre favorable par une bonne réception : personne n'était devant lui à l'abri du pillage, de la violence et du meurtre. 1774.

Mais ce qui montre bien jusqu'où l'homme se flatte, c'est qu'il ose concevoir quelque espérance. Il s'imagine qu'à cause de son courage, je pourrais lui faire grâce, et qu'il ferait oublier ses crimes passés par ses services futurs. S'il n'avait offensé que moi, son raisonnement pourrait être juste, et je lui pardonnerais ; mais cette cause est celle de l'empire qui a ses lois.

Vous voyez par là, Monsieur, que *Duménil*, avocat, dont je n'ai jamais entendu parler, malgré les avis de son parrain est venu trop tard pour légiflater. M. *la Rivière* même qui nous supposait, il y a six ans, marcher à quatre pattes, et qui très-poliment s'était donné la peine de venir de la Martinique pour nous dresser sur nos pieds de derrière, n'était plus à temps.

Quant au baise-main des prêtres, sur lequel

Digitized by Google

vous me queſtionnez, je vous dirai que c'eſt
1774. un uſage de l'Egliſe grecque, établi, je penſe, preſque avec elle. Depuis dix ou douze ans les prêtres commencent à retirer leurs mains, les uns par politeſſe, les autres par humilité. Ainſi ne vous gendarmez pas trop contre un ancien uſage qui s'abolit peu à peu.

Je ne ſais pas auſſi ſi vous trouveriez beaucoup à me gronder ſur ce que, dès ma quatorzième année, je me ſuis conformée à cet uſage établi. En tout cas, je ne ſerais pas la ſeule qui mériterais de l'être. Si vous venez ici, et ſi vous vous y faites prêtre, je vous demanderai votre bénédiction; et quand vous me l'aurez donnée, je baiſerai de bon cœur cette main qui a écrit tant de belles choſes et tant de vérités utiles. Mais pour que vous ſachiez où me trouver, je vous avertis que cet hiver je m'en vais à Moſcou. Adieu portez-vous bien.

CATERINE.

Digitized by Google

LETTRE CXLIII. 1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 16 décembre.

MADAME,

C'ETAIT donc un diable d'homme que ce marquis de *Pugatſchef*? et il faut que le divan ſoit bien bête pour ne lui avoir pas envoyé quelque argent. Il ne ſavait donc pas plus écrire que *Gengis-kan* et *Tamerlan*. Il y a eu même, dit-on, des gens qui ont fondé des religions ſans pouvoir ſeulement ſigner leur nom. Tout cela n'eſt pas à l'honneur de la nature humaine : ce qui lui fait honneur, c'eſt votre magnanimité. Votre Majeſté impériale donne de grands exemples qui ſont déjà ſuivis par le prince votre fils. Il vient de donner une penſion à un jeune homme de mes amis nommé M. de *la Harpe*, qu'il ne connaît que par ſon mérite très-méconnu en France. De tels bienfaits répandus à propos, enflent la bouche de la Renommée, et paſſent à la poſtérité.

Je crois que votre Majeſté, qui ſait lire et écrire, va reprendre le bel ouvrage de ſa

Digitized by Google

1774. législation, quoiqu'elle n'ait plus auprès d'elle le pauvre *Solon* nommé *la Rivière*, qui était venu vous donner des leçons, et qu'elle n'ait pas encore pour premier ministre cet avocat sans cause nommé *Duménil*, qui vient enseigner la coutume de Paris à Pétersbourg de la part de son parrain.

Vous serez réduite à donner des lois sans le secours de ces deux grands personnages; mais je vous conjure, Madame, d'inférer dans votre code une loi expresse qui n'accorde la permission de baiser les mains des prêtres qu'à leurs maîtresses. Il est vrai que JESUS-CHRIST se laisse baiser les jambes par *Magdeleine*; mais ni nos prêtres ni les vôtres n'ont rien de commun avec JESUS-CHRIST.

J'avoue qu'en Italie et en Espagne les dames baisent la main d'un jacobin ou d'un cordelier, et que ces marauds-là prennent beaucoup de libertés avec nos femmes. Je voudrais que les dames de Pétersbourg fussent un peu plus fières. Si j'étais femme à Pétersbourg, jeune et jolie, je ne baiserais que les mains de vos braves officiers qui ont fait fuir les Turcs sur terre et sur mer, et ils me baiseraient tout ce qu'ils voudraient. Jamais on ne pourrait me résoudre à baiser la main d'un moine qui est souvent très-mal-propre. Je veux consulter sur cette grande question le parrain du sieur *Duménil*.

Digitized by Google

En attendant, Madame, permettez-moi de baiſer la ſtatue de *Pierre le grand*, et le bas de la robe de *Catherine plus grande*. Je ſais qu'elle a une main plus belle que celle de tous les prêtres de ſon empire ; mais je n'oſe baiſer que ſes pieds, qui ſont auſſi blancs que les neiges de ſon pays. 1774.

Je la ſupplie de daigner conſerver un peu de bonté pour le vieux radoteur des Alpes.

LETTRE CXLIV.

DE L'IMPERATRICE.

A Czarskozélo, le $\frac{29}{9}$ décembre. janvier.

Monsieur, je réponds aujourd'hui à deux de vos lettres. Celle du 19 octobre m'eſt parvenue par le ſieur *Murnan*, que vous en aviez chargé ; votre recommandation l'a fait recevoir à mon ſervice comme vous l'avez déſiré, quoique la guerre ſoit finie. 1775.

Le marquis de *Pugatſchef*, dont vous me parlez encore dans votre lettre du 16 décembre, a vécu en ſcélérat, et va finir en lâche. Il a paru ſi timide et ſi faible dans ſa priſon, qu'on a été obligé de le préparer à ſa ſentence avec

Digitized by Google

précaution, crainte qu'il ne mourût de peur
1775. sur le champ.

Dans quelques jours d'ici je pars pour Moscou. C'est là que je reprendrai le grand ouvrage de la législation, privée, à la vérité, des secours de *Solon la Rivière*, et de la coutume de l'avocat *Duménil* dont jusqu'ici je n'ai point entendu parler. Je serais bien aise cependant de faire la connaissance de son parrain; peut-être me fournirait-il un projet pour abolir entièrement l'usage du baise-main des prêtres, contre lequel vous plaidez avec force. Quand vous aurez consulté ce parrain, vous voudrez bien me communiquer son avis : en attendant, vous permettrez que l'ancienne coutume tombe d'elle-même tout doucement.

Quatre de mes frégates sont arrivées de l'Archipel à Constantinople ; l'une d'elles a passé dans la mer Noire pour se rendre dans notre port de Kersch, sans que ce phénomène, le premier, je pense, depuis que le monde existe, ait été précédé d'une comète. Le parrain de M. *Duménil* fait-il cela? et qu'en dit-il ?

Il ne sera peut-être pas fâché d'apprendre un trait de politesse de la part de mon bon frère et ami sultan *Abdhul-Ahmet*, qui, voyant passer mes frégates du fond de son harem, leur envoya une chaloupe pour les avertir qu'il y

Digitized by Google

avait beaucoup de pierres sous l'eau dans tel endroit du canal, et qu'ils eussent à prendre garde que le courant ne les entraînât de ce coté-là : cela est humain, cela est poli. 1775.

Soyez assuré, Monsieur, que mes sentimens pour vous sont toujours les mêmes, et que je suis très-sensible et très-reconnaissante pour tout ce que vous me dites d'agréable, &c.

CATERINE.

LETTRE CXLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 28 juin.

MADAME,

PARDONNEZ, voici le fait :

Un très-bon peintre, nommé *Barrat*, arrive chez moi; il me trouve écrivant devant votre portrait, il me peint dans cette attitude, et il a l'audace de vouloir mettre cette fantaisie aux pieds de votre Majesté impériale; il l'encadre et la fait partir. Je ne puis que vous supplier de pardonner à la témérité de ce peintre. C'est un homme qui d'ailleurs a le talent de faire en un quart d'heure ce que les autres ne feraient qu'en huit jours.

Digitized by Google

1775. Il peindrait une galerie en moins de temps qu'on y donnerait le bal ; il a surtout l'art de faire parfaitement ressembler. Je ne lui connais de défaut que sa témérité de prendre votre Majesté impériale pour juge de ses talens. Peut-être aurez-vous l'indulgence de faire placer ce tableau dans quelque coin, et vous direz en passant : Voilà celui qui m'adore pour moi-même, comme les quiétistes adorent DIEU. Vos sujets sont plus heureux que moi, ils vous adorent et vous voient.

J'apprends dans le moment, Madame, que votre Majesté, qui s'est fait si bien connaître dans la Méditerranée, avait un vice-consul à Cadix, et que ce vice-consul, qui était allemand, est mort ; il y a un autre allemand nommé *Jean-Louis Pettremann*, demeurant à Cadix, qui servirait très-bien votre Majesté, si elle n'avait point disposé de cette place. Il ne m'appartient pas d'oser vous proposer un vice-consul, ni un pro-consul ; je crois que s'il y avait encore des consuls romains, ils ne tiendraient pas plus devant vous que les grands-visirs.

Daignez, Madame, du pinacle de votre gloire, agréer le profond et inutile respect, l'attachement inviolable, et la reconnaissance du vieux malade de Ferney.

Digitized by Google

LETTRE CXLVI. 1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 juillet.

MADAME,

Je ſuis bien plus téméraire que je ne croyais avec la bienfaitrice de cinquante ou ſoixante provinces, victorieuſe des *Mouſtapha*. Elle pardonnera mon impertinence quand elle verra de quoi il s'agit.

Marc le Fort, petit-neveu de ce *François le Fort* qui rendit quelques ſervices aſſez importans à la Ruſſie, ſous les yeux de l'empereur *Pierre le grand*, repréſente à l'impératrice *Catherine II la très-grande*, qu'il peut la ſervir dans le commerce de ſa nation à Marſeille. Il a ſéjourné plus de vingt ans dans ce port, et il y a été très-utile à tous les négocians du Levant.

Si l'intention de ſa Majeſté impériale eſt que les Ruſſes aient un traité de commerce avec la France, et particulièrement vers la Méditerranée, *Marc le Fort* lui offre ſes très-humbles ſervices.

Il dit que les vaiſſeaux ruſſes peuvent

Digitized by Google

1775. apporter à Marseille, avec un grand avantage, chanvre, fer, bois, potasse, huile de baleine, et rapporter toutes les denrées de Provence.

Il dit que les Suédois et les Danois font ce commerce, et ont des consuls à Marseille: ces consuls sont génevois.

Le petit-neveu du général *le Fort* serait un très-digne consul de sa Majesté impériale.

Voilà donc, Madame, en très-peu de temps un vice-consul et un consul que je mets à vos pieds. Cette proposition a je ne sais quel air de l'empire romain; mais, dans le fond de mon cœur, je donne la préférence à l'empire russe.

J'ignore absolument en quels termes est actuellement votre empire avec le petit pays des Velches, qui prétendent toujours être français; pour moi j'ai l'honneur d'être un vieux suisse que vous avez naturalisé votre sujet. *Marc le Fort* est un meilleur sujet que moi: nous attendons vos ordres. Le vieux malade de Ferney se met aux pieds de votre Majesté impériale; il mourra en invoquant votre nom.

Digitized by Google

LETTRE CXLVII. 1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

MADAME,

APRÈS avoir été étonné et enchanté de vos victoires pendant quatre années de suite, je le suis encore de vos fêtes. J'ai bien de la peine à comprendre comment votre Majesté impériale a ordonné à la mer Noire de venir dans une plaine auprès de Moscou. Je vois des vaisseaux sur cette mer, des villes sur les bords, des cocagnes pour un peuple immense, des feux d'artifice, et tous les miracles de l'opéra réunis.

Je savais bien que la très-grande *Catherine II* était la première personne du monde entier; mais je ne savais pas qu'elle fût magicienne.

Puisqu'elle a tant de pouvoir sur tous les élémens, que lui en aurait-il coûté de plus pour m'envoyer la flèche d'*Abaris*, ou le carrosse du bon homme *Elie*, afin que je fusse témoin de toutes vos grandeurs et de tous vos plaisirs.

On croit dans mon pays que tout cela est un songe. J'en aurais certifié la vérité; j'aurais

Digitized by Google

1775. dit à mes petits compatriotes qui font les entendus : Messieurs, les fêtes sur la mer Noire sont encore fort peu de chose en comparaison des établissemens pour les orphelins et pour les maisons d'éducation; ces fêtes passent en un jour, mais ces maisons durent tous les siècles.

Je me jette aux pieds de votre Majesté impériale pour lui demander bien humblement pardon d'avoir osé l'interrompre par toutes mes importunités misérables.

Je demande pardon d'avoir laissé partir le tableau d'un peintre de la ville de Lyon.

Je demande pardon d'avoir parlé d'un vice-consul de Cadix, nommé *Widellin*, et d'un autre qui se présente pour exercer la suprême dignité du vice-consulat.

Je demande pardon d'avoir proposé une autre dignité de consul à Marseille.

J'ai honte de dire qu'il se présentait encore un autre consul à Lyon.

L'empire romain ne donnait jamais que deux consulats à la fois ; mais tout le monde veut être consul de Russie. Tous ceux qui entrent chez moi et qui voient votre portrait, s'imaginent que j'ai un grand crédit à votre cour. Ils me disent : Faites-nous consuls de cette impératrice qui devrait être souveraine de tout ce globe, mais qui en possède

Digitized by Google

environ un quart. Je tâche de réprimer leur ambition. 1775.

Je ferais mieux, Madame, de réprimer ma bavarderie. Je sens que j'ennuie la conquérante, la législatrice, la bienfaitrice : il m'est permis de l'adorer, mais il ne m'est pas permis de l'ennuyer à cet excès. Il faut mettre des bornes à mon zèle et à mes témérités, il faut se borner malgré soi au profond respect.

LETTRE CXLVIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Czarskozélo, $\frac{14}{25}$ juin.

MONSIEUR, plus on vit dans ce monde, et plus on s'accoutume à voir alternativement les événemens heureux céder la place aux plus tristes spectacles, et ceux-ci à leur tour suivis de scènes étonnantes. Les pertes dont vous me parlez, Monsieur, m'ont touchée sensiblement en leur temps, par toutes les circonstances malheureuses qui les ont accompagnées, aucun secours humain n'ayant pu ni les prévoir, ni les prévenir, ni réussir à sauver tous les deux, ou au moins l'un des 1776.

Digitized by Google

1776. deux. La part que vous y prenez, Monſieur, m'eſt une nouvelle preuve des ſentimens que vous m'avez toujours témoignés, et pour leſquels je vous ai mille obligations. Nous ſommes préſentement très-occupés à réparer nos pertes. Les règlemens que vous me demandez, ne ſont encore traduits et imprimés qu'en allemand; rien n'eſt plus difficile que d'avoir une bonne traduction françaiſe de quoi que ce ſoit écrit en ruſſe; cette dernière langue eſt ſi riche, ſi énergique, et ſouffre tant d'inverſions et de compoſitions de termes, qu'on la manie comme l'on veut; la vôtre eſt ſi ſage et ſi pauvre qu'il faut être vous pour en avoir tiré le parti et l'uſage que vous en avez ſu faire.

Dès que j'aurai une traduction paſſable, je vous l'enverrai; mais je vous avertis d'avance que cet ouvrage eſt très-ſec, très-ennuyeux, et que qui y cherchera autre choſe que de l'ordre et du ſens commun, ſera trompé. Il n'y a certainement dans tout ce fatras ni eſprit ni génie, mais ſeulement beaucoup d'utilité.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien et ſoyez aſſuré que rien au monde ne peut changer ma façon de penſer à votre égard.

CATERINE.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE CXLIX.

1777.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 janvier.

MADAME,

VOTRE sujet, moitié suisse, moitié gaulois, nommé *Voltaire*, était près de mourir, il y a quelques jours : son confesseur catholique-apostolique-romain, c'est-à-dire, universel, coureur de Rome, vint pour me préparer au voyage ; le malade lui dit : Mon révérend père, DIEU pourrait bien me damner. Et pourquoi cela, vieux bon homme, me dit le prêtre ? Hélas ! lui répondis-je, c'est qu'on m'a accusé auprès de lui d'être un ingrat. J'ai été comblé des bontés d'une autocratrice qui est une de ses plus belles images dans ce monde, et je ne lui ai point écrit depuis plus d'un an. Qu'est-ce qu'une autocratrice ? me dit mon vilain. Eh, pardieu ! lui dis-je, c'est une impératrice. Vous êtes un grand ignorant ; et cette impératrice fait du bien depuis le Kamshatka jusqu'en Afrique. Oh ! si cela est, repartit le prêtre, vous avez bien fait ; elle n'a pas de temps à perdre. Il ne faut pas ennuyer

Digitized by Google

1777. une autocratrice - impératrice bienfaitrice, occupée du soir au matin, tantôt à battre les Turcs, tantôt à leur donner la paix, ou bien à couvrir de vaisseaux la mer Noire, et qui s'amuse à faire fleurir onze cents mille lieues carrées de pays. Allez, allez, je vous donne l'absolution.

LETTRE CL.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{28}{8}$ janvier. février.

MONSIEUR, j'ai lu cet hiver deux traductions russes nouvellement faites, l'une du *Tasse* et l'autre d'*Homère*. On les dit très-bonnes; mais j'avoue que votre lettre du 24 janvier que je viens de recevoir, m'a fait plus de plaisir que le *Tasse* et *Homère*. La gaieté et la vivacité qui y règnent, me font espérer que votre maladie n'aura aucune suite, et que vous passerez très-lestement au-delà des cent ans.

Votre souvenir m'est toujours aussi flatteur qu'agréable; mes sentimens pour vous sont toujours invariables.

Digitized by Google

LETTRE CLI.

1777.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{20}{1}$ septembre. octobre.

MONSIEUR, pour répondre à vos lettres, il faut que je vous dise premièrement que si vous êtes content du prince *Joussoupof*, je dois lui rendre le témoignage qu'il est enchanté de l'accueil que vous avez bien voulu lui faire, et de tout ce que vous avez dit pendant le temps qu'il a eu le plaisir de vous voir.

Secondement, Monsieur, je ne puis vous envoyer le recueil de nos lois, parce qu'il n'existe pas encore. L'année 1775, j'ai fait publier des règlemens pour le gouvernement des provinces; ceux-ci ne sont traduits qu'en allemand. La pièce qui est à la tête, rend raison du pourquoi de ces arrangemens; c'est une pièce estimée à cause de la manière concise dont y sont décrits les faits historiques des différentes époques. Je ne crois pas que ces règlemens puissent servir aux Treize-Cantons: j'en envoie un exemplaire pour la bibliothéque du château de Ferney.

Digitized by Google

1777. Notre édifice législatif s'élève peu à peu : l'instruction pour le code en est le fondement : je vous l'ai envoyée il y a dix ans. Vous verrez que ces règlemens ne dérogent point aux principes, mais qu'ils en découlent : bientôt ils seront suivis de ceux de finances, de commerce, de police, &c. lesquels nous occupent depuis deux ans ; après quoi le code ne sera qu'un ouvrage aisé et facile à rédiger.

Voici l'idée que je m'en fais pour le criminel. Les crimes ne fauraient être en grand nombre ; mais de proportionner les peines au crime, cela demande, je crois, un travail à part et beaucoup de réflexion. Je pense que la nature et la force des preuves pourraient être réduites à une forme de demandes très-méthodique, très-simple, qui éclaircirait le fait. Je suis persuadée, et je l'ai établi, que la meilleure des procédures criminelles et la plus sûre, est celle qui fait passer ces sortes de matières par trois instances dans un temps fixé ; sans quoi la sureté personnelle des accusés pourrait être à la merci des passions, de l'ignorance, des balourdises involontaires, et des têtes chaudes.

Voilà des précautions qui pourraient ne pas plaire au soi-disant saint-office ; mais la raison a ses droits contre lesquels il faut

Digitized by Google

que tôt ou tard la sottise et les préjugés viennent échouer. 1777.

Je me flatte que la société de Berne approuvera cette façon de penser. Soyez persuadé, Monsieur, que la mienne à votre égard n'est soumise à aucune variation.

CATERINE.

J'oubliais de vous dire que l'expérience, depuis deux ans, nous confirme que la cour d'équité établié par mes règlemens, devient le tombeau de la chicane.

Digitized by Google

1777.

LETTRE CLII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{23}{4}$ novembre. décembre.

MONSIEUR, j'ai reçu les trois feuillets imprimés qui accompagnaient votre lettre du 28 octobre. Le sujet que vous proposez, est digne de vous : il est à désirer qu'il soit entièrement rempli. Les inquisitions d'Etat et d'Eglise n'auraient pas besoin du grand fatras de règles et de formes, si les princes étaient instruits ou éclairés. J'attends avec une grande impatience les exemplaires complets que vous me promettez ; je vous avoue que ceux de vos écrits me feraient les plus précieux : ils me délasseraient de certains règlemens de finances dont la base porte sur ces mots : *Vivre et laisser écrire.* On y travaille depuis deux ans, et je n'en vois pas la fin.

Adieu, Monsieur ; portez-vous bien et souvenez-vous quelquefois de moi.

M. de *Schouvalof* est revenu plus enchanté de vous que jamais.

Digitized by Google

LETTRE CLIII.

1777.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 décembre.

MADAME,

Je reçus hier au soir un des gages de votre immortalité, le code de vos lois en allemand, dont votre Majesté impériale daigne me gratifier. J'ai commencé, dès ce matin, à le faire traduire dans la langue des Velches; il le sera en chinois; il le sera dans toutes les langues : ce sera l'évangile de l'univers.

J'avais bien raison de dire, il y a treize ans, que tout nous viendrait de l'étoile du Nord.

J'ai pris la liberté d'adresser, il y a quinze jours, à votre Majesté, par les charriots de poste d'Allemagne, le Prix de la justice et de l'humanité. C'est un petit coup de cloche qui annonce vos bienfaits au genre-humain. Nous sommes deux membres de la société de Berne, qui avons déposé chacun cinquante louis d'or pour le concurrent qui fera le projet d'un code criminel le plus approchant de vos lois, et le plus convenable au pays où nous vivons.

Digitized by Google

1777. Je voudrais qu'on proposât un prix pour celui qui trouvera la manière la plus prompte et la plus sûre de renvoyer les Turcs dans les pays d'où ils sont venus ; mais je crois toujours que ce secret n'est réservé qu'à la première personne du genre-humain qui s'appelle *Catherine II.* Je me prosterne à ses pieds, et je crie dans mon agonie, *allah*, *allah*, *Catherine rezoul*, *allah*.

Fin des Lettres de l'impératrice et de M. de Voltaire.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRES

DE

PLUSIEURS SOUVERAINS

A M. DE VOLTAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES
DE
PLUSIEURS SOUVERAINS
A M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.
DE S. M. STANISLAS,
ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

A Lunéville, le 17 mai.

J'AI cru, mon cher *Voltaire*, juſqu'à préſent que rien n'était plus fécond que votre eſprit ſupérieur; mais je vois que votre cœur l'eſt encore plus. J'en reçois des marques bien ſenſibles; j'aime ſon ſtyle au-delà du ſtyle le plus éloquent. Je veux tâcher de me mettre au niveau, en repondant à vos ſentimens par ceux que votre incomparable mérite m'a inſpirés, et par leſquels vous me connaîtrez toujours tout à vous, et de tout mon cœur, 1748.

STANISLAS *roi.*

Digitized by Google

1749.

LETTRE II.

DU MEME.

Le 9 de janvier.

PEUT-ON s'attendre, mon cher *Voltaire*, qu'une si maudite cause produise un si bon effet? Je vous fais savoir toute l'horreur de la calomnie, et vous me dites tout ce qui est de plus flatteur pour moi! Il est certain qu'à juger de ce livre (1) par sa noirceur, il doit faire votre panégyrique, l'envie effrénée n'attaquant que le mérite. Je ne saurais cependant, malgré le mépris qu'on doit en avoir, qu'être touché sur tout ce qui regarde votre réputation. Elle m'est chère par l'amitié et la haute estime avec lesquelles je vous suis affectionné.

STANISLAS, *roi.*

(1) Le libelle intitulé, *Volteriana.*

Digitized by Google

LETTRE III. 1749.

DU MEME.

Le 19 janvier.

J'AI reçu, mon cher *Voltaire*, votre lettre avec le manuscrit des Mensonges imprimés. Rien de si vrai que ce que vous dites ; mais il est trop bon pour servir de réponse au livre imprimé, je crois, au fond de l'enfer. Ainsi, je crois qu'il faudrait se servir de l'usage ordinaire de mépriser la noirceur des malhonnêtes gens, et se contenter d'être estimé des gens d'honneur, comme vous l'êtes, ce qui doit faire votre satisfaction. La mienne sera toujours de vous marquer combien je suis

votre très-affectionné,
STANISLAS, *roi.*

J'embrasse la chère madame *du Châtelet.*

Digitized by Google

1749.

LETTRE IV.

DU MEME.

A Lunéville, le 31 de janvier.

Je vous suis redevable, mon cher *Voltaire*, des complimens du roi de Prusse, et de ceux que vous lui avez faits de ma part. Notre gent est d'accord sur votre sujet, et je suis bien flatté d'avoir les mêmes sentimens qu'un prince que j'aime et estime beaucoup. C'est à vous à partager les vôtres entre nous, sans exciter notre jalousie.

Je voudrais, à tel prix que ce soit, que la malheureuse comète vous amusât plus favorablement qu'elle n'a fait, et qu'il n'y ait rien qui vous ennuye à Lunéville. Ma troupe de qualité de la comédie, qui surpasse celle de profession, y suppléera.

Je crains que l'*original du héros* que vous voulez copier dans le roman ne soit romanesque en effet. Je ne me fie pas à la favorable prévention que vous avez pour lui. Si ce que vous imaginez d'avantageux en sa faveur est une fiction, rien de si réel qu'il est bien sensible à votre attachement et à votre amitié. Vous voilà donc, je crois, à Paris, sans que je puisse encore dire quand j'y serai. C'est le

Digitized by Google

séjour de Madame l'Infante qui me réglera. Je vous renvoie vos deux pièces. *Memnon* m'a endormi bien agréablement, et j'ai vu, dans un profond sommeil, que la sagesse n'est qu'un songe. Je suis de tout mon cœur à vous. 1749.

STANISLAS, *roi.*

LETTRE V.

DU MEME.

Le 5 février.

Ce n'est pas *Memnon* qui m'ennuie, mon cher *Voltaire*, c'est votre sciatique. Je désire avec impatience d'apprendre que vous en soyez quitte. Nous mangeons vos bonbons tout notre soûl. Vos soins à nous les envoyer en font la plus agréable douceur. A la place de cela, je vous envoie le *Philosophe chrétien*, qui a été continué depuis votre départ. *Memnon* dira bien qu'il y a de la folie de vouloir être sage; mais du moins il est permis de se l'imaginer. Ce Philosophe ne mérite pas un moment de votre temps perdu pour le parcourir, mais il connaît votre indulgence pour se présenter devant vous. Faites-lui donc grâce en faveur du bonheur qu'il cherche, et que vous lui

Digitized by Google

—— procurerez, si vous le jugez digne de vous
1749. occuper un moment.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

STANISLAS, *roi.*

LETTRE VI.

DU MEME,

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Le 17 février.

Je vous rends mille grâces, ma chère Marquise, du compte que vous me rendez de ce que vous faites. J'envie le bonheur de tous les lieux où vous vous trouvez. J'espère avoir le plaisir de vous rejoindre immédiatement après Pâques; madame l'Infante m'en donnera le temps. Jusqu'à ce moment le carême me deviendra bien mortifiant. J'ai réfléchi sur ce que M. d'*Argenson* vous a dit. Si vous ne faites rien avant mon arrivée, je crois que la gloire me reviendra, quand j'y serai, d'effectuer ce qu'on vous a promis. Du moins j'y emploîrai tous mes soins, et tout l'empressement que vous me connaissez pour tout ce qui vous intéresse. Soyez-en, je vous en conjure,

Digitized by Google

persuadée ; car, en vérité, je suis de tout mon cœur votre très-affectionné, 1749.

STANISLAS, *roi.*

A M. de Voltaire.

P. S. Je n'ai pas le temps, mon cher *Voltaire*, de vous écrire aujourd'hui. Je me réduis à cette apostille pour vous dire que je viens d'exécuter ce que vous avez demandé au philosophe par sa bonne amie, et de vous embrasser cordialement.

A madame du Châtelet.

Oserais-je vous prier de pouvoir me servir de vous pour témoigner à M. de *Richelieu* combien j'ai pris part à son expédition de Gènes, et à son avancement. Cela me vaudra plus dans son amitié que tous les complimens que je lui aurais pu faire à cette occasion.

Digitized by Google

1749.

LETTRE VII.

DU MEME.

Le 13 mars.

Je ſerais, mon cher *Voltaire*, au déſeſpoir, ſi je me trouvais auſſi embarraſſé à répondre à vos ſentimens pour moi, qu'à la production de votre incomparable génie ; car il n'y a ni vers ni proſe qui ſoit capable de vous exprimer combien je ſuis ſenſible à tout ce que vous dites. Toute mon éloquence eſt au fond de mon cœur. C'eſt par ſon langage que vous connaîtrez ma façon de m'expliquer pour vous marquer ma reconnaiſſance de la part que vous avez priſe à ma légère incommodité, et pour vous aſſurer combien je ſuis de tout mon cœur à vous.

STANISLAS, *roi.*

Digitized by Google

LETTRE VIII. 1749.

DU MEME.

A Commerci.

MADAME de *Boufflers*, mon cher *Voltaire*, en partant précipitamment pour aller voir monsieur son père, m'a chargé de vous renvoyer votre livre. Je sacrifie l'empressement que j'ai eu de le parcourir à la nécessité que vous avez de le ravoir, espérant que vous me le communiquerez quand vous pourrez. Vous connaissez comme je suis gourmand de vos ouvrages.

Me voilà seul. Les agrémens de Commerci ne rempliſſent pas le plaisir d'être avec ses amis. Aussi je me prépare à le quitter bientôt. Je voudrais que madame *du Châtelet*, que j'embrasse tendrement, employât le temps de l'absence à faire ses couches, et la retrouver sur pied. Je vous embrasse, mon cher *Voltaire*, de tout mon cœur.

STANISLAS, *roi.*

Digitized by Google

1751.

LETTRE IX.

DE MADAME

LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST. (1)

A Zerbst, ce 25 mai.

MONSIEUR,

Je suis trop sensible à la manière obligeante dont vous avez bien voulu vous prêter à la commission hardie dont j'avais osé charger madame la comtesse de *Bentinck*, et trop véritablement reconnaissante, pour ne pas me porter avec autant d'empressement que de plaisir à vous faire mes remercîmens au sujet de la belle inscription et du précieux don que vous avez eu la politesse d'y ajouter; mais vous n'avez peut-être pas senti, Monsieur, ce que vous m'allez imposer par là. Vous me mettez dans l'obligation de former une bibliothéque pour soutenir la réputation de femme lettrée que votre présent me donne; il y attirera les savans et les personnes de goût, pour consulter ce rare exemplaire de vos œuvres, avec la même ardeur qu'on examine un manuscrit de *Virgile* ou de *Cicéron*.

(1) Mère de l'impératrice de Russie, *Catherine II.*

Digitized by Google

Comptez cependant, Monſieur, que cet exemplaire du recueil de vos ouvrages, pour n'être pas dans la bibliothéque d'un ſavant, n'en eſt pas moins entre les mains d'une perſonne qui a toujours ſu admirer les productions de votre plume, et qui ſaura conſerver ce morceau ineſtimable comme un monument auſſi flatteur que glorieux de l'attention d'un des plus grands hommes de notre ſiècle. Si l'eſtime, Monſieur, qui vous eſt due à ce titre eſt un tribut que votre mérite exige, celle que je conſerverai pour vous très-particuliérement eſt propre à me mériter votre amitié, que je vous demande en faveur des ſentimens avec leſquels je ſuis, 1751.

Monſieur,

votre tout acquiſe amie et très-humble ſervante.

ELISABETH.

Digitized by Google

1751.

LETTRE X.

DE S. M. LA REINE DE SUEDE. (1)

Drottningholm, ce $\frac{12}{23}$ juillet.

Je m'étais réservé, Monsieur, le plaisir de vous témoigner moi-même combien j'ai été satisfaite de votre lettre, accompagnée d'une nouvelle édition de vos ouvrages. J'avoue que le remercîment aurait dû être plus prompt et je serais fâchée si le retardement pouvait faire naître en vous des idées qui seraient désavantageuses à ma façon de penser pour vous. Vous me rendrez toujours justice quand vous serez persuadé de l'estime infinie que j'ai pour votre esprit et vos talens, et je me ferai toujours un plaisir de vous la témoigner quand les occasions s'en présenteront. En attendant je vous envoie une bagatelle qui servira de souvenir de ces mêmes assurances. Vous m'obligerez infiniment si vous voulez continuer de me faire part de vos nouvelles productions. Je ne saurais assez vous dire la satisfaction que je trouve en les lisant. Vous y rassemblez l'utile et l'agréable, chose si rare

(1) La princesse *Ulrique* de Prusse.

Digitized by Google

dans tous les écrits de nos jours. La comparaiſon flatteuſe que vous faites de la reine *Chriſtine* et de moi, ne peut que me faire rougir. Je me trouve ſi inférieure en tout point à cette princeſſe dont le génie était infiniment au-deſſus de celui de notre ſexe ! Je déſirerais de pouvoir attirer comme elle les beaux eſprits à ma cour ; mais la mort de *Deſcartes* ſert toujours de prétexte à éluder toutes les tentatives que je peux faire. Souvenez-vous, je vous prie, que *Maupertuis* a été en Suède, et même en Laponie, qu'il vit à Berlin en parfaite ſanté, qu'il a changé la figure de la terre, et que ce changement a ſi bien opéré ſur ces climats, que les glaces n'y ont plus leur empire. L'hiver ſaura reſpecter des jours conſacrés par *Apollon* et par *Minerve* à l'honneur de notre ſiècle. Vous voyez que jamais vie n'a été plus en ſureté que la vôtre. J'eſpère qu'à préſent vous ſerez détrompé ſur tous ces préjugés déſavantageux à notre climat, et que vous me mettrez un jour à même de vous aſſurer de bouche de l'eſtime infinie avec laquelle je ſuis votre affectionnée, 1751.

ULRIQUE.

Digitized by Google

1754.

LETTRE XI.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN,

CHARLES-THEODORE.

Manheim, ce premier mai.

Le manuscrit corrigé de votre main, Monsieur, joint au second tome des Annales de l'Empire m'ont occupé si utilement et si agréablement ces jours passés, que je n'ai pu vous en témoigner plutôt ma reconnaissance. Vos ouvrages ne sont pas faits pour être lus à la hâte. Chaque année, pour ainsi dire, dans vos Annales mérite quelque attention particulière par les réflexions judicieuses que vous y placez si à propos; l'Essai sur l'histoire universelle, dont vous avez tiré une grande partie pour vos Annales, ne leur cède en rien, quoique le sujet en soit beaucoup plus vaste; et ces deux ouvrages ne sont pas faits pour les gens qui ressemblent au nouvel automate de Paris. Il y a, il est vrai, si peu de gens qui pensent, et moins encore qui pensent juste, qu'il ne serait pas étonnant si quelque sombre misanthrope ne regrettait pas qu'on ait trouvé le moyen de diminuer l'espèce humaine à moins de frais.

Vous

Digitized by Google

Vous me ferez plaisir, Monsieur, de m'informer si cette opération avec le sel se fait avec succès. Je serai d'ailleurs charmé de pouvoir vous faire plaisir, et de vous témoigner l'estime qui vous est due, 1754.

Monsieur,

votre bien affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XII.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 27 juillet.

J'AI reçu, Monsieur, votre lettre pendant que j'étais aux bains de Schlangenbadt; et, peu de jours après mon retour ici, le volume que vous m'avez envoyé. Je vous en suis bien obligé; et quoique vous ayez outré quelques expressions flatteuses à mon égard, je suis bien aise de concourir à la justice que le public vous doit sur les mauvaises éditions de votre Essai sur l'histoire universelle. Vous rendrez surement un grand service à ce même public, si vous donnez bientôt le reste de cet ouvrage. Il intéresse, il amuse et instruit solidement. Rien d'essentiel n'y est oublié, et les faits de

Digitized by Google

1754. moindre conséquence qui s'y trouvent paraissent presque nécessaires pour nous bien faire entrer dans l'esprit des siècles passés.

J'ai entendu dire par plusieurs personnes que vous travaillez présentement à une Histoire d'Espagne. Quoiqu'elles ne me l'aient pas assuré pour certain, j'espère que votre santé vous permettra toujours de donner quelque ouvrage nouveau.

Comme je crois le vin de Hongrie fort sain, et que vous n'êtes peut-être pas à portée d'en avoir du bon, j'ai fait faire les dispositions pour vous en envoyer dès que les chaleurs le permettront. Je voudrais avoir des occasions plus réelles de pouvoir vous faire plaisir.

Je suis avec bien de l'estime, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

Digitized by Google

LETTRE XIII. 1754.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 28 auguſte.

Je ſuis charmé d'apprendre par votre lettre, Monſieur, que vous continuez de travailler à un ouvrage que le public doit déſirer avec empreſſement, et que, malgré les peines et les ſoins que vous vous donnez dans les profondes recherches que vous faites dans l'hiſtoire, vous vous occupiez encore à orner le théâtre français d'une nouvelle tragédie. Je ſuis bien impatient de voir : *You're in the right to think that j don't diſlike the english taſte, and j have borrow'd this way of thinking from the obſervations on this nation.* Les trop grandes libertés de la tragédie anglaiſe étant réduites à de juſtes bornes par quelqu'un qui ſait ſi bien les compaſſer que vous, Monſieur, ne pourront que plaire à tous ceux qui jugent ſans prévention ; je tombe moi-même un peu dans le défaut d'être prévenu, puiſque je le ſuis déjà pour ce nouvel enfant légitime, dont je ſerai charmé de revoir le père qui en fait de ſi beaux. J'eſpère que votre ſanté ſe remet. Soyez sûr de l'eſtime avec laquelle je ſuis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

Digitized by Google

1754.

LETTRE XIV.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 17 septembre.

J'AI relu jusqu'à trois fois, Monsieur, la tragédie que vous m'avez fait le plaisir de m'envoyer. J'y ai toujours trouvé de nouvelles beautés. Enfin, j'en suis enchanté, et suis bien empressé de la faire jouer. Pourtant, si je savais que votre santé vous permît bientôt de vous donner la peine de recorder les acteurs, j'attendrais encore pour avoir le plaisir complet, d'autant plus que, bien que je n'y aye rien trouvé de trop allégorique aux affaires du temps, je ne voudrais pas la faire donner sans votre aveu, dont je ne doute pourtant pas, croyant que vous ne voudriez pas priver le public de la satisfaction de voir et d'admirer une si belle pièce. Trois ou quatre personnes de goût, qui l'ont lue, n'ont pu en faire assez l'éloge, et elles en ont été touchées jusqu'aux larmes. Je vous assure, Monsieur, que l'estime qu'on doit avoir pour des talens si supérieurs ne peut qu'augmenter; et c'est avec ces sentimens que je suis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

Digitized by Google

LETTRE XV. 1754.

DU MÊME.

Manheim, 20 octobre.

J'AI été bien charmé, Monſieur, d'apprendre, par vos deux lettres, que vous aviez pris la réſolution de venir paſſer l'hiver ici. Je me réjouis d'avance des momens que je paſſerai ſi agréablement et ſi utilement avec vous. On profite toujours de vos entretiens, comme on ne ſe laſſe jamais de relire vos ouvrages. J'aurai ſoin que votre nièce puiſſe jouir des ſpectacles qu'elle déſirera de voir. J'en ai donné la commiſſion à *Pierron*.

J'attends, avec impatience, le plaiſir de vous revoir, et ſuis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

Digitized by Google

1754.

LETTRE XVI.

DU MEME.

Manheim, le 29 décembre.

Je vous suis bien obligé, Monsieur, de la part que vous avez prise à la maladie que j'ai essuyée, et qui m'a empêché de répondre à vos dernières lettres. Dans l'état où j'étais, je n'aurais pu qu'à peine signer ma dernière volonté. Dans cette triste situation, je me fesais lire Zadig; et si les chapitres de *Mizouf*, du nez coupé, et des mages corrompus par une femme qui voulait sauver *Zadig*, m'ont égayé, celui de l'hermite, et les réflexions de *Zadig* avec le vendeur de fromages à la crême, m'ont fait supporter, avec moins d'impatience, une fièvre chaude continue, qui a duré vingt-six jours.

L'article de *Pic de la Mirandole* me paraît très-bien traité, et les réflexions sont aussi justes qu'elles puissent l'être. Je ne sais si vous n'excusez pas trop les usurpations, ainsi dites, sous les premiers empereurs. Il est sûr qu'ils confiaient la direction de quelques provinces à ceux qui possédaient les premières charges de leur cour, et que leur intention n'était

Digitized by Google

certainement pas de laiſſer ces pays à ceux qui les gouvernaient, et encore moins de les rendre héréditaires dans leurs familles. Vous avez très-raiſon de dire que les Allemands avaient des princes avant que d'avoir des empereurs ; mais ce ne ſont, autant qu'il m'en ſouvient, ni ces princes, ni leurs ſucceſſeurs qui ſe ſont remis en poſſeſſion de leurs anciennes dominations. Je plaide contre ma propre cauſe ; mais, par bonheur, *beati poſſidentes.* 1754.

J'attends, avec bien de l'empreſſement, le nouvel ouvrage d'hiſtoire qui doit être conduit juſqu'à nos jours ; mais j'ai bien plus d'impatience d'en revoir l'auteur, et de l'aſſurer de la parfaite eſtime qui lui eſt due.

Je ſuis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

Digitized by Google

1755.

LETTRE XVII.

DU MEME.

Manheim, ce 20 février.

J'AI reçu, un peu tard, Monsieur la lettre que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire. Un voyage que j'ai fait à Munich en a été la cause. Je serais aise de voir les changemens que vous avez faits à vos Chinois, et le serai bien davantage quand j'aurai la satisfaction de vous revoir à Schwetzingen ce printemps. Je m'en fais une fête d'avance ; soyez-en bien persuadé, de même que de l'estime que j'aurai toujours pour vous.

Je suis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE

LETTRE XVIII. 1755.

DU MEME.

Manheim, ce 17 auguſte.

S'IL était auſſi facile, Monſieur, de faire un bel édifice, qu'il vous eſt aiſé de faire une belle tragédie; je ne ſerais pas en peine de la réuſſite des bâtimens que j'ai commencés. Les deux ailes que vous avez ajoutées au vôtre n'ont fait que donner de nouveaux ornemens à votre ouvrage. Par le plaiſir que j'ai de lire ce que vous faites, jugez de celui que j'aurai de vous revoir ici. Je me ſuis beaucoup entretenu de vous, il y a peu de temps, avec un anglais nommé *Garden*, qui m'a paru un homme d'eſprit et de ſavoir. Il m'a dit vous avoir beaucoup fréquenté pendant ſon ſéjour à Lauſane.

J'eſpère que votre médecin ſuiſſe rétablira bientôt votre ſanté, pour que l'Europe jouiſſe plus long-temps de vos écrits, et moi du plaiſir de vous revoir. Vous me feriez entre-temps un vrai plaiſir de me mander quelle ſorte d'habillement vous trouvez le plus convenable pour les acteurs. Je m'imagine que vous ne voulez pas une tête et une mouſtache chi-

Digitized by Google

noise pour *Zamti*, ni de petites pantoufles de
1755. métal pour sa femme, quoique ce ne soit pas ce à quoi l'on prendrait garde en écoutant de si beaux vers.

Je suis avec beaucoup d'estime, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XIX.

DE S. M. STANISLAS, ROI DE POLOGNE, &c.

A Lunéville, le 27 janvier.

J'AI reçu, Monsieur, avec un plaisir sensible
1756. votre lettre, que M. le comte de *Treſſan* m'a rendue. Je suis charmé de voir que dans votre retraite, qui pourrait faire croire que vous avez renoncé aux amorces du monde, vous vous souveniez de ceux qui ne vous oublieront jamais. Je ne saurais répondre à ce que vous me dites de plus flatteur que par vos propres idées. On peut envier en effet aux cantons que vous habitez la douceur dont ils jouissent par votre présence, et plaindre ceux qui en sont privés. Si vous m'attribuez le désir de rendre mes sujets heureux, soyez persuadé qu'en vous déclarant celui de cœur, un des plus vifs plaisirs que je ressens, est de

Digitized by Google

vous savoir par-tout où vous êtes aussi parfaitement content que vous le méritez, et aussi constamment que je suis avec toute estime et considération, 1756.

votre très-affectionné,

STANISLAS, *roi.*

LETTRE XX.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Dusseldorff, ce 8 mai.

Je vous suis bien obligé, Monsieur, du nouvel ouvrage que vous m'avez envoyé, et que j'ai lu avec bien du plaisir et de la satisfaction. Ces deux morceaux de poësie peuvent être mis au nombre de vos autres ouvrages, desquels on peut dire, à bien juste titre, l'axiome de *Pope: Tout ce qui est, est bien.* En effet, cela convient mieux à vos ouvrages en particulier, qu'à l'espèce humaine en général.

Je serais bien charmé si la belle saison où nous allons entrer me procurait le plaisir de vous revoir à Schwetzingen cet été. Je compte d'y être au commencement de juin. Peut-être que le changement d'air fera du bien à votre santé. Surement je serai bien charmé de pouvoir passer bien des heures si utilement et

Digitized by Google

—— si agréablement avec une perſonne de votre
1756. mérite. Soyez perſuadé de l'eſtime avec laquelle je ſuis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXI.

DU MEME.

Manheim, ce 12 janvier.

—— Je vous ſuis très-obligé, Monſieur, de l'Eſſai
1757. ſur l'hiſtoire générale que vous m'avez envoyé. Je le lirai avec toute l'attention que vos ouvrages méritent à ſi juſte titre. On ne peut s'inſtruire plus ſolidement et plus agréablement que par des faits hiſtoriques choiſis et traités par un génie tel que le vôtre.

Vous avez bien raiſon de dire que les ſiècles paſſés n'ont pas produit d'événemens plus ſinguliers que ceux que nous voyons ſous nos yeux. Ce ſiècle poli, qui devait même paſſer pour un ſiècle d'or, à peine eſt-il au-delà de ſa moitié, qu'il eſt ſouillé par l'aſſaſſinat d'un grand roi. Il me paraît que notre ſiècle reſſemble aſſez à ces ſirènes, dont une moitié était une belle nymphe, et l'autre une affreuſe queue de poiſſon. Ce ſerait pour moi une vraie ſatisfaction de pouvoir m'entre-

Digitized by Google

tenir avec vous sur de pareilles matières, et j'espère même que votre santé vous le permettant, les sentimens que vous voulez bien avoir pour moi me procureront bientôt ce plaisir. Si, en tout cas, vous en êtes empêché, faites-moi le plaisir de me confier vos idées sur la situation présente de l'Europe. Vous pouvez m'écrire en toute liberté; vous êtes dans un pays libre, et je suis aussi discret et aussi honnête homme qu'aucun de vos républicains. 1757.

Je vous prie d'être persuadé de l'estime toute particulière avec laquelle je suis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

LETTRE XXII.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 15 auguste.

Ce n'est que la quantité d'affaires dont j'ai été occupé, Monsieur, qui m'a fait retarder si long-temps à répondre aux lettres que vous m'avez écrites. Je suis très-obligé au petit suisse de ses justes réflexions sur *Rominagrobis*, dont les affaires vont présentement très-mal. Il faut espérer que cela l'obligera de souscrire

Digitized by Google

1757. à des conditions de paix qui rendront le calme à l'Europe.

Je ſuis bien charmé que l'affaire de la rente viagère ait été terminée à votre ſatisfaction. Comptez qu'en toute occaſion je ſerai fort aiſe de contribuer à tout ce qui vous pourra être agréable.

Vous me feriez plaiſir, Monſieur, de me dire votre ſentiment ſur la nouvelle tragédie d'Iphigénie en Tauride, qui a eu un ſi brillant ſuccès à Paris; je n'en ai vu juſqu'à préſent qu'un extrait. On en dit la verſification un peu dure, et qu'elle ſera moins goûtée à la lecture qu'à la repréſentation. Il eſt ſi difficile de vous reſſembler, et même d'approcher de vos talens! Je regrette infiniment que votre ſanté me prive du bonheur d'en pouvoir profiter.

Je ſuis avec une parfaite eſtime, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

Digitized by Google

LETTRE XXIII. 1757.

DU MEME.

Manheim, ce 25 octobre.

J'AI reçu, Monsieur, avec bien de la reconnaissance, l'importante nouvelle que vous m'avez communiquée; vous pouvez être persuadé du secret inviolable que je vous garderai. Vous me donnez, dans cette occasion, une preuve bien réelle des sentimens que vous voulez bien avoir pour moi. Je serai très-charmé d'être à portée de pouvoir vous faire plaisir, et vous témoigner la reconnaissance et la parfaite estime avec lesquelles je suis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

Digitized by Google

1758.

LETTRE XXIV.

DU MEME.

JE vous ſuis très-obligé, Monſieur, des ſouhaits que vous me faites pour la nouvelle année, que je vous ſouhaite auſſi très-heureuſe. Celle que nous avons finie ne l'a guère été pour bien du monde. Jamais tant de ſang n'a été répandu. Je ne crois pas qu'on trouve un exemple dans l'hiſtoire, que, dans une ſeule campagne, on ait donné dix batailles. Il n'y a guère d'apparence que l'hiver nous ramène la paix. Votre ſanté ne vous permettra-t-elle plus de me donner le plaiſir de vous revoir, et de vous aſſurer de toute l'eſtime que vous méritez, et que j'aurai toujours pour vous ?

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

Digitized by Google

LETTRE XXV. 1758.

DU MEME.

Manheim, le 23 mai.

Je ne pouvais rien apprendre de plus agréable, Monsieur, que le projet que vous avez fait de venir ici. J'irai le 27 de ce mois à Schwetzingen, où je vous attendrai avec la plus grande impatience. Quel bonheur en effet de jouir de votre compagnie, et de converser avec un homme tel que vous! Je m'en fais un tel plaisir d'avance, que j'espère bien que votre santé ni les houssards ne me tromperont pas dans mon attente. C'est alors que je pourrai raisonner bien plus librement avec le petit suisse sur les grandes révolutions que nous voyons présentement. Vous connaissez les sentimens de la parfaite estime que j'aurai toujours pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

Digitized by Google

1758.

LETTRE XXVI.

DU MEME.

Manheim, ce 23 octobre.

Je vous suis bien obligé, Monsieur, de la pièce que vous m'avez communiquée. Vous avez bien raison de dire que dans ce siècle il y a des choses qui ne ressemblent à rien, et beaucoup de riens qu'on voudrait faire ressembler à des choses. La seconde bataille des Russes est de ce nombre, et quantité d'autres. On a enfin surpris ce grand-homme dans son camp; mais ses belles manœuvres ont tout rétabli. Il faut espérer que tant de sang versé fera penser à une paix qui est tant à désirer.

J'espère que votre santé sera entièrement rétablie, et que j'aurai l'été qui vient la même satisfaction dont j'ai si peu joui cette année. Soyez bien persuadé de la parfaite estime que j'aurai toute ma vie pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

Digitized by Google

LETTRE XXVII. 1759.

DU MEME.

Manheim, le 23 février.

J'AI reçu, Monsieur, vos lettres avec bien du plaisir, et vous suis très-obligé des bons souhaits que vous me faites. Ce serait un bonheur trop parfait dans ce monde s'ils s'accomplissaient en tout point. L'optimisme est banni depuis long-temps de notre globe; et si *Pope* vivait encore, je doute qu'il soutînt, en voyant tout ce qui se passe depuis peu d'années, que *all what is, is right.*

Vous me ferez un sensible plaisir de venir cet été. Ne craignez plus le froid: j'y porterai grand soin; et plutôt que d'être privé de la satisfaction de vous voir, je ferai placer une cheminée à chaque porte et fenêtre. Profitez cette année des fleurs d'orange; car il ne me paraît pas encore que le terroir d'Allemagne soit disposé à porter beaucoup d'olives. Soyez bien persuadé de la parfaite estime que j'aurai toujours pour le vieux suisse.

CHARLES-THÉODORE.

Digitized by Google

1759. ## LETTRE XXVIII.

DU MEME.

Manheim, ce 29 avril.

L'ORAISON funèbre d'un cordonnier (1), que vous m'avez envoyée, Monſieur, m'a paru auſſi ſingulière par la façon dont elle eſt écrite, que l'ode ſur la mort de madame la margrave m'a paru ſublime, et portant preſqu'à chaque ſtrophe quelque vérité frappante avec elle.

J'eſpère, quand j'aurai le plaiſir de vous revoir, que vous apporterez encore quelque bel ouvrage nouveau que vous aurez compoſé. Vous ſavez le cas que je fais de votre perſonne, de vos ouvrages, l'empreſſement que j'ai toujours d'en profiter, et la vraie eſtime que j'ai toujours pour le petit fuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

(1) Par le roi de Pruſſe.

Digitized by Google

LETTRE XXIX.

1759.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 22 juillet.

Je ſuis bien mortifié, Monſieur, de n'avoir pu jouir de la ſatisfaction de vous voir ici cet été; j'eſpère que ce plaiſir n'eſt qu'un peu reculé. Je vous ſuis très-obligé de votre nouvelle tragédie (1). Je l'ai lue avec bien du plaiſir, d'autant plus que vous y avez ôté la monotonie de ces vers qui tombent deux à deux pendant cinq actes entiers; vous y peignez au mieux cet eſprit de chevalerie qui, par bonheur, ne ſubſiſte plus. Chaque ſiècle a ſes ridicules, et peut-être le nôtre ſurpaſſe ceux des précédens.

J'ai lu dans le Journal encyclopédique un Précis de l'Eccléſiaſte en vers, qui vous eſt attribué. Par les beautés que j'y ai trouvées, je le croirais aiſément. Faites-moi le plaiſir de me le mander, et ſoyez toujours perſuadé de mon eſtime particulière pour le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

(1) Tancrède.

Digitized by Google

1760.

LETTRE XXX.

DU MEME.

Manheim, ce 12 mars.

DÈS que j'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 9 du mois passé, j'ai tâché de me procurer les œuvres de poësie du philosophe de Sans-souci, que j'ai lues avec un grand plaisir. La première épître à son frère, la suivante à *Hermotime*, la dixième au général *Bredow*, et la dix-neuvième à d'*Arget*, sont celles qui m'ont le plus frappé. L'Art de la guerre est un poëme unique et de toute beauté. Ce grand auteur est bien digne d'en donner des leçons.

Vous vous souviendrez, Monsieur, que je n'ai aucun goût pour les odes, et que je m'y entends encore moins qu'aux autres pièces de poësie. J'ai trouvé, dans la sixième épître au comte de *Gotter*, les descriptions de plusieurs arts et métiers, admirables, entre autres celle sur le pain, qui commence ainsi :

Voyez ces laboureurs, dès l'aube vigilans,
Qui guident la charrue et cultivent les champs,

Je crois avoir reconnu le petit suisse en plusieurs endroits, entre nous soit dit; faites-moi le plaisir de me mander si j'ai rencontré

Digitized by Google

votre goût en quelque chose, dans les articles que je vous ai cités. Je suis toujours charmé de profiter de vos lumières; j'espère d'en profiter davantage cet été à Schwetzingen; vous me le faites espérer. Vous devez être persuadé du plaisir que j'aurai de revoir le petit suisse. 1760.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI STANISLAS.

Aux Délices, le 15 auguste.

SIRE,

Je n'ai jamais que des grâces à rendre à votre Majesté. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous instruisez le monde, vous l'embellissez, vous le soulagez, vous donnez des préceptes et des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns et des autres autant que j'ai pu. Il faut que chacun dans sa chaumière fasse à proportion autant de bien que votre Majesté en fait dans ses

Digitized by Google

1760. Etats : elle a bâti de belles égliſes royales ; j'édifie des égliſes de village. *Diogène* remuait ſon tonneau, quand les Athéniens conſtruiſaient des flottes. Si vous ſoulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en ſoulagions dix. Le devoir des princes et des particuliers eſt de faire chacun dans ſon état tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre de votre Majeſté, que le cher frère *Ménou* m'a envoyé de votre part, eſt un nouveau ſervice que votre Majeſté rend au genre-humain : ſi jamais il ſe trouve quelque athée dans le monde (ce que je ne crois pas), votre livre confondra l'horrible abſurdité de cet homme. Les philoſophes de ce ſiècle ont heureuſement prévenu les ſoins de votre Majeſté. Elle bénit DIEU, ſans doute, de ce que, depuis *Deſcartes* et *Newton*, il ne s'eſt pas trouvé un ſeul athée en Europe. Votre Majeſté réfute admirablement ceux qui croyaient autrefois que le haſard pouvait avoir contribué à la formation de ce monde : elle voit ſans doute avec un plaiſir extrême qu'il n'y a aucun philoſophe de nos jours qui ne regarde le haſard comme un mot vide de ſens. Plus la phyſique a fait de progrès, plus nous avons trouvé par-tout la main du Tout-puiſſant.

Il n'y a point d'hommes plus pénétrés de

Digitized by Google

de reſpect pour la Divinité que les philoſophes de nos jours. La philoſophie ne s'en tient pas à une adoration ſtérile, elle influe ſur les mœurs. Il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les philoſophes; ils aiment l'Etat et le monarque ; ils ſont ſoumis aux lois ; ils donnent l'exemple de l'attachement et de l'obéiſſance : ils condamnent et ils couvrent d'opprobres ces factions pédanteſques et furieuſes, également ennemies de l'autorité royale et du repos des ſujets ; il n'eſt aucun d'eux qui ne contribuât avec joie de la moitié de ſon revenu au ſoutien du royaume. Continuez, Sire, à les ſeconder de votre autorité et de votre éloquence; continuez à faire voir au monde que les hommes ne peuvent être heureux que quand les philoſophes ſont rois, et qu'ils ont beaucoup de ſujets philoſophes. Encouragez de votre voix puiſſante, la voix de ces citoyens qui n'enſeignent dans leurs écrits et dans leurs diſcours que l'amour de DIEU, du monarque et de l'Etat ; confondez ces hommes inſenſés, livrés à la faction, ceux qui commencent à accuſer d'athéiſme quiconque n'eſt pas de leur avis ſur des choſes indifférentes. 1760.

Le docteur *Lange* dit que les jéſuites ſont athées, parce qu'ils ne trouvent point la

Digitized by Google

cour de Pékin idolâtre. Le frère *Hardouin*, 1760. jéſuite, dit que les *Paſcal*, les *Arnauld*, les *Nicole* ſont athées, parce qu'ils n'étaient pas moliniſtes. Frère *Berthier* ſoupçonne d'athéiſme l'auteur de l'Hiſtoire générale, parce que l'auteur de cette hiſtoire ne convient pas que des neſtoriens, conduits par des nuées bleues, ſont venus du pays de Tacin, dans le ſeptième ſiècle, faire bâtir des égliſes neſtoriennes à la Chine. Frère *Berthier* devrait ſavoir que des nuées bleues ne conduiſent perſonne à Pékin, et qu'il ne faut pas mêler des contes bleus à nos vérités ſacrées.

Un gentilhomme breton ayant fait, il y a quelques années, des recherches ſur la ville de Paris, les auteurs d'un journal qu'ils appellent *Chrétien*, comme ſi les autres journaux étaient faits par des turcs, l'ont accuſé d'irréligion au ſujet de la rue Tireboudin et de la rue Trouſſevache; et le breton a été obligé de faire aſſigner ſes accuſateurs au châtelet.

Les rois mépriſent toutes ces petites querelles; ils font le bien général, tandis que leurs ſujets animés les uns contre les autres font les maux particuliers. Un grand roi, tel que vous, Sire, n'eſt ni janſéniſte, ni moliniſte, ni anti-encyclopédiſte, il n'eſt d'aucune faction; il ne prend parti ni pour

Digitized by Google

ni contre un dictionnaire; il rend la maison respectable et toutes les factions ridicules; il tâche de rendre les jésuites utiles en Lorraine, quand ils sont chassés du Portugal; il donne douze mille livres de rente, une belle maison, une bonne cave à notre cher frère *Ménou*, afin qu'il fasse du bien: il fait que la vertu et la religion consistent dans les bonnes œuvres, et non pas dans les disputes; il se fait bénir, et les calomniateurs se font détester. 1760

Je me souviendrai toujours, Sire, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance, des jours heureux que j'ai passés dans vos palais; je me souviendrai que vous daigniez faire le charme de la société, comme vous feiez la félicité de vos peuples; et que si c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher.

Je souhaite à votre Majesté que votre vie utile au monde s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb* et *Muley-Ismaël* ont vécu l'un et l'autre au-delà de cent cinq ans. Si DIEU accorde de si longs jours à des princes infidelles, que ne fera-t-il point pour *Stanislas le bienfesant*?

Je suis avec le plus profond respect, &c.

Digitized by Google

1761.

LETTRE XXXII.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Manheim, ce 28 mars.

Je vous suis très-obligé, Monsieur, de la belle tragédie de Tancrède que vous m'avez envoyée, avec la très-édifiante lettre qui la suit. On vous lit toujours avec un nouveau plaisir. Tout le monde littéraire vous prie de lui donner encore beaucoup de vos ouvrages avant d'aller habiter la Jérusalem céleste. Vous êtes si admiré sur la terre! restez-y tant que vous pourrez; et, s'il vous est possible, venez bientôt revoir un de ceux qui vous admirent le plus. Si j'ai tardé long-temps à vous écrire, c'est que je n'ai pu le faire plutôt. J'ai été accablé d'affaires, sans les soins que l'électrice me donne dans sa grossesse. Si vous venez à Schwetzingen, vous verrez un papa jouer avec un enfant; et après l'avoir bercé, s'entretenir avec plaisir avec son cher suisse, pour qui j'aurai toujours une vraie estime.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

Digitized by Google

LETTRE XXXIII. 1761.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 15 juillet.

Je n'ai fait qu'un beau rêve, mon cher malade, qui, je crois, m'a causé plus de douleur que toutes vos infirmités ne vous en font ressentir. C'est une affaire faite, il faut se soumettre à la Providence. Je ne vous suis pas moins obligé de vos charmantes lettres et de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde. Je ferai très-aise de contribuer à l'édition de Corneille ; j'y souscrirai pour dix exemplaires.

Votre Henriade va bientôt paraître en beaux vers allemands. J'y fais travailler un nommé *Schwartz*, très-médiocre conseiller que j'ai, mais très-bon poëte, et qui a déjà traduit toute l'Enéide en vers, à la parfaite satisfaction des amateurs de la poësie allemande. S'il réussit également dans la Henriade, il pourra se vanter d'avoir enrichi la littérature allemande des deux meilleurs poëmes épiques qui existent. Soyez persuadé de l'estime particulière que j'aurai toujours pour vous.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

Digitized by Google

1761.

LETTRE XXXIV.

DU MEME.

J'AI été bien charmé, Monſieur, de recevoir la lettre que *Colini* m'a apportée. J'ai été bien aiſe de faire ſa connaiſſance. Il paraît avoir beaucoup d'eſprit et de mérite.

J'eſpère bien avoir la ſatisfaction, l'année prochaine, de vous revoir. Je ſuis bien mortifié d'en avoir été privé celle-ci. Faites toujours d'auſſi beaux poëmes qu'*Homère*, mais ne devenez pas aveugle comme lui. Tous les amateurs de la bonne littérature y perdraient trop. Comme vous donnez préſentement dans le vieux Teſtament, ne croiriez-vous pas le livre de *Job* ſuſceptible d'une belle poëſie? Je vous l'ai entendu louer bien ſouvent. C'eſt un temps actuellement où l'on a beſoin d'être excité à la patience. Bien des gens ſont aujourd'hui auſſi mal à leur aiſe que *Job* l'était ſur ſon fumier. Vous vivez dans la tranquillité, mais j'eſpère qu'on en jouira bientôt par-tout, et que j'aurai le plaiſir de vous aſſurer ici de la vraie eſtime que j'aurai toujours pour le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

Digitized by Google

LETTRE XXXV. 1762.

DE S. A. S. MADAME

LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST.

Avril.

MONSIEUR,

NE craignez-vous pas de m'énorgueillir, ou bien eſt-ce pour eſſayer ſi le cœur d'une allemande ſaura ſentir la valeur d'une approbation auſſi flatteuſe que l'eſt la vôtre, que vous me l'accordez, et que vous y ajoutez de nouveau de ces faveurs auſſi propres à ſervir de modèles qu'à vous attirer la reconnaiſſance des ſiècles à venir, par conſéquent, à vous immortaliſer ? Je ne ſuis pas aſſez philoſophe pour réſiſter à l'une (1); et pour l'autre, j'ai ſu vous lire, vous préférer, vous eſtimer : ce ſont là les titres des remercîmens dont je m'acquitte, qui me font oſer vous demander votre amitié, et vous aſſurer que j'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

votre tout acquiſe amie et très-humble ſervante,

ELISABETH.

(1) Le Poëme de *Jeanne d'Arc*.

Digitized by Google

1762.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. E. LE PRINCE PALATIN.

Aux Délices, le 5 juillet.

MONSEIGNEUR,

Je voudrais bien que mon bon hiérophante trouvât grâce devant votre Alteſſe électorale. Il n'eſt ni janſéniſte ni moliniſte ; c'eſt le meilleur prêtre que je connaiſſe. Si les jéſuites lui avaient reſſemblé, ils ſeraient encore en Portugal, et ne ſeraient point bannis en France. Toute la famille d'*Alexandre* que j'ai miſe à vos pieds, il y a un mois, attend ce que vous penſez d'elle pour ſavoir ſi elle doit ſe montrer.

Me ſera-t-il permis d'avoir recours à votre protection pour le temporel (1), après avoir ſoumis le ſpirituel à vos lumières ? Votre Alteſſe électorale voit que l'ame et le corps du petit fuiſſe dépendent d'elle. La petite-fille de *Corneille* et ſon édition languiſſent. J'eſpère que M. de *Bekers* nous ranimera. C'eſt

(1) Il s'agiſſait d'une rente viagère que lui devait l'électeur.

auprès

Digitized by Google

auprès de M. de *Bekers* que je vous implore; je crois qu'il n'y a point auprès de lui de meilleure protection que la vôtre. Daignez donc souffrir, Monseigneur, que j'adresse à votre Altesse électorale le triste et discourtois placet que je présente à votre contrôleur général. Il y a de fins courtisans italiens qui prétendent qu'il faut toujours aller au prince par les ministres, et moi, Monseigneur, je tiens que dans votre cour il faut aller au ministre par le prince, et que c'est toujours à votre belle ame qu'il faut avoir recours. 1762.

Que votre Altesse électorale daigne agréer, avec sa bonté ordinaire, l'attachement, la reconnaissance et le profond respect, &c.

LETTRE XXXVII.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Schwetzingen, ce 28 juillet.

Je ne puis vous exprimer combien votre famille d'*Alexandre* m'a fait plaisir, Monsieur; j'aurais voulu attendre la représentation pour vous marquer les éloges qu'elle mérite; mais la paresse des comédiens qui, d'ailleurs, étaient déjà occupés à l'étude de Tancrède,

Digitized by Google

1762. m'en a empêché. *Le Noble*, que vous avez vu ici dans le rôle de *Lusignan*, fera cet honnête homme de prêtre qui a si peu d'imitateurs : *Olympie* sera représentée par la *Deneste*, jeune actrice qui tâche d'imiter la *Clairon*, et qui a étudié deux ans avec elle. Le *Kain* la connaît. La pièce, telle qu'elle est, me paraît de toute beauté, et ressemble à vos autres productions.

Je crois que vous aurez été content de la réponse du baron de *Bekers*. Je sais fort bien qu'après avoir pensé au spirituel, il ne faut pas oublier le temporel. Je vous prie de ne pas oublier tout-à-fait Schwetzingen, malgré votre faible santé, et soyez persuadé de la sincère estime que j'aurai toujours pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

Digitized by Google

LETTRE XXXVIII.

1762.

DU MEME.

Je vous suis très-obligé, Monsieur, de m'avoir envoyé les deux chants de la Pucelle, que j'ai lus avec bien de l'empressement, de même que tout ce que vous écrivez. Vous me faites un bien sensible plaisir de m'apprendre que votre santé et le fameux *Tronchin* vous permettront de venir chez celui qui aime et admire une personne d'un mérite tel que le possède le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXXIX.

DU MEME.

Schwetzingen, ce premier octobre.

Un œil poché et une cuisse en compote, m'ont empêché de répondre à votre dernière lettre au sujet du curé, et avec laquelle vous m'avez envoyé le supplément au discours aux Velches. Je reçois à ce moment votre seconde lettre touchant votre association à mon académie. Quoique je lui aye abandonné

1764.

Digitized by Google

—— le choix de ſes membres, je ſais ſurement
1764. que les académiciens ſont trop éclairés pour ne pas ſentir le prix de vous voir de leur nombre. Je ne peux que vous témoigner ma reconnaiſſance de vouloir bien mêler votre nom avec le leur.

Soyez perſuadé, mon cher vieux ſuiſſe, que tous les *Frérons* du monde ne pourront jamais diminuer la vraie eſtime que j'ai toujours eue pour la perſonne et le génie d'un homme tel que vous. Le critique âpre et amer n'atteignit jamais *Virgile*, *Salluſte* et *Newton*; et tel qui critiqua l'égliſe de Saint-Pierre à Rome, n'eût peut-être pas été en état de deſſiner une égliſe de village.

C'eſt avec ces ſentimens et l'eſpoir de vous revoir encore, que je ſerai toujours votre bien affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

Digitized by Google

LETTRE XL. 1767.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 3 février.

SIRE,

MA respectueuse reconnaissance n'a osé passer les bornes de deux lignes, quand j'ai remercié votre Majesté de ses bienfaits envers la famille des *Sirven*, qui lui devra bientôt son honneur et sa fortune; mais le bien que vous faites à l'humanité entière en établissant une sage tolérance en Pologne, me donne un peu plus de hardiesse. Il s'agit ici du genre-humain : vous en êtes le bienfaiteur, Sire. Vous pardonnerez donc au bon vieillard *Siméon* de s'écrier : *Je mourrai en paix, puisque j'ai vu les jours du salut.* Le vrai salut est la bienfesance.

J'ai lu deux discours de votre Majesté à la diète, qui sont de cette éloquence qui n'appartient qu'aux grandes ames. Madame de *Geoffrin* est bien heureuse. Les vieillards de Saba en feraient autant que leur reine, s'ils

Digitized by Google

n'avaient que leur vieilleſſe à ſurmonter;
1767. mais la caducité, jointe à la maladie, ne laiſſe de libre que le cœur. Permettez, Sire, que ce cœur, pénétré de vos vertus et de votre ſageſſe, ſe mette à vos pieds pour ſa conſolation.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XLI.

DU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

Varſovie, le 21 février.

MONSIEUR de *Voltaire*, tout contemporain d'un homme tel que vous, qui ſait lire, qui a voyagé, et ne vous a pas connu, doit ſe trouver malheureux. Si le roi mon prédéceſſeur eût vécu un an de plus, j'aurais vu Rome et vous. J'allais partir pour l'Italie lorſqu'il eſt mort, et je comptais revenir par chez vous. C'eſt un des plaiſirs que me coûte ma couronne, et dont elle ne m'ôtera jamais le regret. Vous l'augmentez par votre lettre du 3 de ce mois; vous m'y tenez compte de faits qui ne ſont malheureuſement que des intentions. Pluſieurs des miennes ont leur ſource dans vos écrits. Il vous ſerait ſouvent permis de dire : *Les nations feront des vœux pour que les rois me liſent.*

Digitized by Google

Continuez, Monsieur, à jouir de votre gloire et à prouver au monde qu'il est des esprits qui ne s'épuisent point. Je suis bien véritablement, 1767.

Monsieur de *Voltaire*,

votre très-affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, *roi.*

LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

6 décembre.

SIRE,

ON m'apprend que votre Majesté semble désirer que je lui écrive. Je n'ai osé prendre cette liberté. Un certain *Bourdillon* (1), qui professe secrétement le droit public à Basle, prétend que vous êtes accablé d'affaires, et qu'il faut *captare mollia fandi tempora.* Je sais bien, Sire, que vous avez beaucoup d'affaires; mais je suis très-sûr que vous n'en êtes pas

(1) C'est le nom sous lequel M. de *Voltaire* avait publié l'Essai sur les dissentions des Eglises de Pologne. Mélanges historiques, tome III.

Digitized by Google

accablé ; et j'ai répondu au sieur *Bourdillon :*
1767. *Rex ille superior est negotiis.*

Ce *Bourdillon* s'imagine que la Pologne serait beaucoup plus riche, plus peuplée, plus heureuse, si les chefs étaient affranchis, s'ils avaient la liberté du corps et de l'ame, si les restes du gouvernement gothico-sclavonico-romano-sarmatique étaient abolis un jour par un prince qui ne prendrait pas le titre de fils aîné de l'Eglise, mais celui de fils aîné de la raison. J'ai répondu au grave *Bourdillon* que je ne me mêlais pas d'affaires d'Etat, que je me bornais à admirer, à chérir les salutaires intentions de votre Majesté, votre génie, votre humanité, et que je laissais les *Grotius* et les *Puffendorf* ennuyer leurs lecteurs par les citations des anciens qui n'ont pas fait le moindre bien aux modernes. Je sais, disais-je à mon ami *Bourdillon*, que les Polonais seraient cent fois plus heureux, si le roi était absolument le maître ; et que rien n'est plus doux que de remettre ses intérêts entre les mains d'un souverain qui a justesse dans l'esprit et justice dans le cœur ; mais je me garde bien d'aller plus loin. Vous n'ignorez pas, M. *Bourdillon*, qu'un roi est comme un tisserand continuellement occupé à reprendre les fils de sa toile qui se cassent ; ou, si vous l'aimez mieux,

Digitized by Google

comme *Sisiphe* qui portait toujours son rocher au haut de la montagne, et qui le voyait retomber ; ou enfin comme *Hercule* avec les têtes renaissantes de l'hydre. 1767.

M. *Bourdillon* me répondit : Il finira sa toile, il fixera son rocher, il abattra les têtes de l'hydre.

Je souhaite, mon cher *Bourdillon*, et je fais des vœux au ciel avec vous pour qu'il réussisse en tout, et pour que les hommes soient moins asservis à leurs préjugés et plus dignes d'être heureux. Je ne doute pas qu'un grand jurisconsulte comme vous, ne soit en commerce de lettre avec un grand législateur. La première fois que vous l'ennuierez de votre fatras, dites-lui, je vous en prie, que

Je suis avec un profond respect, avec admiration, avec dévouement,

de sa Majesté, &c.

Digitized by Google

1770.

LETTRE XLIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII.

Novembre.

SIRE,

M. d'*Alembert* m'a instruit des bontés de votre Majesté pour moi. Tant de générosité de votre part ne m'étonne point; mais l'objet m'en étonne : ce n'était pas sans doute à un simple citoyen comme moi qu'il fallait une statue. L'Europe en doit aux rois qui voyagent pour répandre des lumières, qui ont la modestie de croire en acquérir, qui donnent des exemples en prétendant qu'ils en reçoivent, qui emportent les vœux de tous les peuples chez lesquels ils ont été, qui ne reçoivent leurs sujets que pour les rendre heureux, pour en être chéris et pour les venger des barbares.

Je suis près de finir ma carrière lorsque votre Majesté en commence une bien éclatante. L'honneur qu'elle daigne me faire, répand sur mes derniers jours une félicité que je ne devais pas attendre. Je sens combien il

Digitized by Google

eſt flatteur de finir par avoir tant d'obligations à un tel monarque. 1770.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance, &c.

LETTRE XLIV.

DU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII.

Friederichsberg, ce 15 décembre.

MONSIEUR de *Voltaire*, toujours poli et plein d'eſprit, je ſais bien à quoi je dois ce que ſa lettre contient de flatteur pour moi. Je dois à ſa politeſſe ce qu'il mérite de ma part et de tout le public par une longue ſuite de ſes actions. Vous réuſſiſſez à faire des heureux en éclairant les hommes et leur apprenant à penſer librement. Je ſuis moins heureux avec la meilleure volonté du monde et le pouvoir d'un ſouverain. Je n'ai pas encore pu parvenir à lever les obſtacles qui s'oppoſent à rendre la liberté civile à la plus grande portion de mes ſujets. Vous vous occupez préſentement à délivrer un nombre conſidérable des hommes du joug des eccléſiaſtiques, le plus dur de tous, parce que les devoirs de la ſociété ne ſont connus que de la tête de ces Meſſieurs, et jamais ſentis de

Digitized by Google

—— leur cœur. Ceci vaut bien ſe venger des bar-
1770. bares.

Je ſuis avec beaucoup d'eſtime,

votre affectionné,

CHRISTIAN.

LETTRE XLV.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE DANEMARCK.

A Ferney, 15 janvier.

SIRE,

—— RIEN n'eſt ſi ennuyeux que trop de vers :
1771. je demande pardon à votre Majeſté de lui en préſenter une ſi énorme quantité ; mais en récompenſe je prends la liberté de lui envoyer beaucoup plus de proſe. Le paquet doit lui arriver par les voitures publiques.

Sa Majeſté me permettra-t-elle de la féliciter ſur le bien qu'elle fait à ſes ſujets ? La liberté qu'elle veut donner aux hommes eſt aſſurément plus précieuſe que la liberté des livres.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus ſincère reconnaiſſance,

de votre Majeſté, &c.

Digitized by Google

LETTRE XLVI.

1771.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE SUEDE, GUSTAVE III.

12 novembre.

SIRE,

C'EST avec ces larmes qu'arrachent l'attendriſſement et l'admiration, que j'ai lu l'éloge du roi votre père, compoſé par votre Majeſté. L'Europe prononce le vôtre ; permettez à un étranger de joindre ſa voix à toutes celles qui ſont mille vœux pour vous. Si je ne ſuis pas né votre ſujet, je le ſuis par le cœur, et les ſentimens de ce cœur que vous avez pénétré ſont l'excuſe de la liberté que je prends.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

Sire,

de votre Majeſté, &c.

Digitized by Google

1771.

LETTRE XLVII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 3 décembre.

SIRE,

VOTRE Majesté m'a honoré de trop de bontés pour que je ne mêle pas ma voix à toutes celles qui font des vœux pour votre conservation et pour votre bonheur. Ma voix, à la vérité, n'est que celle qui crie dans le désert, mais elle est sincère; elle part du cœur. Et quel cœur en effet ne doit pas être sensible à tout ce qui intéresse votre personne! Il faut être barbare pour ne pas vous aimer: il faut entendre bien mal ses intérêts pour ne vous pas servir. Mais la vraie bonté et la vraie vertu triomphent de tout à la fin.

Permettez-moi de faire les vœux les plus sincères pour votre félicité dont vous êtes si digne.

Je suis avec la plus parfaite reconnaissance et le plus profond respect, &c.

Digitized by Google

LETTRE XLVIII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 6 décembre.

SIRE,

PERMETTEZ à mon sincère attachement pour votre personne, pour votre cause, pour vos vertus, de dire encore un mot à votre Majesté.

Tous les papiers publics disent que *Kozinski* avait fait serment à la *sainte Vierge*, ainsi que les autres conjurés, de consommer leur attentat sacrilége. Je respecte fort la *sainte Vierge*; je suis seulement fâché que *Poltrot*, *Jean-Châtel*, *Ravaillac*, *Damiens*, le révérend père *Malagrida*, &c. &c. &c. aient eu tant de religion.

Oserai-je demander à votre Majesté s'il n'est pas vrai que votre aspect, vos discours, le souvenir de vos vertus, enfin l'humanité, aient réveillé dans le cœur de l'assassin les sentimens naturels que la dévotion à la *sainte Vierge* avait un peu endormis? La religion avait part au crime, et la nature l'a empêché.

Digitized by Google

1771. Au reſte, on eſt perſuadé que cette horreur tournera à votre avantage. Le bien ſort du mal, comme les moiſſons viennent de la fange. Il ſera déſormais trop honteux d'être rebelle. Les confédérés eux-mêmes vous aimeront comme tous les eſprits bien faits de l'Europe vous aiment.

Si votre Majeſté daigne répondre en deux lignes à ma queſtion, je la ſupplie d'adreſſer ſa lettre à Genève.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect et avec un attachement qui redouble tous les jours,

Sire,

de votre Majeſté, &c.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE XLIX.

1771.

DU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

Varſovie, ce 28 décembre.

MONSIEUR de *Voltaire*, c'eſt avec le plus grand plaiſir que je réponds à votre lettre du 3 du courant. Votre voix doit être aſſurément diſtinguée entre toutes celles qui m'ont parlé depuis le 3 novembre dernier. Vous trouverez bon cependant que je ne convienne pas de la comparaiſon que vous vous donnez. Celui dont la voix criait dans le déſert, annonçait quelqu'un de plus grand que lui, et c'eſt ce que vous ne fauriez faire. Mais ſi l'intérêt le plus conſtant de ma part à votre conſervation et à votre gloire, mérite de la reconnaiſſance, il eſt vrai que vous m'en devez. Je ſuis bien véritablement,

Monſieur,

votre très-affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, *roi.*

Digitized by Google

1772.

LETTRE L.

DU MEME.

Varfovie, le premier de janvier.

MONSIEUR de *Voltaire*, j'ai répondu par Paris, il y a cinq jours, à votre lettre du 3 décembre. J'ai reçu depuis votre ſeconde du 6, et je crois ne pouvoir mieux répondre à celle-ci qu'en vous envoyant les pièces ci-jointes dont je vous garantis la vérité exacte.

Je mets au nombre des vœux les plus chers à mon cœur de vous voir conſervé à tout ce ſiècle que vous avez éclairé.

C'eſt avec la plus véritable reconnaiſſance que je reçois les témoignages ſi affectueux de vos ſentimens pour moi, et que je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, *roi.*

Digitized by Google

LETTRE LI.

1772.

DU ROI DE SUEDE, GUSTAVE III.

A Stockholm, ce 10 janvier.

MONSIEUR de *Voltaire*, vous jetez donc auſſi quelquefois un coup d'œil ſur ce qui ſe paſſe dans notre Nord ! Soyez perſuadé que du moins nous y connaiſſons le prix de votre ſuffrage, et que nous le regardons comme le plus grand encouragement à bien faire dans tous les genres. Je prie tous les jours l'Etre des êtres qu'il prolonge vos jours ſi précieux à l'humanité entière, et ſi utiles aux progrès de la raiſon et de la vraie philoſophie.

Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait, Monſieur de *Voltaire*, en ſa ſainte garde, étant

votre très-affectionné,

GUSTAVE.

Digitized by Google

1774.

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE,

A SA MAJESTÉ LA REINE DE SUEDE.

MADAME,

L'HONNEUR que me fait votre Majeſté redouble le petit chagrin d'avoir quatre-vingts ans, et d'être ſur le bord du lac de Genève, au lieu d'être venu faire ma cour au lac Meller. Je ne pourrais mourir content qu'après m'être jeté à vos pieds et à ceux du roi votre digne fils; et je ne peux être conſolé de cette privation que par la bonté avec laquelle votre Majeſté a daigné ſe ſouvenir de moi. L'académie que vous protégez ſera employée à célébrer le plus beau règne de la Suède. Que ne puis-je venir joindre ma faible voix à toutes celles qui ſont inſpirées par l'admiration et par l'amour.

Je ſuis avec un profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance,

Madame,

de votre Majeſté, &c.

Fin du volume des Lettres de l'impératrice de Ruſſie et de M. de Voltaire, &c.

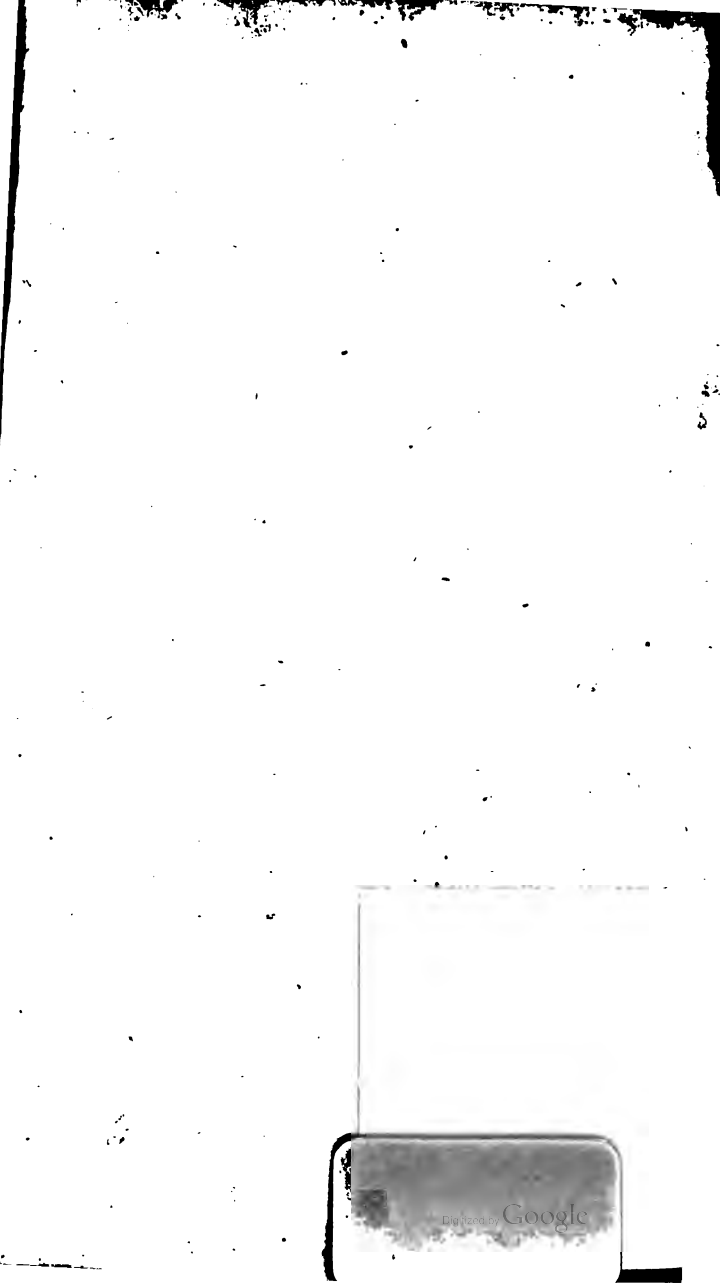
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google